

BIBLIOTHEQUE ÉLÉGANTE
M. C^TE DU CHASTEL
THÉATRE
ET
POÉSIES
Poésie
Histoire
LIBRAIRIE
MERZBACH ET FALK
C. MUQUARDT

THÉATRE

TYPOGRAPHIE DE Mlle WEISSENBRUCH

IMPRIMEUR DU ROI

RUE DU POINÇON, 45, A BRUXELLES

THÉATRE

DE

MAURICE COMTE ***

LES GUEUX. — LE COMTE D'EGMONT
BALTHAZAR GÉRARD. — LAIDE MAIS BELLE
UNE VENGEANCE DANS LES PYRÉNÉES



BRUXELLES
LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT
MERZBACH ET FALK, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE LA COUR
45, RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1877

LES GUEUX

DRAME EN 4 ACTES

PERSONNAGES

Le prince GUILLAUME D'ORANGE.

Le comte D'EGMONT.

Le comte DE HORN.

Don LUIS D'AVELAS.

Le duc D'ALBE.

MORETUS, riche négociant.

DON JUAN, officier espagnol.

Le bourreau.

RICHARD.

WILHEMINE.

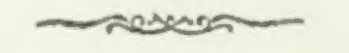
ELVIRE, fille de Moretus.

Un ouvrier.

Un matelot.

Un crieur public.

Gueux, matelots, prêtres, soldats espagnols, ouvriers, peuple, mendiants.





ACTE PREMIER

La scène représente un quai d'Anvers. La maison de Moretus, riche négociant de la ville, a sa façade tournée vers une petite place plantée d'ormes. Son balcon donne sur cette place, où l'on voit quelques tonneaux.

WILHEMINE, ELVIRE.

WILHEMINE.

Ne te semble-t-il pas, chère compagne Elvire,
Que le soleil d'avril ait un plus beau sourire,
Et l'onde de l'Escaut des flots plus gracieux?
Je crois que ce matin les oiseaux chantent mieux :
C'est que je suis heureuse, et que cette journée
Doit éclaircir enfin, fixer ma destinée.
Je vais savoir de qui me viennent ces présents
Que ton père reçoit de bienfaiteurs absents.

(Wilhemine montre une lettre à Elvire.)

ELVIRE.

Une lettre! qui donc te l'apporte?

WILHEMINE.

Une fée!
Je voyais s'envoler les rêves que Morphée
Laisse encore flotter dans le demi-sommeil.
Elvire, quel bonheur attendait mon réveil!
Posée auprès de moi, j'aperçois une lettre.
Sur l'aile du matin elle arrivait peut-être.
Celui qui me cachait son nom et son amour,
Mon père, me fait part de son prochain retour.

ELVIRE.

Le Prince!

WILHEMINE.

Que dis-tu? Tu connais ce mystère!
Quoi? je t'interrogeais et tu pouvais me taire
Qui je suis, me laisser dans le sombre incertain.
Tu connais ma naissance ainsi que mon destin.
Mais parle!

ELVIRE.

Te voici dévoilée, ah! rusée!
Tu voulais tout savoir; tu m'avais abusée,

Dans l'espoir que j'aurais, dans nos gais entretiens,
Pu laisser échapper le secret que je tiens.
Ce fameux parchemin ne te dit rien sans doute?

WILHEMINE.

Je ne te trompais point. Voici la lettre! Écoute.
(Elle lit.)
« Lorsque tu recevras ce billet de ma main,
Du toit de Moretus j'aurai pris le chemin;
Et le jour même, enfant, tu connaîtras ton père. »
(Continuant.)
Oh! parle-moi de lui! parle-moi de ma mère!

ELVIRE.

Je puis parler, enfin, je puis te révéler
Le secret que mon père a cru devoir céler.
Ta mère, Wilhemine, était belle et suivie.
Au prince qu'elle aimait elle donna sa vie
Sans vouloir de l'hymen allumer le flambeau.

WILHEMINE.

Bâtarde je suis donc! Mon ciel était trop beau,
Il fallait un nuage!

ELVIRE.

Est-ce telle disgrâce?
Ton père, Wilhemine, était de telle race,

Que des bâtards de lui peuvent marcher au rang
Des comtes et des ducs les plus fiers de leur sang.
Il ne m'appartient pas de te faire connaître
Son nom, sa mission. Le jour qui te vit naître
Vit ta mère, au moment de s'en aller à Dieu
Et posant sur ton front un baiser, son adieu,
Te confier aux soins d'une amitié prospère ;
Pour veiller sur sa fille elle a choisi mon père.

WILHEMINE.

Que ne peut-elle voir la fête de mon cœur !
Il faut qu'elle ait aussi sa part de mon bonheur :
Nous irons visiter sa demeure dernière,
Et nous y poserons quelque fleur printanière.

ELVIRE.

Mais tu ne dis pas tout ; le père, que tes vœux
Appelaient près de toi, voudra ce que tu veux,
Et son cœur en secret s'en est fait la promesse.

WILHEMINE.

Si mon père pouvait approuver ma tendresse !...
Quel est ce pavillon qui s'approche au lointain ?
Je sens battre mon cœur. Le soleil du matin

L'éclaire! Le vois-tu?... Sa couleur est étrange...
Ne le connais-tu pas?... Il me paraît orange...
Courons!

(Entre un homme habillé à la mode des jeunes seigneurs du temps : c'est le bourreau; son costume le laisse inconnu.)

Encor cet homme! O ciel! quelle terreur!

LE BOURREAU.

Je ne crois pas avoir mérité cette horreur.
Vous tremblez! près de moi je vous vois éperdue.
J'ai fait solliciter un moment d'entrevue;
Jusqu'ici, vous n'avez pas daigné l'accorder.
Ma cause est en péril et je viens la plaider.

WILHEMINE.

Veuillez abandonner cette vaine poursuite.

LE BOURREAU.

Je ne le pourrais plus.

WILHEMINE.

Il me reste la fuite.

LE BOURREAU.

A moi, la violence!

(Wilhemine et Elvire sortent.)

RICHARD, en entrant.

Un moyen!...

LE BOURREAU.

Que dis-tu ?

J'attendrai tes avis.

RICHARD.

Ami, sur la vertu

Je crois que ton système aurait bien peu d'empire.

LE BOURREAU.

Aux pieds de cette enfant veux-tu que je soupire,
Que devant son mépris je brûle mon encens
Et devienne amoureux jusqu'à perdre le sens ?

RICHARD.

Tu tiendrais dans tes bras une triste martyre.

LE BOURREAU.

Mais c'est précisément cet espoir qui m'attire!
Ce bonheur de sentir le cœur d'un être humain
Trembler sous mon regard, palpiter sous ma main!
Tu ne connais donc pas cette âcre jouissance
De dompter la révolte, effort de l'impuissance ?

J'hésiterais ! Richard, tu ne me connais pas.
Le bras de la justice et la main du trépas,
Les voici !

(Il tend la main à Richard, qui fait un mouvement de répulsion.)

RICHARD.

Le bourreau !

LE BOURREAU.

Celui qui tient la hache.
Tu ne prends pas ma main ; y vois-tu quelque tache ?
Je ne suis que bourreau, Richard est assassin ;
Je sais bien des secrets qui dorment dans ton sein ;
Je pourrais te citer certains détails intimes,
Les jours, les lieux, les faits, te nommer tes victimes ;
Mais si, dès maintenant, tu voulais être à moi,
Dans ma discrétion tu pourrais avoir foi.
— Près de cette demeure un double but m'amène,
La recherche, d'abord, de ma belle inhumaine ;
Puis, des avis récents qui me sont parvenus
Sur des conspirateurs, personnages connus,
Dont les seuls noms pourraient soulever la tempête.
Sur la terre de Flandre ils portent haut la tête ;
Ils peuvent la laisser tomber dans mon panier.
J'aime l'or et le sang, je ne puis le nier ;

Chaque exécution remplit mon escarcelle;
Des plus fins alguazils je devance le zèle;
Que je soupçonne un crime, au plus secret réduit,
Si l'accusé veut fuir, ma ruse le poursuit,
L'atteint. Il appartient dès lors à la torture.
Coupable, il avouera; mais si, par aventure,
Il veut être innocent, je lui brise les os.

RICHARD.

S'il l'est réellement?

LE BOURREAU.

Il n'est point de héros
Qui résiste longtemps aux douleurs que j'invente.
Toujours par leur excès, souvent par l'épouvante,
Le patient s'accuse, accuse ses amis
De crimes que ni lui ni d'autres n'ont commis.
Des tortures je crois que j'avais le génie.
Enfant, d'un animal j'épiais l'agonie,
Et je plongeais son corps éventré, pantelant,
Dans un vase rempli d'un liquide brûlant.
J'ai grandi dans mon art, c'est le but de ma vie.
(Une pause.)
— Au prince de Nassau que la Flandre se fie!
La hache du bourreau n'aura pas à chômer :

Car un homme est venu, que je dois estimer
Comme le plus fervent pourvoyeur de la tombe.
Le duc d'Albe paraît! que la Flandre succombe:
Le coupable périt ainsi que l'innocent,
Que m'importe? pourvu que je verse le sang.
— Des rebelles je sais que le chef doit se rendre
Sur ce quai solitaire, où je veux le surprendre.
Vois ce vaisseau portant pavillon étranger!
C'est celui que m'annonce un adroit messager.
La brise qui nous vient des rives de Zélande
Amène dans Anvers le prince de Hollande.
Nassau vient à la Flandre apporter son secours.
Moretus l'attendait, écoute leurs discours;
Évite leurs regards, et qu'un rapport fidèle
Avant la fin du jour m'arrive à tire-d'aile!
La potence, à ce prix, Richard, peut t'oublier.

(Il lui montre une bourse et sort.)

RICHARD, seul.

C'est donc par la terreur que tu crois me lier?
Je ris de l'échafaud, je veux briser ma chaîne;
Trop longtemps j'ai servi la vengeance et la haine
Du bourreau! Du bourreau! je suis tombé bien bas,
Plus bas que toi peut-être. Oh! tu poussais mon bras

Et tu semais de fleurs le chemin de l'abîme,
Tu peux revendiquer la honte de mon crime.
Tu m'as fait aussi vil, mais moins lâche que toi,
Qui te gorges de sang à l'ombre de la loi !

(Une pause.)

Entre le criminel qui tue et qui se cache,
Et celui que les lois ont armé de la hache,
Est-il tant de distance ? et ce singulier droit
De nous ôter la vie appartient-il au roi ?
A son juge divin l'homme se substitue
La prison sauvegarde ! Il ne faut pas qu'il tue.
— Juges ! inquisiteurs ! qui marchez dans le sang,
La justice des cieux vous appelle à son banc.
Meurtriers comme moi, c'est Dieu qui vous condamne.
Devant lui notre crime est égal ! il vous damne ;
Vous vivez honorés sous un manteau dévot ;
Et je dois me cacher, misérable bravo !
Vous mourrez sur la couche où quelque litanie
Sans doute endormira votre douce agonie ;
Travailleur de la mort, sans cesse harcelé,
Je dois sur l'échafaud périr écartelé :
La justice de l'homme, une bête féroce !
— Quoi ! la mort m'effrayerait ? mais ma vie est atroce !

Le jour, plus de bonheur! la nuit, plus de sommeil!
Mon ombre quelquefois me fait peur au soleil.
J'ai peur quand je suis seul. La mémoire du crime
Rappelle du tombeau, me montre ma victime,
La dernière! Elle est là..., je la vois, je l'entends,
Jeune homme infortuné, tu souris au printemps,
A la nuit qui t'invite, à l'amour qui t'appelle,
Et tu voles gaîment au logis de ta belle.
Prends garde!... Un homme rampe... il est pâle, trem-
Il se dresse, il te frappe... et tu tombes sanglant. [blant,
Le meurtrier, c'est moi! Tu le sais et tu dardes
Sur moi tes yeux brûlants! Comme tu me regardes!
Ah! détourne les yeux! Je marche, tu me suis.
Dans le bruit des cités, dans les bois où je fuis,
Là, près de moi, toujours, j'entends ton dernier râle.
L'épouvantable accent de ta voix sépulcrale
Dans l'horreur de mes nuits éveille mon remord.
— Il s'éloigne... Où trouver le repos? dans la mort?...
Non! pour le criminel il n'est point de refuge.
Au delà du tombeau, c'est son Dieu qui le juge.
On dit qu'un prêtre absout. Au souverain arrêt
D'un vulgaire mortel le ciel obéirait.
Et les âmes, par Dieu d'avance condamnées,

Du confessionnal s'en iraient pardonnées!
Mais qui croira jamais que d'un vil assassin
Par un mot, par un signe, un homme fasse un saint ?
Nos actes sont pesés dans la juste balance
Dont Dieu seul, qui voit tout, garde la surveillance ;
Devant son tribunal, lorsque je paraîtrai,
A la vertu j'aurai soldé mon arriéré.
Fuyons! Mais où donc fuir ? Mon escarcelle est vide.
Il faut à mes désirs, à ma jeunesse avide
De plaisirs, beaucoup d'or. C'est lui qui me perdit.
Toujours la lâcheté vient l'offrir au maudit.

(Il sort. — Wilhemine, Elvire entrent.)

WILHEMINE.

Il est un sûr instinct dans le cœur de la femme :
Car nous voyons bien loin avec les yeux de l'âme.
Mets ta main sur mon cœur ; il parle, et son émoi
Ne saurait me tromper : mon père est près de moi.
Vois là, sur ce canot, celui qui vient.

ELVIRE.

Espère !

Permets que je te laisse.

(Elle entre dans la maison de Moretus.)

(Le prince d'Orange arrive. —Wilhemine hésiste un instant; puis, elle se jette dans les bras du prince d'Orange, qui l'attire à lui.)

WILHEMINE.

Ah! j'embrasse mon père!
Mon cœur vous devinait; il vous a reconnu.

LE PRINCE.

Oh! chère et noble enfant!

WILHEMINE.

Merci d'être venu!

LE PRINCE.

Tu sembles accuser une trop longue absence;
Mais si d'Albe en ces lieux connaissait ma présence,
(Une pause.)
L'Espagnol ne peut être encore prévenu.
Je veux enfin pour toi sortir de l'inconnu.
Il est un prince triste, aux yeux pensifs et sombres,
Un homme redouté de nos orgueilleux hombres,
Qui, trompant mille fois leurs adroits espions,
Vient de la liberté sauver les champions.
Du joug de l'Espagnol il veut briser la chaîne,
Car s'il n'a du génie, au moins il a sa haine
Et l'obstination de l'homme qui combat
Pour une belle cause, et que point on n'abat :

Je crois t'avoir nommé le stathouder Guillaume.
Viens embrasser mon front blanchissant sous le heaume.

WILHEMINE, l'embrassant de nouveau.

Les protestants sont fiers d'avoir un tel appui ;
Votre fille, mon prince, un père comme lui.

LE PRINCE.

N'est-ce pas qu'on a là quelque chose qui vibre .
Pour nous dire qu'il faut que tout homme soit libre ?
Que les honteuses lois, qu'on impose au vaincu,
Pour l'honneur de la Flandre ont déjà trop vécu ?
Nous devons ébranler le pouvoir qui vacille
Dans les dévotes mains d'un monarque imbécile.
Ta mère ainsi pensait. C'est elle que je vois !
Je reconnais sa voix dans les sons de ta voix.
(Tout à coup.)
L'amour à ton beau front a mis une auréole.
Don Luis, ton amant de famille espagnole,
Par la voix d'un ami m'a demandé ta main.
Je ne veux l'accorder qu'après mûr examen.

WILHEMINE.

Confiante en l'honneur de don Luis que j'aime,
J'attends avec respect l'autorité suprême

De votre jugement, que saura décider,
Dans le choix d'un époux, le soin de me guider.

LE PRINCE.

Tu peux aller en paix rejoindre ta compagne.
Je n'aime pas ces gens qui nous viennent d'Espagne,
Mais dans ce parchemin, ton tuteur Moretus,
En nommant don Luis, parle de ses vertus.
Va, chère Wilhemine, entre en ta demeure;
Plus tard, tu recevras mes avis. — Voici l'heure
Où j'attends les amis, qu'un envoyé discret
A mandés près de moi, par message secret.

(Wilhemine sort.)

(Entre le comte d'Egmont.)

LE PRINCE.

Salut! comte d'Egmont!

LE COMTE D'EGMONT.

Guillaume de Hollande!
Soyez le bienvenu sur la terre flamande!

LE PRINCE.

Pauvre Flandre! aujourd'hui bien digne de pitié!
Ne m'y reste-t-il plus qu'une seule amitié?

Les héros du passé sont heureux d'être esclaves ;
Et je m'étais levé pour briser leurs entraves!
A l'appel de ma voix un seul a répondu.

D'EGMONT.

Seul auprès de Nassau, si d'Egmont s'est rendu,
C'est qu'aux yeux de plusieurs l'hérésie est un crime,
C'est qu'auprès du tyran, dont la loi nous opprime,
Disciple de Luther, vous perdez tout pouvoir.

LE PRINCE.

Nos Flamands obstinés se refusent à voir
Que les temps sont passés où les diseurs de messes
Endormaient nos douleurs par de vaines promesses,
Qu'il faut enfin lever le glaive, ou succomber.
Tous vous êtes suspects ; vos têtes vont tomber!
Vos hésitations coûteront bien des larmes.
Mon cri de ralliement est un appel aux armes!
Guerre! guerre sans trêve et plus de compromis!
Interprète fidèle, auprès de vos amis,
Portez les mots hardis que vous venez d'entendre;
Dès ce soir, sur ce port, priez-les de se rendre.

D'EGMONT.

La terreur ne saurait ébranler ma vertu.
De mon roi, pour lequel j'ai longtemps combattu,
Prince, quel châtiment voulez-vous que je craigne?
S'il pouvait l'oublier, l'histoire de son règne
Saurait lui rappeler mon nom victorieux.

LE PRINCE.

D'Albe vous hait, d'Egmont! Votre nom glorieux
Sonne trop haut en Flandre! Il voit, comme la lave,
Monter en rugissant la fureur de l'esclave
De ce peuple opprimé, las enfin de souffrir.
D'Albe, sur le volcan qui fume et va s'ouvrir,
Et déjà sous ses pieds sentant trembler la terre,
De sa puissante main veut fermer le cratère.
Au flot qui va jaillir il faut un guide. — Vous!
Votre haute vertu vous désigne entre tous.
D'Albe le sait, d'Egmont! Il vise votre tête.
Contre lui dressez-vous ou fuyez la tempête!

D'EGMONT.

Le courroux, que sur nous cet homme fait peser,
La résignation peut seule l'apaiser.

Aux dures volontés de Philippe mon maître,
Pour quelque temps encore je saurai me soumettre ;
Si par l'obéissance il n'est pas désarmé,
D'Egmont se lèvera pour sauver l'opprimé.
Prince ! c'est là, je crois, le parti le plus sage ;
Cependant je m'en vais porter votre message.

(D'Egmont sort.)

(Des marins au service du prince d'Orange amènent Richard prisonnier.)

LE PRINCE.

Quel est ce prisonnier ?

LE CHEF DES MARINS.

L'observant du canot
Qui nous menait au port ; je l'ai vu d'un tonneau
Chercher l'abri.

LE PRINCE.

C'est quelque espion, qu'on l'arrête.

(Appelant ses gardes, qui arrivent.)

— Gardes, saisissez-le ! Que ma barque soit prête !
Qu'à ce port mon vaisseau faiblement amarré
Pour partir sur-le-champ reste toujours paré.

(Les gardes emmènent Richard prisonnier.)

LE PRINCE, seul.

Ce que d'Albe ne sait, je crois qu'il le devine ;
Car déjà sous mes pieds il a creusé la mine.
Je crois à chaque instant voir la terre s'ouvrir !
O Flandre ! ô liberté ! vous devez donc périr,
Et les honteux pouvoirs des tyrans et de Rome
Resteront de hideux cancers au flanc de l'homme !
Quoi ! j'aurai travaillé si longtemps, sans pouvoir
Enseigner aux Flamands le sentier du devoir,
L'amour de la patrie et la haine d'un maître !
Comtes d'Egmont, de Horn, faut-il vous compromettre
Pour vous contraindre enfin à marcher sur mes pas ?
Ainsi ferai-je, amis ! Vous ne faillirez pas.





ACTE II

— Le théâtre reste le même. —

LE PRINCE D'ORANGE, MARNIX.

LE PRINCE.

Fidèle ami qui viens, du fond de l'Allemagne,
Braver le cruel d'Albe et les fers de l'Espagne,
Marnix! as-tu sondé le cœur des conjurés?

MARNIX.

De nos périls communs s'ils étaient assurés;
S'il ne leur demeurait cette vaine espérance
Que laisse le despote à leur longue souffrance,
De voir bientôt le duc convoquer les États,
Éteindre ses bûchers, renvoyer ses soldats,

Et régner dans la paix sur la Flandre tranquille,
Ils prêteraient enfin une oreille docile
Au salutaire avis d'une illustre amitié;
Mais leur aveuglement inspire de la pitié.
D'Egmont ne veut pas croire à sa perte, il hésite;
Dans l'abîme entr'ouvert sa foi le précipite;
De Horn est mécontent, mais il espère encor;
Philippe le retient par des promesses d'or.
Prince! vous les verrez.

LE PRINCE.

O Flandre qui m'est chère!
Mets ta foi dans celui que tu nommais ton père.
Grand Dieu! donne à ma voix un accent souverain.
(A Marnix.)
De ces crânes flamands que je perce l'airain!
As-tu vu don Luis d'Avelas?

MARNIX.

Votre gendre?

LE PRINCE.

Peut-être!

MARNIX.

A cet honneur il a droit de prétendre.
Pour conserver sa foi, Luis quitta son rang;
Il nourrit dans son cœur la haine du tyran,

Et dans quelques instants, vous jugerez vous-même
S'il doit être l'époux de la femme qu'il aime.

LE PRINCE.

J'aviserai, Marnix. — Je vais tout disposer
Pour écarter le duc ou bien pour l'écraser.
Qu'il nous trouve en ces lieux en nombre, sous les armes,
Une surprise peut nous coûter trop de larmes.
Toi, reçois nos amis.

(Il s'éloigne.)

MARNIX, seul.

O prince généreux!
Ton génie est trop grand pour que tu sois heureux.
Le malheur est souvent l'école du génie!
Il semble qu'ici-bas la fortune renie
Le talent, la vertu; qu'elle aime abandonner
Ceux qui, par leurs calculs, la devraient enchaîner.
La fortune est aux sots, le succès est au crime!
A l'homme vertueux, éternelle victime,
Au sein de ses ennuis reste la paix du cœur. [queur!...
Nassau, toujours vaincu, plus grand que le vain-

(Le bourreau entre, masqué.)

Quel es-tu donc, l'ami?

LE BOURREAU.

L'un des vôtres peut-être,
Que vous ne devez pas désirer de connaître.

MARNIX.

L'honnête homme ici-bas doit marcher le front haut.

LE BOURREAU.

Nous le découvrirons trop tôt sur l'échafaud,
Vous et moi. Dès longtemps j'ai pratiqué l'usage
D'adapter, en public, un masque à mon visage ;
Cependant les mortels qui comtemplent mes traits
N'ont plus à regretter de m'avoir vu de près.
Mais laissons là, seigneur, un détail trop frivole.
Je suis venu du prince écouter la parole ;
Je sais que, ce soir même, il appelle en ces lieux
Tous ceux à qui le joug du duc est odieux.

MARNIX, à part, observant le bourreau.

Tu crains que Dieu n'ait mis sa marque au front du [traître.
(Haut.)
Dans un instant, monsieur, le prince va paraître
Au nocturne conseil qui doit nous réunir.
(A part, sortant.)
Contre la trahison je vais le prémunir.

LE BOURREAU, seul.

N'entends-tu pas la mort qui, du fond de l'abîme
Où marche ta folie, appelle sa victime,
Insensé! que le duc tient déjà dans ses rets!
Tous tes secrets pour lui ne sont plus des secrets;
A pénétrer leurs plans il faut que je m'applique.

(Richard entre, déguisé, méconnaissable.)

RICHARD.

Seigneur, daignerez-vous écouter ma supplique?

LE BOURREAU.

Passez votre chemin, je ne vous connais pas.

RICHARD.

Tu te trompes, bourreau! Pour toi, parle plus bas.

LE BOURREAU.

Quoi! Richard!

RICHARD.

Crois tu donc que l'intérêt m'amène,
Ou mon serment stupide, ou quelque crainte vaine?
Bourreau! garde ton or; il salirait mes doigts.
Je suis libre ce soir, et je reprends mes droits.
Le prince, en épargnant une ignoble victime,
Par son cœur généreux a conquis mon estime.
Je veux me relever.

LE BOURREAU.

Ta subite vertu
M'étonne, et j'y crois peu. Mais parle ! que sais-tu ?
Wilhemine ?

RICHARD.

Allons, laisse une vaine chimère.
Dans des temps plus heureux le prince aima sa mère,
Et le cœur de l'enfant s'est librement donné.

LE BOURREAU.

J'avais donc un rival ! Parle.

RICHARD.

Un homme bien né,
Don Luis d'Avelas, jeune, beau, grand d'Espagne,
Va, des mains de Nassau, recevoir sa compagne.

LE BOURREAU.

Fou d'avoir espéré ! Fou d'avoir attendu
Qu'à mon humble prière un cœur se soit rendu.
Une femme accepter ma main ensanglantée !
Mais sa couche serait par des spectres hantée ;
Mais ses lèvres boiraient du sang dans un baiser !
Et je me déguisais, je croyais l'abuser,
Insensé ! quand mon front porte la marque infâme,
Que l'on ne cache pas aux regards d'une femme.

Devant elle il fallait rester ce que je suis,
Ministre de la mort, montrer ce que je puis,
Vaincre par la terreur, triompher par le crime!
Je devais à l'autel, entraînant ma victime,
Au nom de la conquête, au nom du duc puissant,
L'enchaîner à jamais avec l'homme de sang.
Oh! je me vengerai! Je veux, dans son martyre,
Puiser d'âcres plaisirs! Implacable satyre,
Je la poursuis; je veux l'abreuver de douleurs,
La presser dans mes bras et rire de ses pleurs;
Le duc des conjurés a cerné le repaire.
Femme, sur l'échafaud, où va mourir ton père,
Don Luis d'Avelas, ton amant, montera
Et tes yeux pourront voir la main qui frappera!

RICHARD, riant.

Superbe! maintenant te voici dans ton rôle!

LE BOURREAU.

Tu ris de mon courroux!

RICHARD.

Mais il me paraît drôle
De voir ainsi dans l'air ta rage s'exhaler.

LE BOURREAU.

Richard! tu me trahis. Dois-je te rappeler
Ma menace?

RICHARD.

Bourreau ! crois-tu que je l'oublie ?
L'homme aime à se venger pour peu qu'on l'humilie.
Cet impuissant courroux d'un malheureux amant
A soldé notre dette et me paye amplement.

LE BOURREAU.

Je t'ai laissé le choix et tu prends la potence.

RICHARD.

Ton duc n'a pas encore prononcé ma sentence.

(Il sort.)

(Le prince d'Orange entre avec Marnix. — Le prince d'Orange observe attentivement le bourreau, masqué.)

MARNIX, montrant le bourreau.

A servir son pays cet homme se dit prêt.

LE PRINCE.

Ma présence en ces lieux cesse d'être un secret ;
Mais je crains qu'à plusieurs elle ne soit funeste.
Je ferai ce que dois. Que Dieu fasse le reste !

(Entre don Luis d'Avelas.)

MARNIX, le nommant.

Don Luis !

LE BOURREAU, à part, bas.

Don Luis !

LE PRINCE.

Approchez donc, seigneur !
Don Luis d'Avelas ! vous jurez sur l'honneur
De tout sacrifier pour notre sainte cause.

DON LUIS D'AVELAS, levant la main.

Quel que soit le devoir que votre voix m'impose,
Prince ! j'obéirai, certain que votre loi
N'aura rien que réprouve ou l'honneur ou ma foi.

(Tous les conjurés entrent : ils sont armés. On remarque le comte d'Egmont, le comte de Horn, le bourgmestre van Straalen, une foule d'autres, quelques uns masqués. Des marins, armés aussi, les entourent. Le prince d'Orange se place au milieu d'eux et prend la parole.)

LE PRINCE.

Merci d'être venus ! merci pour la patrie
Que Philippe a jetée, et sanglante et meurtrie,
Dans les cruelles mains d'un farouche soldat.
Je suis heureux de voir des poitrines où bat
Le cœur d'un homme libre, un cœur qui sait comprendre
Qu'à la merci d'un roi nous ne pouvons nous rendre,
Que les Flamands, enfin fatigués de souffrir,
Sont décidés à vaincre ou bien prêts à mourir.
C'est le triste destin que l'Espagne nous laisse.
Ah ! plus de compromis, messieurs, plus de faiblesse !

Au moins sachons mourir les armes à la main!
J'espère de l'honneur vous montrer le chemin.
Me faudra-t-il ouvrir cette page sanglante
De l'histoire flamande, où l'Espagne insolente,
Aux lueurs des bûchers, dressés pour l'innocent,
A tracé chaque ligne avec des flots de sang?
Non! devant les martyrs de notre confiance,
Baissons le front, messieurs! car notre imprévoyance,
La foi dans les serments qu'on nous a prodigués,
L'espérance d'honneurs, ou promis ou brigués,
Ont causé nos malheurs! Qu'a-t-on fait de la Flandre?
Trompés par nos traités, tombés sans nous défendre,
Souffrirons-nous encor qu'un soldat fanfaron
Et payé par notre or marche sur notre front?
L'or, l'Espagne, messieurs, l'arrache à sa victime,
Il eût sauvé la Flandre; il a payé le crime.
Vous la voyiez prospère; elle est pauvre aujourd'hui.
La Flandre est un désert : car tout son peuple a fui.
Comme un sinistre oiseau, dont l'aile se déploie,
Sur vos fiefs paternels, déjà marquant sa proie,
Le grand inquisiteur a convoité vos biens;
Vous êtes condamnés : vous n'êtes plus chrétiens.
Mais, voués à la mort par le prêtre qui tue,

Par l'inquisition qui vole et prostitue
Tous les honneurs auxquels vous étiez appelés,
Venez, venez à moi, malheureux exilés!
Vous voyez s'élever au sein de la souffrance
Une religion de paix, de tolérance,
Qui, dans ses chants, de Dieu célèbre la grandeur,
Mais du clergé romain condamne l'impudeur;
Voilà son crime unique et voilà l'hérésie!
C'est ma religion, celle que j'ai choisie.
Je suis donc apostat, hérétique à vos yeux.
Je veux avoir raison de ces mots odieux,
De la foi de Luther prendrai-je la défense?
Peut-être elle est meilleure! Aux peuples en enfance,
Afin de réprimer leurs penchants vicieux,
La religion montre un juge dans les cieux.
Vous la trouvez n'ayant ni l'autel ni les prêtres.
Regardez l'Irlandais : il voyait ses ancêtres
S'asseoir sur un nuage, assister aux combats,
Afin de diriger les hasards d'ici-bas.
Des guerriers ses aïeux, silencieux et sombres,
Il voyait dans la nuit errer les grandes ombres,
Connaissant ses pensers, pas à pas le suivant,
Du mal et du danger tour à tour le sauvant.

Un enfant meurt! Pour lui, c'est la fleur qui se fane;
C'est sur l'onde du lac, la vapeur diaphane
Qui s'élance dans l'air, pour monter au ciel bleu.
N'en ayant pas besoin, il n'avait pas de Dieu :
Car sa foi soutenait sa vertu, sa vaillance.
L'empire des Romains n'a pu briser sa lance,
Et le crime bien rare, où l'honneur outragé,
Chez ce peuple héroïque, était toujours vengé.
A peine vous avez épuré sa croyance :
Dans la vertu des saints vous avez confiance;
Et vous avez peuplé le ciel de vos aïeux.
Toute religion est égale à mes yeux.
C'est une attraction de l'esprit vers le vague!
L'homme fatalement tourmenté sur la vague
De la vie, a pensé qu'au delà de la mort,
Dans un monde idéal, il trouverait un port.
Le prêtre, se chargeant d'éclaircir le mystère
En nous montrant le ciel, exploite sur la terre
Cet immense pouvoir d'un sublime incompris
Sur la naïveté tenace en nos esprits.
Il triomphe aujourd'hui, mais son intolérance
Marque dès à présent la fin de sa puissance
Sur la raison qui vient affranchir le progrès.

Elle n'accepte plus ces stupides décrets,
Car déjà des erreurs, que consacrait leur âge,
Le bon sens se dépouille et le vrai se dégage;
Aux cultes mensongers la raison dit adieu,
Et l'homme se redresse ! Il ne croit plus qu'en Dieu;
La conscience et Dieu ! Religion sublime
Qui place dans notre âme un tribunal intime
Devant lequel il faut paraître à tout moment !
Où siége le remords, éternel châtiment :
C'est la mienne, messieurs ! Toute autre est inutile
Et ma conversion vous paraîtrait futile,
Si je n'avais pour but de rallier à moi
Tous les nobles martyrs dont j'embrasse la foi.
Car, s'il faut rassurer la prudence alarmée,
En les réunissant, je vous donne une armée;
L'Angleterre est pour nous; disciples de Luther,
Les Anglais pour leur foi sont tous prêts à lutter;
La France a Coligny; l'Allemagne prudente
Attache ses regards sur la lutte pendante.
Qu'un succès la décide ! Et vous, messieurs d'Anvers,
Qui verriez s'en aller votre or dans nos revers;
Un peu de ces trésors, que vous prendra l'Espagne,
Solderait aisément les frais de la campagne.

— Dans le choix de vos chefs j'espère vous guider.

UN DES CONJURÉS.

A qui doit revenir l'honneur de commander?

LE PRINCE.

A vous, comte d'Egmont! dont le bouillant courage
Entraîne, brille et vainc; à vous, dont l'entourage
Est payé par l'Espagne et qu'attend l'échafaud!
On vous comble de dons. Je sais que rien ne faut
Pour parer la victime! On connaît ce que valent
Ces promesses, l'espoir que tôt ou tard ravalent
Un monarque sans honte et des princes sans foi,
On vous trompe, d'Egmont. Condamné, comme moi,
Devez-vous lâchement leur donner votre vie?
La Flandre espère en vous! Mon appel vous convie
A combattre, à mourir libre, l'épée au vent,
Sur un champ de bataille et frappé par devant.
Mais toi, qui partageais ses périls, sa fortune,
Toi, que le despotisme outrageant importune,
Infortuné de Horn, dont les conseils, le bras
N'ont servi si longtemps que des princes ingrats,
Le duc d'Albe te paye en demandant ta tête!
Tu le bravais à Weert. Il t'invite à sa fête;

Elle sera sanglante, et tous ici présents
Devez y figurer en martyrs complaisants.
Mais voici le salut ! La clarté des étoiles
Près d'ici, sur l'Escaut, vous montre vingt-cinq voiles :
Ce sont les gueux ! Ce nom que l'on nous a jeté,
Dépouillés, fugitifs, nous l'avons adopté.
Il sonnera si haut sur la terre de Flandre,
Que tous nos ennemis frémiront à l'entendre.
L'Océan seul nous reste. En arrière, un seul pas
Nous mène à l'esclavage, à la honte, au trépas.
Fuyez donc le courroux de nos bourreaux infâmes !
Laissez là vos foyers, vos enfants et vos femmes !
Dans un instant, captifs, vous ne les verriez plus.
Croyez-en mon avis; vos soins sont superflus
Pour chercher à tromper l'active surveillance
Du duc, dont je connais la sombre vigilance;
Sans doute, en ce moment, il a les yeux sur nous.

(Le duc d'Albe entre, entouré de soldats espagnols.)

LE DUC D'ALBE.

Vous m'avez annoncé. Merci, prince ! Il m'est doux
De voir que des rapports manquant d'exactitude
Ont inutilement troublé ma quiétude;

Car je ne trouve ici que des amis du roi.
Veuillez continuer. Prince! on parlait de moi.

LE PRINCE.

Messieurs! vous le voyez, il n'est plus temps de feindre.
Le duc d'Albe est présent; je veux vous le dépeindre.
Ici, vous n'avez plus un prélat maladroit,
Travaillant à tromper et la Flandre et le roi,
Et dont le plus grand soin, par de vains artifices,
Était d'accumuler l'or de ses bénéfices.
Vous avez devant vous un guerrier consommé,
Parmi les plus fameux justement renommé,
Général sans pareil, mais mauvais politique.
Obéissant aux lois d'un maître fanatique,
Il vient nous apporter un bâillon et des fers.
Il l'a dit: tous les maux que nous avons soufferts
Ne sont rien! Pauvre Flandre! il veut creuser ta tombe.
Soldat impitoyable, apprends comment l'on tombe
Du faite des grandeurs, devant la volonté
D'un peuple qui défend ses droits, sa liberté!

LE DUC.

Tu te démasques donc! Au nom du roi mon maître,
Guillaume de Nassau, je te déclare traître.
Il est à vous, soldats : faites votre devoir.

(Les soldats s'avancent vers le prince; ils sont, à l'instant même, entourés des conjurés et des marins armés. — Les comtes d'Egmont et de Horn se placent près du duc, l'épée nue.)

LE PRINCE.

Quoi! la rage t'aveugle au point de ne pas voir
Ces fers, ces fers vengeurs qui reluisent dans l'ombre!

LE DUC.

Jamais des ennemis je n'ai compté le nombre.

LE PRINCE.

La gloire d'un soldat parfois est d'éviter
Le combat inégal qu'il ne peut accepter.
Fier Tolédan! voici ta première défaite!

(Au comte d'Egmont.)

Entends ma voix, d'Egmont! c'est la voix d'un prophète.
Quand je te prédisais ton malheureux destin,
Je le savais, ami, le jour n'est pas lointain
Où tu regretteras d'avoir fermé l'oreille
Aux avertissements de Guillaume qui veille.

LE COMTE D'EGMONT.

Fidèle à son serment aussi bien qu'à sa foi,
D'Egmont est pour le duc.

LE COMTE DE HORN.

Et de Horn pour le roi.

LE PRINCE.

Si vous n'entendez pas l'appel de la patrie,
Sauvez au moins vos jours! L'amitié vous en prie.
Vous vous perdez, messieurs! Vous marchez à la mort.
Berghem, votre envoyé vous instruit par son sort.
Ils l'ont assassiné! Toi, comte de Horn, pleure
Ton neveu Montigny, mort sans doute à cette heure.
Le droit des nations n'a pu le protéger,
Lui, votre ambassadeur! A nous de le venger!

(Au duc d'Albe.)

Ils ne m'écoutent pas! — Leurs vaillantes épées
Dans le sang fraternel ne seront point trempées.
Sois libre, duc fatal! Mais nous nous reverrons
Dans l'arène où tu veux faire plier nos fronts,
Tous les deux nous aurons un juge dans l'histoire.

(Les conjurés, le prince d'Orange se retirent. Restent le duc d'Albe don Juan et Romero.)

LE DUC.

Il me brave, il m'échappe. Oh! j'ai perdu ma gloire.
Ami, pour mon honneur aurais-je trop vécu?
Ah! j'ai la rage au cœur; car Nassau m'a vaincu.

DON JUAN.

Il a pour lui l'élan d'une cause sublime.

Vous voyez se lever le peuple qu'on opprime
Et ses droits s'affirmer par son constant effort.

LE DUC.

Qu'est donc la liberté pour le faire si fort ?

DON JUAN.

Peut-être une déesse en Espagne inconnue,
Que ce siècle doit voir s'élancer de la nue
Pour éclairer le monde et régner dans la paix.

LE DUC.

C'est plutôt l'oasis que l'on n'atteint jamais !

DON JUAN.

Croyez-vous que ce soit un vain rêve de l'homme ?

LE DUC.

Oui ! secouer le joug de nos rois et de Rome,
C'est prononcer l'arrêt de la société.
Otez le châtiment et la perversité
Triomphe impunément, nous conduit à l'abîme,
Au chaos insondable où régnera le crime.
Pour que l'homme soit libre, il faut qu'il soit parfait,

DON JUAN.

Ou que la loi se dresse en face du forfait.

LE DUC.

Un problème que seul l'avenir peut résoudre.
Quoi ! c'est la liberté que tu voudrais absoudre ?

DON JUAN.

C'est le rêve chéri de tout cœur généreux.

LE DUC.

Que je dois étouffer.

DON JUAN.

O devoir onéreux !
La raison la bannit, mais notre âme rebelle
A l'arbitraire loi de l'esprit la rappelle.

LE DUC.

L'intérêt de l'Espagne ordonne de sévir.

(Le bourreau entre, Romero se retire à l'écart.)

LE BOURREAU.

Ma hache et mes conseils sont prêts à vous servir.

(Lui montrant l'Escaut.)

Au départ on peut voir la flotte qui s'apprête.
De la sédition il faut frapper la tête.

LE DUC.

Nassau ?

LE BOURREAU.

Va s'éloigner. Sa prudence aujourd'hui
Met le vaste océan entre l'Espagne et lui ;

Mais il laisse, en partant, un vaillant émissaire
Qui poursuivra son œuvre. Est-il donc nécessaire
De nommer à mon duc don Luis d'Avelas,
Un traître, un apostat ?

LE DUC.

Un Espagnol, hélas !

LE BOURREAU.

Oui ! mais un homme ardent, dont le pouvoir occulte,
Patronné par Nassau, cherche avec soin, ausculte,
Dans l'hésitation, le moindre battement
Qu'il puisse percevoir dans le cœur d'un Flamand.
C'est un autre Marnix ! L'un part, l'autre demeure.

LE DUC, à part.

Si c'était un Flamand !... c'est un traître ! qu'il meure !
Et par son châtiment, puissé-je prévenir
La révolte qu'attend un sanglant avenir !

LE BOURREAU.

Sur ce port, un exemple en contiendrait l'audace.

LE DUC.

Pour dresser l'échafaud tu peux choisir la place.

(Le duc se retire.)

LE BOURREAU, seul.

Wilhemine! ma haine a triomphé! Ces lieux,
Qui furent les témoins de serments odieux,
D'un rival abhorré, sous la hache infamante,
Verront rouler la tête aux pieds de son amante.





ACTE III

— Le théâtre reste le même. Il fait nuit. —

LE BOURREAU.

J'aime comme le fauve et j'erre comme lui.
J'exhale ma fureur au milieu de la nuit.
Ah ! mes rugissements vont briser cette porte.
Wilhemine est à moi ! je la saisis, l'emporte
Dans mon antre, où je veux enfermer sa beauté
Pour m'en repaitre enfin jusqu'à satiété !
Ces murs à mon ardeur seraient un vain obstacle.
Mais dors ! Je te réserve au terrible spectacle
Que, dressé par ma main, l'échafaud va t'offrir.
Mon cœur se réjouit, car le tien va souffrir.
Dors sous ce toit paisible, où l'amitié t'héberge,
Pour la dernière fois dans ton calme de vierge !

Que des songes heureux bercent ton doux sommeil!
Le malheur te sera plus terrible au réveil.

(Une fenêtre de la maison de Moretus s'éclaire.)

Quelle clarté soudaine éclaire sa fenêtre.
C'est quelque doux secret qu'il me faudra connaître?

(Le bourreau s'appuie contre un orme du quai. — Il est caché.)

WILHEMINE, paraissant sur le balcon.

J'abandonne la couche où le repos me fuit,
J'accuse la lenteur, le calme de la nuit.
Le temps est immobile et l'heure est éternelle!
Elle ne frappe plus le cadran de son aile!
Notre beffroi muet cesse de l'appeler.

(Elle tire une lettre de son sein.)

La lettre que mes yeux ne cessent d'épeler,
Ces mots qui du bonheur et de la délivrance
Sont venus cette nuit m'apporter l'assurance,
Ne m'en précisent pas le fortuné moment.

(Elle lit.)

« Don Luis d'Avelas a mon consentement.
Ton époux à mon bord conduira sa compagne

Et nous n'aurons plus rien à craindre de l'Espagne.
« Guillaume. »
Viens briller, ô jour deux fois heureux!
Luis! que tardes-tu? — Ce silence est affreux.

(On entend chanter le rossignol.)

Le chant du rossignol! céleste mélodie!
C'est la voix du printemps dans la brise attiédie
Qui s'élève joyeuse en montant vers l'azur.
Les astres de la nuit brillent d'un éclat pur.
Viens, Luis! Leur clarté guidera ton navire.

(Elvire vient s'accouder sur le balcon auprès de Wilhemine. Elle paraît triste.)

WILHEMINE, continuant.

Quel nuage obscurcit le front de mon Elvire?
Moretus te l'a dit, tu nous suis dans l'exil.
Une fuite rapide éloigne tout péril.

LE BOURREAU, à part.

Dans le vent de la nuit le doux secret s'envole
Et je ne puis saisir une seule parole.

ELVIRE.

Loin du toit paternel, cher à mon souvenir,
Je ne sais quel destin nous garde l'avenir.

De ceux qui nous sont chers la vie est menacée.
Un noir pressentiment envahit ma pensée,
Effet de mon chagrin, peut-être, mais l'instinct
Souvent nous avertit d'un péril trop certain.

WILHEMINE.

Quoi? tu pourrais douter de l'aide souveraine
Accordée à nos vœux! Notre étoile est sereine;
Il éclot un bonheur sous chacun de nos pas,
Et ton cœur attristé ne le reconnaît pas.
Le soleil radieux de cette matinée
Brillait pour éclairer cette belle journée
Où mon père, en secret dès longtemps attendu,
A l'amour de sa fille allait être rendu.
Il vient réaliser mon espoir. — Son génie
D'un peuple, qui mourait, réveillant l'agonie,
Apporte le salut à ta noble cité.
Sa puissante assistance aura ressuscité
La liberté flamande, au moment de descendre
Dans l'éternel tombeau, qui s'ouvrait sous la cendre
Des bûchers destinés à nos fiers défenseurs.
N'est-ce rien que de fuir nos cruels oppresseurs?
La liberté nous tend les bras sur le rivage.
Nous goûterons en paix, et loin de l'esclavage,

Toi le repos de l'âme, et moi, près de ma sœur,
D'un hymen désiré l'ineffable douceur.

ELVIRE.

Pardonne à cette sœur qui n'a point en partage
Reçu ton héroïsme, un vaillant héritage.
Regarde dans la nuit : le brouillard a voilé
Le lumineux regard de ton ciel étoilé.

(La nuit s'obscurcit.)

WILHEMINE.

Une blanche vapeur, fille vaine de l'onde !

LE BOURREAU, profitant de l'obscurité pour s'approcher, à part.

Approchons-nous un peu. La brume me seconde.

ELVIRE.

Un homme est là !

WILHEMINE.

Luis, sans doute.

ELVIRE.

Il paraîtrait.

WILHEMINE, observe attentivement.

De l'ombre mes regards ont percé le secret.
Un traitre est près de nous. Tu ne t'es point trompée.

ELVIRE.

Mon père!

WILHEMINE.

Que crains-tu? Luis a son épée,

ELVIRE.

Mais peuvent-ils prévoir les coups d'un assassin?
Nous pouvons les sauver, prévenons le dessein
D'un lâche meurtrier, courons! donnons l'alarme.

WILHEMINE.

Car l'éveil d'un combat peuplerait d'ennemis
Le chemin de la mer où marchent nos amis.

(Elvire sort.)

WILHEMINE, à voix basse.

Ciel, comme mon cœur bat! mais qu'Elvire l'ignore!
Sa terreur s'accroîtrait.

(Elle écoute.)

Un pas..., ce pas sonore
N'est pas celui d'un traître. — Épouvantable nuit!
J'espère et je me sens frémir au moindre bruit.

(Elle écoute plus attentivement.)

C'est Luis! Il est seul et sous cet orme sombre
La mort attend sa proie.

(Elle saisit un flambeau et l'apporte à l'entrée du balcon. — La place s'éclaire.)

Assassin, sors de l'ombre!

Grand Dieu ! lui ! — Mais il tient sa promesse... Mes sens
Se troublent... mon regard... se voile... Ciel !... je sens
Que je lutte en vain... Fuis, fuis, Luis !...

(Elle s'affaisse.)

LE BOURREAU.

L'épouvante
Me fait connaitre enfin l'espoir de ton attente.

(Il écoute. Un homme s'approche rapidement, son pas résonne distinctement.)

LE BOURREAU, continuant.

Il vient! L'amour l'appelle où l'attend le trépas.

(Don Luis paraît.)

LE BOURREAU, se plaçant devant Luis, qui l'a aperçu et qui a déjà tiré son épée. Le bourreau a les bras croisés.

Arrière ! don Luis ! tu ne passeras pas.

DON LUIS.

Mon épée au besoin m'ouvrirait un passage.

LE BOURREAU.

Remets donc à demain ton important message.

DON LUIS.

Aux ordres don Luis n'a jamais obéi.

LE BOURREAU.

La réponse sied bien à l'homme qui trahit
La patrie et son roi.

(Don Luis marche sur lui, l'épée haute.)

LE BOURREAU, continuant.

Je me ris de ta rage.

DON LUIS.

Sans doute à tes propos répondra ton courage.

(Le bourreau le regarde d'un air narquois.)

DON LUIS, continuant.

Tu n'es donc qu'un bandit.

(Il lui présente une bourse.)

Prends cet or et va-t-en.

LE BOURREAU.

Non, ton or appartient au bourreau qui t'attend ;
Je ne le puis voler.

DON LUIS.

Vidons notre querelle
Sur l'heure ici !

LE BOURREAU, montrant le balcon où Wilhemine est évanouie, mais n'est pas visible.

Ton sang rejaillirait sur elle.

(Les domestiques de Moretus accourent, armés au bruit de la querelle, et entourent le bourreau.)

LE BOURREAU.

Je reconnais le prix qu'on attache à tes jours,
Et ne puis qu'admirer le hasard du secours
Qui vient fort à propos défendre un gentilhomme.

DON LUIS

Misérable !

LE BOURREAU.

A midi, don Luis ! je te somme
De comparaître ici.

DON LUIS.

J'y serai

LE BOURREAU.

Je le crois !

(A part.)

Mais le choix m'est resté, je prends l'arme des lois,
La hache. (Il sort.)

(Wilhemine entre soutenue par Elvire ; elle est chancelante.)

DON LUIS, l'apercevant.

Wilhemine ! elle est pâle, égarée,
Mourante.

WILHEMINE, parlant d'abord avec effort, mais bientôt facilement.

— Non, les sons de ta voix adorée
Ont rappelé ma vie ; elle revient à moi,
Forte, pleine d'espoir, Luis! auprès de toi.

DON LUIS.

Oh! chasse ce nuage et reprends ton sourire :
Dans un instant, le prince à nos vœux va souscrire.

WILHEMINE.

Pouvais-je l'ignorer? Mais la célérité
Seule peut assurer notre sécurité.
Dis-moi donc que ton duel est un affreux mensonge
De mon esprit frappé, qui s'égarait en songe!
J'entendais le défi qui sonnait dans ta voix.
Tu te tais! Ah! ce n'est que trop vrai! je le vois.

(Entrent le prince et Moretus.)

LE PRINCE.

Chère enfant! dans tes yeux je vois briller des larmes.
D'où lui vient ce chagrin, monsieur? — Pourquoi ces
[armes?

DON LUIS.

Je ne sais, de la haine ou de la trahison,
Laquelle m'attendait près de cette maison ;

J'arrive;... un inconnu s'élance de la brume,
Me refuse passage...

LE PRINCE.

Un rival! je présume.
Un espion se cache, un bandit eût frappé.
(Plus bas à Moretus.)
Mais dans mon jugement si je me suis trompé,
Un péril imminent menace ta demeure;
Moretus! nous devons nous éloigner sur l'heure.
De la flotte des gueux un départ simulé
Sur mon dessein probable, aura-t-il aveuglé
Du subtil Espagnol la sombre défiance?
Nous devons supposer que, dans sa clairvoyance,
Il juge qu'on ne peut, perdus ou compromis,
Laisser entre ses mains tous nos nobles amis.
Sans doute, ses soldats surveillaient notre fuite;
Un espion devait éclairer la poursuite.

MORETUS, bas.

J'observe Wilhemine, et depuis un instant,
Je crois voir hésiter dans son esprit flottant
Un aveu que retient à peine son silence;
Car ses efforts n'ont pu tromper ma surveillance.

Peut-être d'un secret qu'elle veut révéler
Un danger pour Luis l'empêche de parler;
Mais le cœur d'une enfant s'ouvrira pour son père...

(Tous les conjurés entrent, prêts au départ. — Les comtes d'Egmont et de Horn, Van Straalen n'y sont pas. — Un ministre protestant les accompagne.)

LE PRINCE.

Messieurs! l'heure a sonné! L'océan nous libère;
Mais ne nous fions pas au duc, notre ennemi,
Plus redoutable alors qu'il paraît endormi.
Vous, don Luis, veuillez, de peur d'une surprise,
Disposer les soldats, que cette heure improvise,
Aux abords de ces murs qui vont nous réunir.
Vous-même près de nous vous devrez revenir.

(Aux conjurés.)

Moretus, sous son toit, messieurs, va vous conduire

(Au ministre.)

Monsieur, que tout soit prêt!

(Tous sont sortis. Les conjurés, le ministre protestant sont entrés dans la maison de Moretus. Don Luis commande les domestiques armés que le prince lui a désignés et s'éloigne avec eux. — Restent le prince et Wilhemine.)

LE PRINCE.

Pourrais-tu me traduire
La sombre expression de ton front soucieux?

WILHEMINE.

Oui, je veux profiter de l'instant précieux
Qui me permet un peu d'éclaircir le mystère
D'une rivalité, qu'à Luis je veux taire.
J'eus le tort d'oublier un propos menaçant
Que son rival hier me jetait en passant.
Ces mots de votre main me faisaient trop heureuse,
J'attendais le bonheur qu'ils m'annonçaient, fiévreuse,
Attentive, et jamais n'entendant que le bruit,
De mon cœur qui battait au calme de la nuit.
D'une vague terreur en secret obsédée
Elvire près de moi triste était accoudée.
Une ombre là soudain se dresse!... un assassin,
Peut-être un espion! prévenant son dessein,
Elvire court armer nos serviteurs... La face
Du traître, en s'éclairant, rappelle sa menace
A mon esprit troublé... J'étais seule..., j'eus peur.
En vain je combattais l'effet de ma stupeur;
Elle paralysait mon corps et ma pensée :
J'essayais un appel, ma langue était glacée.
Je voyais vaguement, j'écoutais sans pouvoir
Pour chercher du secours parler, ni me mouvoir.
Quand je repris mes sens, le défi de l'infâme

Provoquant don Luis, retentit dans mon âme
Et sa voix résonnait ainsi qu'un glas de mort.

LE PRINCE.

Mais dans quelques instants nous quitterons ce port.

WILHEMINE.

De Luis sur la flotte exigez la présence.
Son amour vous répond de son obéissance
Il pourra négliger un ennemi banal
Dans son provocateur s'il voyait un rival,
Partirait-il laissant accuser sa vaillance?
Prince! voilà pourquoi je gardai le silence.

LE PRINCE.

Je mettrai l'océan entre la haine et lui.
Le voici! hâtons-nous, car déjà l'aube luit.

(Don Luis, puis les domestiques.)

LE PRINCE, à Luis, montrant la maison de Moretus.

Le bonheur vous attend! Saluez son aurore,

DON LUIS.

Alerte! il faut partir..., s'il en est temps encore.

LE PRINCE, lui montrant Wilhemine.

Silence!

DON LUIS.

Le danger m'ordonne de parler.
Le sol frémit, l'écho m'est venu révéler
L'approche d'une troupe armée et forte en nombre.

(Les conjurés, attirés par le bruit de cette alerte, se rangent autour du prince.)

LE PRINCE, à tous.

Profitons de ce peu qui nous reste de l'ombre.
Mes canots sont parés. — Richard! guide leurs pas,
Le plomb des Espagnols ne nous atteindra pas.
Pressez votre départ et pesez sur la rame.

(A don Luis.)

Monsieur! à vous l'honneur de sauver votre femme!
Je réclame celui de marcher le dernier.

DON LUIS.

Prince! il vous appartient; je ne puis le nier.
Mais devant le danger, faut-il donc que j'oublie
Que je ne puis partir et qu'un serment me lie!
Ah! sauvez Wilhemine et laissez-moi l'honneur.

LE PRINCE.

Le chemin de l'exil est celui du bonheur!
De vos engagements mon ordre vous relève;
C'est contre l'Espagnol qu'il faut lever le glaive.

WILHEMINE.

L'honneur est sauf, Luis! songe, ami, songe à nous!
Au nom de notre amour, (Elle se met à genoux.)
Faut-il qu'à tes genoux
J'implore ta pitié, pour ton prince, ton père?
Quoi! ton cœur orgueilleux est sourd à ma prière!
Ah! tu ne m'aimes pas!

(Richard revient; on entend le pas régulier d'une troupe de soldats.)

RICHARD.

Partez, il n'est que temps!

DON LUIS.

Fuyez, Prince, fuyez!

LE PRINCE, croisant les bras.

Monsieur! je vous attends;
Votre obstination va leur livrer ma tête.

(Les soldats espagnols entrent, commandés par don Juan.)

DON JUAN.

Au nom du Roi, Luis d'Avelas, je t'arrête!

WILHEMINE.

Oh! non, cela n'est pas!

DON JUAN, lui présentant un parchemin.

Lisez ce parchemin,
Que lui-même le duc a signé de sa main.

DON LUIS, rendant son épée à don Juan.

A tes ordres, don Juan, je vois qu'il faut me rendre.

WILHEMINE, entourant don Luis de ses bras.

Dans les bras de sa femme il vous faudra le prendre.
A cet ordre, soldats, vous n'obéirez pas!
Où le conduisez-vous! Je m'attache à ses pas.
A votre duc cruel s'il faut une victime,
La voici! (Elle offre ses mains aux soldats.)
Je le hais! (Montrant don Luis).
Lui! qu'on cite son crime.

DON JUAN.

Silence pour Luis! Car, en le défendant,
Prenez garde! Madame! un seul mot imprudent
Pourrait rendre l'arrêt du duc irrévocable:
Devant son juge il faut qu'il soit inattaquable.

WILHEMINE, revenant auprès de don Juan.

De quoi l'accuse-t-on? Qu'a-t-il dit? Qu'a-t-il fait?

DON JUAN.

Don Luis à l'honneur ne peut avoir forfait.

DON LUIS, à Wilhemine.

Je te laisse un ami, je pourrais dire, un frère.
D'un malheureux pays, où règne l'arbitraire,
Éloignez-vous.

WILHEMINE.

Sans toi? non, jamais.

DON LUIS, bas, lui montrant le prince.

Il le faut.
Le duc d'Albe demain pourrait frapper plus haut.
(Au prince, remettant Wilhemine entre ses bras.)
Oh! vivez pour sauver la liberté flamande!

LE PRINCE, bas.

Et pour briser tes fers.
(Luis fait un signe aux soldats, qui l'emmènent.)

WILHEMINE, se jetant aux genoux de don Juan.

Votre voix les commande.
Rappelez vos soldats! Ils doivent obéir.
L'abandonner ainsi, n'est-ce point le trahir?
Sauvez-le! (Luis est parti.)

LE PRINCE.

De don Juan reconnais l'impuissance;
Ma fille, ouvre ton âme à la reconnaissance;

Esclave en ce moment d'un douloureux devoir,
En te laissant ton père, il te laisse l'espoir.

WILHEMINE.

La douleur m'égarait. Que don Juan me pardonne!

DON JUAN.

Madame! j'obéis aux ordres qu'on me donne;
Un soldat espagnol n'a point à discuter
Les arrêts sans appel qu'il doit exécuter;
Cependant de Luis, de mon ami d'enfance,
Au tribunal du duc, je prendrai la défense.

WILHEMINE.

Le duc d'Albe connait votre sincérité;
Faites luire à ses yeux toute la vérité.
Don Juan! je ne veux pas invoquer l'indulgence ;
Je demande justice. — Une obscure vengeance
A vos inquisiteurs dénonce un innocent.
Je reconnais le coup d'un rival impuissant,
Dont le hideux calcul, isolant une femme,
La livre sans défense à son amour infâme.

DON JUAN.

Cet homme, quel est-il?

WILHEMINE.

Son nom comme son rang

Aux dédains de mon cœur était indifférent;
Mais vos juges pourront le connaître à sa haine.
Il est accusateur! devant eux qu'on le traîne!
Le duc d'Albe n'est point sensible à la pitié;
N'y faites point appel. La voix de l'amitié,
Au tribunal terrible où Luis va paraître,
Doit sauver l'innocent et démasquer le traître.
Le calomniateur s'y verra confondu.

DON JUAN.

Sur-le-champ au palais, où je suis attendu,
Le duc d'Albe saura ce que je viens d'apprendre,
Et libre auprès de vous Luis pourra se rendre.

LE PRINCE.

Don Luis trouve en vous un noble défenseur,

DON JUAN.

Un frère!

WILHEMINE.

Romero! vous avez une sœur

(Don Juan sort.)

LE PRINCE, bas.

Richard!

RICHARD.

Pour don Luis que peuvent des paroles?

Voit-on jamais s'ouvrir les prisons espagnoles
Que pour laisser passer la torture ou la mort?
Prince! j'agirai seul; j'en connais le ressort.
Si vous croyez l'avis d'un serviteur fidèle,
Éloignez votre enfant : tout est à craindre d'elle.
Regagnez vos vaisseaux! que vos soldats soient prêts!
De l'inquisition j'attendrai les décrets.
Je ne connais que trop cet homme dont la haine
D'un rival plus heureux a su forger la chaîne:
Don Luis est perdu; mais armés, s'il le faut,
Nous irons le chercher au pied de l'échafaud.

LE PRINCE, à part.

La vertu la plus ferme est celle qui commence.

RICHARD.

Point d'hésitation! Prince, votre clémence
Et la reconnaissance ont dicté mes avis.

LE PRINCE.

Ils l'emportent, Richard! Tu les verras suivis

RICHARD, montrant Wilhemine.

Jamais à s'éloigner pourrez-vous la contraindre?

LE PRINCE, à Wilhemine, qui pleure.

Ah! cesse de pleurer, car j'ai cessé de craindre;
La prudence l'ordonne; il faut quitter ce lieu.

WILHEMINE.

Dieu m'abandonne!

LE PRINCE.

Enfant, ne doute pas de Dieu.

(Il sort, emmenant Wilhemine.)

(Le bourreau entre et ne voit point d'abord Richard.

LE BOURREAU.

Wilhemine aurait fui! Cette porte est ouverte!
Du riche Moretus la maison est déserte.
Et la pâle lueur de ce dernier flambeau
Semble dans le silence éclairer un tombeau.

RICHARD, à part.

Je devrais le tuer : c'est une bête fauve.
Qu'il bénisse le Ciel! Mon repentir le sauve.

LE BOURREAU, continuant sans voir Richard.

Elle est morte peut-être!

(Il aperçoit Richard.)

Oh! mon ami, dis-moi
Qu'elle existe à cette heure, et mon or est à toi.

(Il lui présente une bourse.)

RICHARD, prenant la bourse.

Infâme, c'est encor quelque horrible dépouille

(Il lance la bourse dans l'Escaut.)

Je lave dans l'Escaut ton or : ta main le souille!

LE BOURREAU.

L'or n'est plus rien pour moi; je l'aimai jusqu'au jour
Où mon cœur, altéré de vengeance et d'amour,
Est allé se heurter aux dédains d'une femme.

RICHARD.

Un bourreau peut brûler d'une aussi vive flamme!
De celui qu'elle aimait prends la tête et, vainqueur,
Va, vole réclamer ta place dans son cœur!

LE BOURREAU.

Qu'importe son amour aux ardeurs de ma fièvre?
De mes baisers impurs je veux brûler sa lèvre,
De ma sanglante main palper son corps charmant,
Triompher comme un tigre et non comme un amant.

RICHARD.

Luis est condamné?

LE BOURREAU.

L'échafaud le réclame;
Cet homme m'appartient!

RICHARD.

Apprends donc que ma lame
Voudrait voir la couleur qu'a le sang d'un bourreau.

(Le bourreau, inquiet, cherche à fuir.)

RICHARD, se plaçant devant lui.

Fais un pas ; ton corps va lui servir de fourreau.

LE BOURREAU.

Richard à la potence a le droit de prétendre.
Je ne suis point pressé ; ta corde peut attendre.
A Luis aujourd'hui, je suis à toi demain.

RICHARD.

J'ai juré par ce fer, que je tiens dans la main,
Que tu m'obéirais. Habile dans le crime,
Tu n'es peut-être pas aussi fort en escrime.

(Le bourreau tire son épée et se jette brusquement sur Richard, qui pare le coup.)

RICHARD, continuant en garde.

Je reconnais bien là les coups d'un assassin.

LE BOURREAU, se fendant à fond.

Meurs donc !

RICHARD, détournant l'épée du bourreau.

Cette attaque est d'un mauvais spadassin.
Ta méthode te perd.

(Ils se battent.)

Voici la seule vraie !

(Il blesse le bourreau au bras.)

LE BOURREAU, laissant tomber son épée.

Cessons ce jeu, Richard!

RICHARD.

Hé! ce bourreau qu'effraie
Une goutte de sang.

LE BOURREAU.

Je suis à ta merci.

RICHARD.

J'épargnerai tes jours; mais écoute ceci :
Avant que de ce jour sonne la douzième heure,
Don Luis paraitra devant cette demeure.

LE BOURREAU.

Je le jure, Richard! et tiendrai mes serments.
(A part.)
Il est avec l'honneur des accommodements.





ACTE IV

— Le théâtre reste le même. —

WILHEMINE, ELVIRE.

WILHEMINE.

Du prince les conseils me retenaient captive.
Sur le pont du vaisseau, mon oreille attentive
Interrogeait les bruits qui nous venaient du port,
Et rien de mon amant ne m'apprenait le sort.

ELVIRE.

Contre lui, d'un rival, que pourra la colère?
Elle l'accuse en vain. Vois le ciel qui s'éclaire;
De l'élu de ton cœur il te dit le destin.
L'astre qu'ont fait pâlir les vapeurs du matin
A la brume a montré l'éclat de son visage.
Elle fuit! Du triomphe acceptons le présage.

D'un mensonge odieux convainquant l'impudeur,
La vertu va briller dans toute sa splendeur.

WILHEMINE.

Elvire! que je sois la première à l'apprendre!
Auprès de la prison où nous allons nous rendre,
Luis, en s'élançant à l'air libre, au bonheur,
Saura mieux en goûter tout le prix sur mon cœur.
Ce beau soleil d'avril m'a rendu l'espérance.

(Elles vont pour s'éloigner. — Un mendiant leur tend la main.)

ELVIRE.

Un mendiant encor!

LE MENDIANT.

Soulagez ma souffrance.

ELVIRE.

En vit-on jamais tant?

WILHEMINE.

Un vieillard presque nu.

(Au mendiant. — Elle lui tend une pièce d'or.)

Prends cet or.

LE MENDIANT salue, à part.

Mon enfant ne m'a point reconnu.

(Wilhemine parait émue.

ELVIRE.

Tu trembles.

WILHEMINE, montrant le mendiant.

Je ne sais, sa présence remue
Quelque chose en moi. Tiens! je me sens toute émue.
Je ne puis m'expliquer...

(Elle regarde attentivement le mendiant. — Un autre mendiant arrive rejoindre le premier. Ils font semblant d'admirer la pièce d'or.)

LE PREMIER MENDIANT, bas au second, pendant que Wilhemine les observe toujours.

Hâtons notre retraite!
C'est que l'on a, Richard, une corde secrète
Qui fait vibrer du cœur l'instinct mystérieux.
Mes haillons empruntés n'ont trompé que ses yeux.

(Ils se retirent dans le fond du théâtre.)

WILHEMINE.

Allons où nous appelle un intérêt plus tendre.
A sauver don Luis j'ai le droit de prétendre.
Sait-on ce que l'amour parfois peut inspirer?
Sur son sort, chère Elvire, il faut nous éclairer.

(Wilhemine et Elvire sortent.)

LE PREMIER MENDIANT, levant les yeux au ciel.

Toi qui n'as pas connu le bonheur d'une mère,
Au séjour des heureux, de ta fille sois fière!

Ton âme, en s'envolant, lui légua ta vertu.
— Richard ! nous sommes seuls. Ton visage abattu
Me présage un malheur qu'il te reste à m'apprendre.

RICHARD.

Ma nouvelle n'a rien qui doive vous surprendre ;
Je sais le châtiment à Luis réservé.
Par nos armes, mon prince, il faut qu'il soit sauvé.
Il n'a point eu de juge. Un arrêt arbitraire
Aux lenteurs d'un verdict a voulu se soustaire.
Sa tête doit tomber ici, sur l'échafaud.
De suite il faut agir. Dans une heure...

LE PRINCE.

Si tôt ?
— Sous le déguisement habile qui le cache,
Que chacun de nos gueux tienne prête sa hache.
Ass mble-les, Richard ; les uns, séparément,
(Montrant la maison de Moretus.)
Par la porte entr'ouverte entreront prudemment ;
Les autres, répandus parmi la populace,
Auprès de l'échafaud se feront large place.
Au moment où Luis franchira les degrés,
Les soldats espagnols, par les gueux entourés,
Et voyant se dresser vos haches sur leur tête,

N'auront plus qu'à courber le front sous la tempête.
Ce couplet, à nos gueux, doit servir de signal;
Qu'ils frappent, si ma voix leur dit le mot final.

Gueux! vengeons notre injure;
Gueux! aiguisons nos faux;
Car la moisson est mûre.
Amis, plus d'échafauds!

(La voix du prince souligne les derniers mots.)

(Un ouvrier arrive, portant des pièces de bois. — Il chante, mais plus bas que le prince.)

Tyran! despote, moine,
Cupides rançonneurs,
Tombent comme l'avoine
Devant les moissonneurs!

(Le prince l'écoute et le regarde.)

(A Richard.)

Va, Richard!

(Richard s'éloigne.)

(A l'ouvrier.)

Ta chanson me donne la réponse.

L'OUVRIER.

Ami! les mots hardis que trop haut on prononce
Peuvent partout ici trouver des auditeurs,
Et peut-être un écho chez nos inquisiteurs

Au service du duc l'espionnage rôde.
— La vie était plus gaie au temps de Brederode;
J'étais de ses amis. Il menait joyeux train;
Dans ses festins, des gueux il chantait le refrain.
— Laissons les pleurs aux fous. Le sage se console.

LE PRINCE.

Que ne suis-tu Nassau?

L'OUVRIER.

Le duc d'Albe l'isole;
Car l'Espagnol est fin tout autant qu'il est faux.

LE PRINCE.

Quel est donc ton métier?

L'OUVRIER.

Constructeur d'échafauds.
Tiens! j'ai fait un amour d'échafaud : il se dresse
En un instant et sans demander trop d'adresse.
D'un facile transport, et partout le suivant,
Au duc qui n'en sait rien cent fois on le revend.
C'est ainsi que, je vois se traduire en pistoles
L'appétit dévorant des hyènes espagnoles ;
Car l'inquisition est une mine d'or.

(Les mendiants entrent successivement dans la maison de Moretus. Le prince détourne l'attention de l'ouvrier.)

LE PRINCE.

Ne peut-on réveiller le peuple qui s'endort ?

L'OUVRIER, plus bas.

Nassau seul le pouvait. Mais sa flotte sommeille,
Et ce peuple flamand, dont la vengeance veille,
A cette heure immobile et frappé de terreur,
Demande en vain un chef.

LE PRINCE.

Accuse son erreur.
Ami ! tant qu'on verra la Flandre désunie,
Pourra-t-elle lutter contre la tyrannie ?
Par des serments trompeurs, diviser l'intérêt
De nos gouvernements, voilà tout le secret.
Le jour où les Flamands, marchant comme un seul hom-
Pour guider leurs efforts, appelleront Guillaume, [me
Verra dans les débris d'un empire honni
Ce qu'un peuple peut faire alors qu'il est uni.

L'OUVRIER.

Inconnu ! tu n'es pas ce que tu veux paraître.
Sous tes haillons trompeurs, prends garde ! l'œil d'un
Aurait bientôt percé le secret du dessein [traître
Que tu voudrais tenir enfermé dans ton sein.

(Le prince se retire à l'écart.)

(Entrent des ouvriers qui apportent des pièces de bois et travaillent à construire l'échafaud. — Des mendiants viennent le regarder.)

UN OUVRIER.

La Flandre maintenant tout entière mendie.

UN AUTRE OUVRIER.

Le pauvre voit gratis jouer la tragédie;
Les pièces de l'auteur ont toujours du succès.

UN AUTRE, aux mendiants.

Approchez! du théâtre on vous ouvre l'accès.

LE PREMIER OUVRIER, voyant entrer un mendiant dans la maison de Moretus.

Dans la maison du riche ils trouvent un asile.

LE SECOND.

Des rives de l'Escaut, la richesse s'exile.
Au pauvre, à l'ouvrier, que reste t-il?

LE PRINCE.

La faim!

(Tous les ouvriers cessent un instant leur travail pour considérer le mendiant qui a parlé.)

L'UN D'EUX.

La révolte plutôt!

LE PRINCE, à part.

Comprendraient-ils, enfin?

(Un ouvrier chante le premier couplet ; bientôt, l'hymne des Gueux résonne, chanté par tous.)

Debout ! lion de Flandre,
Et qu'un peuple indompté
Te suive pour défendre
Ses droits, sa liberté !

Quoi ! la meute que Rome
A dressée à hurler
Contre les droits de l'homme,
Ne saurait t'éveiller !

Peuple, brise l'idole
Des enfants d'Aaron !
Souffle sur l'auréole
Qu'ils ont mise à leur front.

L'édifice s'écroule
Au gouffre qui l'attend ;
Loyola tombe et roule
Dans les bras de Satan.

Tremble, noire vermine,
A l'éveil du lion ;
Il dresse son échine,
Il mâche son bâillon.

Marche, lion de Flandre,
Et qu'un peuple indompté
Te suive pour défendre
Ses droits, sa liberté!...

(A partir de ce moment, le prince, déguisé en mendiant, se promène ou s'assied surveillant l'échafaud et paraît pour les besoins de la pièce.)

(Le bourreau entre en costume rouge, mais masqué. Il porte une épée nue. — Les mendiants restent, rôdant autour de l'échafaud. Le bourreau surveille le travail des ouvriers.)

UN OUVRIER.

On dit que ce Luis est un noble seigneur.

UN AUTRE.

Vois! d'un nouveau billot nous lui faisons l'honneur.

(Ils le placent.)

UN AUTRE.

Je suis heureux qu'enfin la besogne soit faite.

LE CHEF OUVRIER.

Moi, je ne compte pas assister à la fête :
Le regard d'un bourreau, dit-on, porte malheur.

(Ils sortent.)

(Les mendiants, le bourreau, Elvire et Wilhemine.)

WILHEMINE, sans remarquer d'abord l'échafaud.

Elvire! rien ne vient éclairer ma douleur;
La prison de Luis a gardé le silence.

LE BOURREAU, à part.

Voici que va sonner l'heure de défaillance!

(Un crieur public arrive.)

LE CRIEUR PUBLIC.

Au nom du roi d'Espagne, en vertu du pouvoir
Qu'il a mis en nos mains, à tous faisons savoir:
« Don Luis d'Avelas, natif d'Andalousie,
Antérieurement convaincu d'hérésie,
Est coupable, en surplus, de haute trahison.
Considérant qu'il est d'une grande maison;
Voulant pour ce motif montrer notre indulgence,
Quoique son crime horrible appelle la vengeance
Des lois de l'État, nous l'exemptons du bûcher.
En ce jour, le bourreau d'Anvers doit lui trancher
La tête. A tous salut! la paix soit avec vous!
Six avril quinze cent soixante-sept. Par nous,
Signé: d'Albe. »

(Le crieur sort. Wilhemine devient très pâle et semble prête à faiblir. — Le bourreau marche vers elle et se démasque.)

WILHEMINE.

Laissez. Je vis et je suis forte
Et j'ai bien entendu,... misérable!

LE BOURREAU.

Il l'emporte,
Celui qui te dit: Oui! je suis l'homme fatal!
Oui! je suis le bourreau! Voilà mon piédestal!
(Il montre l'échafaud.)
Dans un instant, Luis aura cessé de vivre,
Et tu peux invoquer ton Dieu! Qu'il le délivre!
S'il en est un au Ciel, il se rit des humains!
Rien ne pourra tirer ton amant de mes mains!
(Une pause.)
(Wilhemine ne peut contenir ses larmes.)
Tu m'avais dédaigné! je suis vengé! tu pleures!
Sais-tu bien que parfois aux âmes les meilleures
Il vient des passions terribles! J'ai souffert
Là, cette nuit... mon cœur brûlait comme un enfer;
Je pouvais le tuer, ton Luis... Éperdue,
(Il montre le balcon.)
Et par cette hauteur à peine défendue,
Je pouvais te ravir. Ce rapide trépas
Servait mal ma vengeance et je n'en voulais pas.

Non ! sur cet échafaud, de ce fer que j'apprête
Je voulais le frapper et te montrer sa tête.
Il en est temps encore ! Sois à moi ! j'oublierai
Qu'il était mon rival et je le sauverai.

WILHEMINE.

Insulte à ma douleur ! que rien ne te retienne !
Tu mesures, bourreau, nos âmes à la tienne,
Si tu crois qu'on voudrait de la vie à ce prix.
Mais la terreur n'a pas égaré mes esprits !
A croire en ton crédit, je ne puis me résoudre :
Tu pouvais condamner — mais tu ne peux absoudre.
Frappe ! A mon époux Dieu va m'unir à jamais
Dans le monde où le crime expiera ses forfaits.

LE BOURREAU, à part.

Je croyais à mes pieds voir ramper une esclave ;
Son amant va mourir sur l'heure,... elle me brave !
(Haut.)
Contre ma fureur rien ne peut te protéger !
Femme ! tu m'appartiens et je veux me venger.

LE PRINCE, méconnaissable sous ses haillons de mendiant.

Tremble plutôt !

LE BOURREAU.

Vieillard ! ton courage sénile

Peut avoir conservé son ardeur juvénile ;
Ton bras n'y répond plus. Faudra-t-il que ma main,
Vers ta tombe qui s'ouvre, abrège le chemin ?

LE PRINCE.

(Montrant au bourreau don Luis qui arrive accompagné de soldats et de prêtres ; il a la tête nue. Les soldats espagnols font la haie ; le peuple entre ; on y remarque une foule de mendiants qui se font place auprès de l'échafaud. Peu à peu, ceux qui s'étaient cachés dans la maison de Moretus se glissent dans la foule. Don Luis est triste, il a la tête penchée.)

Ta victime t'appelle !

WILHEMINE, apercevant Luis qui s'avance, sans la voir.

Ah ! les pleurs d'une femme
Pourraient, en le troublant, abattre sa grande âme !
Dieu, prends pitié de moi ! que l'excès des douleurs
Tarisse dans mon cœur la source de mes pleurs.
O foi ! qui me soutiens, emporte ma pensée
Au ciel où la vertu sera récompensée !

(Continuant.)

Luis !

DON LUIS, la prenant dans ses bras.

Je meurs heureux, puisque je te revois,
Que je puis t'embrasser — pour la dernière fois.

Ah! les premiers rayons de cette matinée
Nous laissaient entrevoir une autre destinée.
Un moment a changé nos myrtes en cyprès.
Détourne tes regards de ces sombres apprêts!

(Après un moment de silence.)

Dieu ne peut t'approuver, il t'ordonne de vivre!
Tu ne peux arracher un feuillet de ce livre,
Où de notre existence il inscrit tous les jours,
Se réservant le droit d'interrompre leur cours.
Nul ne peut devancer l'heure de délivrance.
Dans le divin séjour, où finit la souffrance,
Attends, amie, attends que Dieu t'appelle à lui!
L'erreur s'efface un jour, et la vérité luit,
Pour mettre au front de ceux qu'un fanatique immole,
Des martyrs de leur foi, la sublime auréole.
J'en emporte l'espoir et pars tranquille,... adieu!
Ne pleure pas sur moi.

WILHEMINE, qui ne peut plus contenir ses larmes.

Je le demande à Dieu.

DON LUIS, la remettant dans les bras d'Elvire.

Elvire, vous sa sœur, qu'une amitié fidèle
Endorme sa douleur; qu'elle veille sur elle!

(Le beffroi sonne douze coups.

LE BOURREAU.

Midi sonne.

(Luis gravit les degrés de l'échafaud. Le bourreau, continuant, bas.)

Monsieur! j'ai tenu mon serment.

DON LUIS, le reconnaissant et laissant échapper un mouvement de surprise.

C'est vrai!

UN PRÊTRE, montrant le crucifix.

Songez à Dieu!

DON LUIS.

Mon père! en ce moment
Aux volontés du ciel mon âme se résigne.
Que celui devant qui la tombe nous assigne
A comparaitre tous, en jugeant leurs forfaits,
Pardonne à mes bourreaux ainsi que je le fais.

(Don Luis coupe ses longs cheveux. — Quelques gueux entonnent doucement l'hymne dans la maison de Moretus.)

Marche, lion de Flandre,
Et qu'un peuple indompté
Se lève pour défendre
Ses droits, sa liberté.

ELVIRE.

L'hymne des gueux résonne

WILHEMINE.

O suprême espérance!...

ELVIRE.

C'est le chant du combat.

LE PRINCE, à mi-voix.

Le chant de délivrance!

ELVIRE.

Vois, tous ces mendiants entourent ces soldats.

(Don Luis se met à genoux sur l'échafaud.)

LE PRINCE, à haute voix.

Gueux, vengeons notre injure,
Gueux, aiguisons nos faux,
Car la moisson est mûre,
Amis, plus d'échafauds!

(Chaque soldat espagnol voit deux ou trois haches levées sur sa tête. Aux fenêtres de la maison de Moretus paraissent une foule d'arquebuses, mèche allumée; les soldats mettent bas les armes; le bourreau tombe, frappé par Richard. — Luis se précipite vers Wilhemine.)

WILHEMINE.

Luis! merci, mon Dieu! Luis est dans mes bras...
Il est sauvé!

LE PRINCE, aux soldats.

L'Espagne a besoin de ses reîtres.
Soyez libres ! messieurs, et dites à vos maîtres
Qu'au roi Philippe deux — Nassau jette son gant.

(Au peuple.)

Toi qui subis les lois d'un soldat arrogant,
Apprends, peuple flamand, apprends, peuple de braves,
Qu'il n'est plus de tyrans quand il n'est plus d'esclaves !



LE COMTE D'EGMONT

DRAME EN 5 ACTES

PERSONNAGES.

Le comte D'EGMONT.

Le comte DE HORN.

Le duc D'ALBE.

Don FERDINAND, fils du duc d'Albe.

Le prince D'ORANGE.

RICHARD, secrétaire du comte d'Egmont

BRACKENBOURG, jeune bourgeois.

Don SANCHE D'ALVILA, capitaine des gardes espagnoles.

GOMEZ, vieil officier espagnol.

BUYCK, soldat au service du comte d'Egmont.

JANSSENS, bourgeois de Gand.

RUYSUM, vieux soldat boiteux.

SOEST, mercier, bourgeois de Bruxelles.

JETTER, bourgeois.

CLAIRE, maîtresse du comte d'Egmont.

La mère de Claire.

Officiers et soldats espagnols, bourgeois, peuple, etc.





ACTE PREMIER

Une chambre de la demeure du comte d'Egmont. — Richard assis à une table devant des papiers.



RICHARD, se levant, agité.

Neuf heures! — Je croyais reconnaître son pas.
Je voudrais être libre, et d'Egmont ne vient pas.
Il m'a mandé ce soir — ce n'est pas charitable.
Je suppose qu'il s'est assis à quelque table
Ou... (Une pause.)
Lui, le favori des femmes. — Quel ennui!
Pourvu qu'il n'aille point passer toute la nuit
Sous le toit d'un... d'un... d'un...
— Hé! sous le mien peut-être.

— Douter de ma moitié? — J'ai grillé la fenêtre!
Ma clef et sa vertu...

(Le comte d'Egmont entre.)

D'EGMONT, regardant sa montre.

Pour Dieu! mon cher Richard,
Je crois qu'à ton avis je suis venu bien tard.

RICHARD.

Comte! à votre plaisir! Je suis fait pour attendre.
Trois messagers sont là.

D'EGMONT.

Devrai-je les entendre?

RICHARD.

J'ai leurs lettres.

D'EGMONT.

Bien! lis. — Allons au plus pressé.

RICHARD, prenant une lettre.

Des désordres à Gand!

D'EGMONT.

Oui! ce qui s'est passé
Je le sais. — Pauvres gens!

RICHARD.

Six ont brisé l'image
De sainte (épelant) Ermé-ne-gilde...

D'EGMONT.

Hé là! le grand dommage!

RICHARD.

Doit-on les pendre?

D'EGMONT.

Non! qu'on les fouette plutôt.

RICHARD, prenant une autre lettre.

Une plainte de Gand contre gens du château.
Une fille se dit violée.

D'EGMONT.

Une histoire!
Bah! toutes l'ont été, si l'on veut les en croire.

RICHARD.

Ils l'ont surprise seule, un chasseur, un héraut
D'armes...

D'EGMONT.

Ils étaient deux! Lâches! c'est un de trop.
Les verges! Si d'hasard la fille était honnête,
Ils fourniraient la dot.

RICHARD, passant à une autre lettre.

Doit-on couper la tête
A ce prédicateur, qu'on a surpris passant
A Commines?

D'EGMONT.

Non pas! frapper un innocent!

RICHARD.

Comte, l'ordre est formel.

D'EGMONT.

En France qu'on le mène
Sans bruit.

(A part.)

Tuer au nom de l'Église romaine!
Dieu regarde d'en haut! — Vainquez par la raison,
Mais non par le bûcher et par la pendaison.
Suis-je donc un bourreau? Suis-je aux ordres de Rome?

RICHARD, prenant une autre lettre.

Votre intendant écrit qu'il n'aura pas la somme
Que vous lui demandez.

D'EGMONT.

Qu'il trouve cet argent!

RICHARD.

Le peuple est sans travail et partant indigent.

D'EGMONT, pensif.

Oui! la Flandre est soumise à de rudes épreuves.

RICHARD.

Faudra-t-il retenir aux vieux soldats, aux veuves
Leurs pensions ?

D'EGMONT, vivement.

Non pas !

RICHARD.

Comment donc achever
La somme ?

D'EGMONT.

Un intendant doit savoir la trouver.

RICHARD, présentant une lettre au comte.

J'ai du comte Oliva cette lettre. Vous-même
Vous vouliez lui répondre.

D'EGMONT, lisant la lettre.

Oui ! ce bon vieillard m'aime.
Des dangers que je cours il vient me faire part.
Mais il escaladait bravement un rempart !
Écoutait-il alors la voix de la prudence ?
Il voudrait du péril me montrer l'évidence.
Je le brave, et ne puis vivre comme il le veut.
Dis-lui que, conformant ma conduite à son vœu,
Je m'observe.

(A part.)

Il faut donc qu'un Egmont dissimule!
Gare au coup de boutoir du ragot qu'on accule!

RICHARD.

Mais il attendait plus.

D'EGMONT.

Dis seulement ceci :
Que je veux vivre en joie et passer sans souci.
Vivre dans la terreur, dans la gêne, est-ce vivre?
— Qu'un tourbillon m'emporte!

(Entre le prince d'Orange. — Richard rassemble ses papiers et se retire.)

D'EGMONT.

Orange!

LE PRINCE.

As-tu compris
La duchesse de Parme?

D'EGMONT.

Oh! rien ne m'a surpris
Dans son accueil.

LE PRINCE.

Comment! — L'as-tu bien observée?
La gouvernante, ami, semblait plus réservée :

Son discours te louait et voulait t'accuser
En te félicitant de savoir apaiser
L'émeute ; elle citait certaine circonstance
Qui prouverait assez d'où vient la résistance.
Le peuple t'aime trop.

D'EGMONT.

Loyal, je ne crains rien.

LE PRINCE.

La duchesse ajoutait que rien ne la retient
Dans un pays qui n'a pas compris sa pensée.
Sa douceur, disait-elle, est mal récompensée.
La Flandre est indocile ! Un autre doit venir
Qui pour son souverain assure l'avenir.

D'EGMONT.

Je l'écoutai fort peu. — Crois-tu donc qu'une femme
N'aime pas à garder dans le fond de son âme
Cet espoir de nous voir filer à ses genoux
La quenouille d'Hercule ? Ah ! tout ce beau courroux
Doit s'éteindre bientôt devant la perspective
D'aller, loin des regards de l'Europe attentive,
Dans la cour de son frère enterrer sa grandeur.

LE PRINCE.

Un autre, dont la main aurait plus de raideur,

Par l'ordre de son roi, peut venir à sa place.
Elle ne nous fait point une vaine menace.

D'EGMONT.

Il viendrait plein d'ardeur et prêt à nous dompter;
Mais plus tard, mécontent, il verrait se heurter
Ses plans les mieux conçus et sa diplomatie
A la rébellion, ou même à l'inertie
D'un peuple qui défend des droits nés avec lui.
Puis, bientôt, tout serait comme c'est aujourd'hui,
Et, bien loin de sauver le vaisseau du naufrage,
Il aurait à garder sa tête de l'orage.

LE PRINCE.

Mais si l'on conseillait au monarque un essai.

D'EGMONT.

N'a-t-il pas tout tenté?

LE PRINCE.

Peut-être. Mais qui sait!
S'il cherchait ce que peut le tronc seul, sans la tête!

D'EGMONT.

Comment?

LE PRINCE.

Depuis longtemps je prévois la tempête.

Philippe n'a rien fait : il doit abandonner
Des principes qui n'ont encor su rien donner.

D'EGMONT.

Il est vieux, fatigué, sans souci de la Flandre.

LE PRINCE.

Mais il est un parti qu'il lui demeure à prendre.

D'EGMONT.

C'est ?...

LE PRINCE.

D'épargner le peuple et de frapper les grands.

D'EGMONT.

Nous l'avons craint longtemps, jadis.

LE PRINCE.

C'est bien ! j'en prends
Note, et te dis : Moi, j'ai la certitude
Que ce projet fatal est au moins à l'étude.

D'EGMONT.

A-t-il des serviteurs plus fidèles que nous ?

LE PRINCE.

Peuh ! nous avons souvent mérité son courroux.
Nous savons balancer son intérêt, le nôtre.

D'EGMONT.

Et que faisons-nous donc que ne ferait tout autre ?
Nous tenons à nos droits.

LE PRINCE.

S'il nommait trahison
Cet amour de nos droits ?

D'EGMONT.

Nous portons la Toison.
Qu'il assemble nos pairs, Orange, et qu'on nous juge !

LE PRINCE.

Le maître, s'il voulait nous fermer ce refuge,
Sévir, nous condamner sans même nous juger ?

D'EGMONT.

L'injustice serait pour son trône un danger.
Et Philippe apprendrait comment un tyran tombe.
Le feu s'allumerait partout.

LE PRINCE.

Sur notre tombe !

D'EGMONT.

Quand donc oserait-on l'entreprendre ?

LE PRINCE.

Demain !

D'EGMONT.

Quel est l'audacieux?

LE PRINCE.

D'Albe! — Il est en chemin.

D'EGMONT.

Qui le sait?

LE PRINCE.

Moi!

D'EGMONT.

La Parme en serait informée.

LE PRINCE.

Il vient, il vient, te dis-je; il amène une armée,
Des soldats espagnols, l'élite des guerriers.

D'EGMONT.

Pour écraser le peuple!

LE PRINCE.

Et ses chefs, les premiers!

D'EGMONT.

Non! non!

LE PRINCE.

Fuyons, Egmont!

D'EGMONT.

Orange! fuir? tu railles.

LE PRINCE.

Nous l'attendrons bien mieux derrière nos murailles.

D'EGMONT.

Allons le saluer.

LE PRINCE.

Plus tard !

D'EGMONT.

Au nom du roi
S'il l'exige ?

LE PRINCE.

On s'excuse.

D'EGMONT.

Il use de son droit ;
Il revient à la charge.

LE PRINCE.

En ce cas, je m'enferme
Et, gardé par les miens, je l'attends de pied ferme.

D'EGMONT.

La guerre ! — En s'allumant dans toute son horreur,
Elle sert de prétexte à l'atroce fureur
De ceux que retenait la peur de l'incendie.
Ta révolte l'excite et je la répudie —

La Flandre jugera. — Je t'appelle à son banc!
Quand tu verras l'Escaut rouler des flots de sang
Et dans les murs d'Anvers te porter ses épaves,
Morts ceux-là dont tu crois secouer les entraves,
Dis-toi : Voici le fruit de ma légèreté!
Je les avais armés pour ma sécurité.

LE PRINCE, avec un accent de reproche.

Egmont!

(S'adoucissant.)

En te livrant, crois-tu mieux les défendre?

D'EGMONT.

Mon cœur est à mon roi; ma vie est à la Flandre.

LE PRINCE, tristement.

Dieu te protége, ami!

(Il lui prend la main.)

Pour Dieu! viens avec moi!

D'EGMONT.

Quoi, tu pleures, Orange!

LE PRINCE.

Oui! je pleure sur toi.

D'EGMONT.

Tu me crois donc perdu?

LE PRINCE.

Si tu ne peux me suivre,
Écoute, observe, vois et fuis, si tu veux vivre.
Adieu !

D'EGMONT, seul.

De la terreur quel n'est pas le pouvoir !
Quoi ! me faire quitter le chemin du devoir ?
O Flandre ! ô mon pays ! son avis t'est funeste.
Orange peut partir. Je suis Egmont, je reste.
(Une pause.)
Bah ! songer à la mort dans cette nuit d'été !
Je sais deux yeux qui vont me rendre la gaieté.





— Le théâtre change. —

Une rue dans un faubourg de Bruxelles. Une femme âgée, seule, de condition bourgeoise, est assise devant sa porte et fait de la tapisserie.

LA MÈRE, CLAIRE.

LA MÈRE.

Brackenbourg des amants me paraît le modèle;
Et Claire le refuse! Un sourire, un mot d'elle
Met dans ses yeux loyaux un rayon de bonheur.

CLAIRE, qui est entrée et a entendu.

Ma mère! je ne puis commander à mon cœur;
J'aime, vous le savez.

LA MÈRE.

Oui, le comte d'Egmont.
Funeste passion! Je ne sais quel démon
Aura pu t'inspirer cet amour éphémère
Que l'honneur désapprouve et que maudit ta mère.

CLAIRE.

Ah ! ma mère autrefois ne parlait pas ainsi.

LA MÈRE.

Non ! mais chaque instant vient augmenter mon souci,
Ma honte ! Je vieillis ; sur le seuil de la tombe,
Mes yeux mesurent mieux le précipice où tombe
La pauvre et chère enfant, que je voudrais sauver.
Dans l'amour de l'honneur j'eus soin de t'élever.

(Une pause.)

Mais au soir de mes jours, ta coupable faiblesse,
En marchant sur ses lois, tourmente ma vieillesse.
Jeunesse irréfléchie et qui ne prévois rien,
N'apprendras-tu jamais que lorsque l'hiver vient,
Ces amours passagers de notre âme frivole
S'en vont de notre cœur, comme l'oiseau s'envole ;
Que tout ce qui pouvait charmer notre printemps
N'est plus rien à nos yeux, quand sonnent nos trente [ans?
Laissant l'amant loyal pour celui qui nous leurre,
Pour le rêve d'un an, d'un jour, parfois d'une heure,
Nous regardons passer le véritable amour,
Comme l'onde qui fuit et s'en va sans retour.
Ainsi fais-tu, Clœrchen !

CLAIRE.

Ce que je viens d'entendre
M'étonne étrangement, et je ne puis comprendre
Qu'on ne m'ait pas plus tôt donné de tels avis;
Il se peut qu'autrefois je les eusse suivis.
Tous les feux de l'amour ont embrasé mon âme,
Vous-même avez pris soin d'en exciter la flamme.
Des plus belles couleurs, aux yeux de votre enfant,
Vous avez peint d'Egmont, dont le bras triomphant
Au char de l'Espagnol enchaînait la victoire.
Puis, ouvrant les feuillets sanglants de notre histoire,
Vous me l'avez fait voir entouré d'ennemis;
Les yeux sur l'avenir, mère, vous avez mis
Dans les mains du héros pour lequel je soupire
Les lauriers du vainqueur, la palme du martyre.
De pareils souvenirs ne peuvent s'effacer.
Jeune fille, parfois je le voyais passer,
D'abord peu, puis souvent : il semblait me connaître.
Vos pas vous ramenaient toujours à la fenêtre
Où vous alliez attendre un sourire de lui.

LA MÈRE.

C'est donc moi qui serai la coupable aujourd'hui.

CLAIRE.

Ne vous souvient-il plus de certaine soirée
Où seule vous avez accueilli son entrée ?
Pour la première fois il venait en ce lieu.
Immobile, j'avais cru voir paraître un Dieu.

LA MÈRE.

Qui m'eût dit que sitôt par l'amour entraînée,
Sur le le bord de l'abîme il t'aurait amenée,
Que toi-même y glissant...

CLAIRE, fondant en larmes.

Oh ! vous me désolez !
Eh bien ! je pleurerai, puisque vous le voulez...

LA MÈRE.

Tes larmes me font mal. Sous la honte courbée,
N'est-ce donc pas assez de voir Claire... tombée

CLAIRE.

Tombée ! Oh ! c'est de vous que je reçois l'affront !
Mais son amour me met une auréole au front !
Quoi ! vous n'y voyez pas un reflet de la gloire
D'un héros couronné des mains de la victoire ?
Une reine envierait ma place dans son cœur.
L'amour de votre Claire y commande en vainqueur.

LA MÈRE.

Oh! tu n'y songes pas! Le monde te condamne;
Et tremble, mon enfant! peut-être Dieu te damne.

CLAIRE.

Peu m'importe le monde! Il n'est plus rien pour moi.
(Montrant sa chambre.)
Voici mon paradis, entre d'Egmont et toi!
Pendant la nuit, sa voix murmure à mon oreille
De doux propos. La nuit s'envole! je m'éveille;
Je l'attends, et j'espère à chaque instant le voir.
J'entends du bruit; mes bras s'ouvrent pour recevoir
Mon héros et mon Dieu. Mais songe à sa tendresse!
Quand il est près de moi, tu vois comme il s'empresse!
Il semble tout à coup oublier sa grandeur.
Tiens, j'ai voulu le voir dans toute sa splendeur,
Portant la toison d'or sur le brillant costume
Que les fiers Espagnols de porter ont coutume...
Bientôt nous le verrons. Ce soir il doit venir.

LA MÈRE.

Ton amour te prépare un bien triste avenir.

(Des bourgeois, l'arbalète sur l'épaule, reviennent du tir. — Buyck, Soest, Ruysum, Jetter.)

JETTER.

Vive le roi !... J'entends le roi de l'arbalète.

BUYCK, portant les insignes du roi de l'arbalète.

Bien ainsi ! mes amis, venez tous à la fête !
Il appartient au roi de payer votre écot.

JETTER, posant la main sur le tricot de la mère de Claire.

Madame ! au nom du roi, j'impose le tricot.
Buyck nous a tous battus. Nous devons reconnaître
Qu'au jeu de l'arbalète il eut un savant maître.

LA MÈRE.

Qui ?

JETTER.

Le comte d'Egmont !

BUYCK.

Que n'est-il notre Roi ?
Près du comte d'Egmont, Buyck est un maladroit,
Et non pas seulement quand le comte est en veine ;
D'Egmont prend l'arbalète, il retient son haleine,
Vise... La flèche part et le but est frappé.
Moi je jouis ici d'un honneur usurpé.

CLAIRE, lui tendant une pièce de monnaie, apporte une bouteille et des verres.

Buvez à votre Maître
(Ils élèvent leurs verres pleins.)
Au héros de la Flandre!

BUYCK.

Au seul qui soit resté parmi nous, pour défendre
Nos droits, nos libertés!

RUYSUM.

Silence! l'échafaud
Nous entendrait, ami, si nous parlions trop haut.

BUYCK, reprenant.

A l'illustre vainqueur de Saint-Quentin!

RUYSUM, montrant la jambe.

Bataille
Où le pauvre Ruysum a reçu cette entaille;
Mais celle-ci du moins a signé mon congé!
Vive, vive d'Egmont!

BUYCK.

Vous n'avez pas songé
A son plus beau succès : Gravelines! La France
Pillait, brûlait, tuait. Ce fut la délivrance!

(Il chante.)

Il est beau de le voir,
Sur la plaine de sable,
Où tous font leur devoir,
S'avancer indomptable,
De son courage altier,
Ainsi que de sa taille,
Dominant tout entier
Le champ de la bataille.

(Il continue.)

Sous les rayons du soir, au bord de l'Océan,
Le grand comte d'Egmont nous semblait un géant.

TOUS.

Vive le grand d'Egmont!

CLAIRE, leur tendant une bourse.

Acceptez ces pistoles.
Espérons tous, messieurs, que ces nobles paroles
Dans le cœur des Flamands trouveront un écho.
Ami! permettez-moi de payer votre écot.

TOUS.

Vive, vive d'Egmont!

(Claire et sa mère rentrent dans leur demeure.)

SOEST.

Et vive Marguerite!

JETTER.

Amis! je ne veux pas contester son mérite;
Mais nous ne sommes pas tellement dissolus
Que nous ayons besoin de vingt mitres de plus.
Croyez-en mon avis, elle aime trop les prêtres.

SOEST.

De notre pauvre Flandre elle a banni les reîtres.

JETTER.

Nous pouvons pour le moins contester ce succès.
Le duc d'Albe est venu, dont les premiers essais
Font assez soupçonner la mission terrible.

UN BOURGEOIS.

Nous faudra-t-il toujours souffrir?

UN AUTRE.

Oh! c'est horrible!

BUYCK.

Levez-vous, secouez le joug de l'étranger!
Ne vous reste-il plus des bras pour vous venger?

UN BOURGEOIS.

Nassau nous a quittés.

BUYCK.

Il vous reste mon maître.

RUYSUM.

Prends garde, Buyck! un mot pourrait le compro-
(Élevant son verre.) [mettre.
Amis! un dernier toast avant de nous quitter,
Au roi Philippe deux.

BUYCK.

Je ne puis accepter.

(Tous posent leur verre.)

RUYSUM, bas à Buyck.

Silence! pour ton maître!

(Haut.)

Aux soldats, à nos guerres!

JETTER.

Au cœur de nos Flamands ce toast ne plaira guère.
La guerre!... nous avons trop connu son horreur;
Nous en avons goûté du temps de l'empereur,
Et de la gloire aussi! ce n'était que fumée!
La ruine passait où passait son armée,
La misère venait s'asseoir à nos foyers.
Le devoir — des Flamands sait faire des guerriers.

Souvent je nous entends accuser d'indolence!
Nous sommes patients! nous souffrons en silence...
— Qu'un monarque sans foi touche à nos libertés,
Nous nous lèverons tous pour lui dire : Arrêtez!
Le sang nous monte au cœur! Assez d'ignominie!
Vous cessez de régner! La Flandre vous renie!
Libres! puissions-nous tous porter notre santé
Dans l'ordre, le repos et la sécurité!

TOUS.

Vive la liberté!

JETTER, qui semble ne pas partager cette opinion.

Vétéran de l'empire,
Dans le secret du cœur le vieux soldat soupire.
Répète notre cri!

RUYSUM, hésitant.

Vive!... Vive le vin!

(Tous s'éloignent en riant.)

(Seul.)

Dieu fasse que Ruysum ne soit pas un devin!
Mais je crains que ce cri, qui devient populaire,
Du fils de l'empereur n'éveille la colère.

(Claire entre sans être aperçue.)

Si j'étais d'Egmont, je...

(Il fait le signe de filer.)

Sans attendre demain.

CLAIRE, qui a entendu ces derniers mots.

Vous?...

RUYSUM.

Je... demanderais d'embrasser votre main.

(A part.)

Il n'est que le vieux vin pour donner des idées!

CLAIRE, tendant les deux mains que Ruysum embrasse.

Et les deux sur-le-champ vous seraient accordées.

(Ruysum se retire.)





ACTE II

— Une chambre dans la maison de Claire. —

CLAIRE, seule.

Comme il tarde à venir! voici la fin du jour.
Egmont! si j'étais homme, à la ville, à la cour,
Partout je te suivrais; au fort de la mêlée
J'irais, je porterais ta bannière étoilée,
Heureuse si parfois un doux regard de toi
Daignait en souriant s'égarer près de moi.

(D'Egmont entre, couvert d'un long manteau.)

CLAIRE, s'élançant vers lui.

D'Egmont!

(Elle l'embrasse. — D'Egmont reste immobile; elle le regarde, étonnée, et continue.)

Sous ce manteau dont les plis t'embarrassent
Comme tu restes froid quand mes lèvres t'embrassent!

D'EGMONT.

C'est ainsi qu'un soldat surprend ses ennemis,
Il s'embusque... il se montre...

(Il rejette son manteau et apparait dans un brillant costume espagnol, portant la Toison d'or sur la poitrine.)

CLAIRE.

Oh!

D'EGMONT.

Je t'avais promis
De prendre ces habits dont la mode espagnole
Aime le riche éclat, et je tiens ma parole.

(Il embrasse Claire et la presse sur son cœur.)

Mes bras sont libres, Claire, et peuvent t'enlacer!
Ma Clærchen! sur mon sein que j'aime à te presser!
Impatient, toujours, j'attends cette belle heure
Où mon front soucieux, que ton haleine effleure,
Voit partir les ennuis dont m'accable le jour,
Mauvais rêve qui fuit au souffle de l'amour.

(D'Egmont s'assied.)

CLAIRE.

Efface de ton cœur les soucis qu'y ramène
Le songe décevant de l'existence humaine,

Oublions ce qu'elle a dans ce monde d'amer.
L'amour seul est divin : vivons pour nous aimer.
(Claire se met à genoux et fixe d'Egmont.)
Es-tu bien cet Egmont, l'enfant de la victoire,
Dont chacun va chantant les hauts faits et la gloire?
Mon âme se refuse à croire à son bonheur :
Est-ce le grand Egmont que je tiens sur mon cœur?

D'EGMONT.

Je le laisse à la porte; il ne saurait te plaire
Cet homme solennel, dont le nom populaire
A séduit ton regard, que la gloire éblouit.
Non! sous ce toit paisible, où tout s'évanouit,
Comme un songe ennuyeux, honneurs, grand nom, for-
Je laisserais entrer un Egmont, qu'importune [tune,
Le terrible devoir qu'on l'appelle à remplir!
(Une pause.)
Le monde le croit gai, libre, heureux d'accomplir
Les desseins glorieux d'un peuple qui réclame
Ses libertés, ses droits, la liberté de l'âme...
Fêté par l'Espagnol comme par le Flamand,
Accusé par tous deux, Claire! plains le tourment
Du guerrier, que la Flandre a choisi pour pilote,
Seul et triste, au timon du navire qui flotte

Battu par l'ouragan, sans boussole et sans point.
Il cherche son chemin et ne le trouve point. —
— Il est heureux ici ! Près de Claire, il oublie
Les soucis des grandeurs, la chaîne qui le lie,
Car il vient retrouver le bonheur près de toi.
Voilà le seul Egmont que j'amène avec moi. —

CLAIRE, l'embrassant.

C'est celui-là que j'aime ! O Dieu, fais que je meure !
Dans ses bras, sur son cœur ! Puisse à ma dernière heure
Mon âme s'envoler dans un dernier baiser !

D'EGMONT.

Laisse ces pensers noirs ! Évite de briser
Ce peu qui me demeure encore de courage
Pour paraître aux regards du perfide entourage
Qu'à la fête du duc il me faut rencontrer.
N'attriste pas mon front que je veux lui montrer
Serein, comme en un jour de combat.

CLAIRE.

Qu'il s'éclaire
D'un rayon de bonheur au souvenir de Claire !

D'EGMONT.

C'est l'ange de l'amour qui parle par ta voix.
Adieu ! que je t'embrasse une dernière fois !

Le parfum d'un baiser restera sur ma lèvre.

(D'Egmont l'embrasse et s'élance dehors.)

CLAIRE, seule, ouvrant la fenêtre.

Accours, brise du soir, tu calmeras ma fièvre!

(On entend chanter au loin, sans distinguer les sons.)

Qu'entends-je? Dans les sons que tu viens m'apporter
Je reconnais le chant que j'aime à répéter.

(Elle chante. La voix chante dans le lointain. Claire répète le couplet.)

Si j'étais homme
Aux bords de la Somme
Je suivrais tes pas!
Si j'étais homme!
Le héros se lève,
Au noir bataillon
L'éclair de son glaive
Trace son sillon
Dans le tourbillon
Qu'un boulet sillonne.
La gloire défend
Le front triomphant
Du fils de Bellone.
Allons! qu'on me donne

Pourpoint et chapeau!
Je voudrais en guerre
Porter son drapeau
Par toute la terre.

(Brackenbourg entre.)

CLAIRE, l'apercevant.

Brackenbourg!

BRACKENBOURG.

Votre voix sonne comme un clairon.
Le casque de Minerve irait à votre front,
Et vraiment vous feriez un guerrier adorable.

CLAIRE.

Mon ami Brackenbourg, vous êtes bien aimable,
Pour vous récompenser, tenez mon écheveau.

BRACKENBOURG.

Oh! Claire!

CLAIRE, surprise.

Quel est donc ce caprice nouveau?
Soyez obéissant et portez votre chaîne.

BRACKENBOURG, se mettant à genoux pour tenir l'écheveau que Claire lui jette sur les bras.

Qu'elle soit éternelle!

CLAIRE.

Éternelle! la laine!
Mais vous n'y songez pas, Brackenbourg.

BRACKENBOURG, hésitant.

Oh! je veux...
Je voudrais...

(Se décidant tout à coup.)

Votre accueil enhardit mes aveux.
Claire, que votre front garde son beau sourire :
Pardonne-moi! je t'aime et n'osais te le dire.

CLAIRE.

Ami! c'est moi qui dois demander mon pardon :
Car ma légèreté, mon funeste abandon
Ont pu vous mettre au cœur une espérance vaine.

BRACKENBOURG.

Quoi! pour moi tu serais à ce point inhumaine!
Mais non, Claire, dis-moi que j'ai mal entendu,
Que je puis espérer, que tout n'est pas perdu.

CLAIRE.

Je ne puis même pas vous laisser l'espérance.

BRACKENBOURG.

Rien! ne transige pas avec cette souffrance.

CLAIRE.

L'amour s'en est allé, conservons l'amitié ;
Elle est plus précieuse.

BRACKENBOURG.

Hé ! garde ta pitié !
Du paradis pourquoi m'avoir montré la joie ?
Cruelle ! Tu voulais jouer avec ta proie !
Je n'avais pas assez d'un cœur pour te chérir,
Et mon profond amour paraissait t'attendrir !
C'était à cette table, et c'était à cette heure !
Claire, te souviens-tu ? Ton haleine m'effleure,
Tes lèvres vont toucher les miennes... Enivré,
J'ai béni cet heureux moment qui m'a livré
Le secret de ton cœur, cet instant où ma fièvre
Imprimait le baiser de l'amour à ta lèvre !
Ce doux souvenir vient aiguiser mes douleurs.
Ah ! laisse-moi souffrir et pleurer tous mes pleurs.

(Après une pause.)

Mais la clarté se fait ! Ma mémoire relève
Des propos dont j'ai ri comme d'un mauvais rêve,
Une accusation qui bruissait vaguement
Sans atteindre le cœur confiant d'un amant.

CLAIRE.

Que disaient donc ces bruits?

BRACKENBOURG.

Que tu t'étais vendue;
On disait que tu n'es qu'une femme perdue,
Qu'un noble, se cachant comme un oiseau de nuit,
Près de toi vient le soir et fuit quand le jour luit.
Quoi! tu ne réponds pas! Dis-moi donc que je songe;
Dis-moi que l'on m'a fait un infâme mensonge;
Et laisse-moi du moins le suprême bonheur
Et le droit de mourir en vengeant ton honneur.

(Une pause.)

Tu te tais. C'est donc vrai? — Comme vous deviez rire
Sur la couche où tous deux vous narguiez mon martyre!
Paraisse ton amant! — Pour la dernière fois,
Sans regarder ses traits, sans connaître sa voix,
Je frapperai!

CLAIRE.

Son nom seul saura le défendre.
Ton fer respectera le héros de la Flandre.

BRACKENBOURG.

D'Egmont! — Je suis vengé! Car d'Egmont va mourir.
Dans une heure à la mort lui-même il va s'offrir.

A la fète du duc! D'Albe m'épargne un crime.
Le prieur don Fernand lui conduit la victime.

CLAIRE.

Parlez!... que savez-vous?...

BRACKENBOURG.

Tout! le vent indiscret
A la chasse aujourd'hui m'a livré le secret.
A l'écart, notre duc, Marguerite de Parme,
S'accordant sur le choix du théâtre, de l'arme
Qui frapperait d'Egmont, discutaient le moyen.

CLAIRE.

Vous n'êtes plus Flamand, vous n'êtes plus chrétien.
Lâche! souffrirez-vous que la Flandre abandonne
Au glaive du bourreau le héros qui lui donne [dats
Ses biens, son sang, son sang, qu'en guidant ses sol-
Pour défendre la Flandre, il versait aux combats?
La patrie aujourd'hui verrait river la chaîne
Qu'un tyran nous destine, et que forge la haine!
La mort qui le menace, Egmont veut la braver.
Il pouvait fuir, il reste; Egmont veut vous sauver!
Votre dernier rempart, contre un roi, contre Rome,
Dont la rage s'acharne à la perte d'un homme,

C'est de vos propres mains que vous le renversez,
Et c'est vous, Brackenbourg, c'est vous, qui trahissez
La patrie et l'honneur, par un lâche silence!
Que dis-je? Votre cœur appelle sa sentence.
(Une pause.)
J'ai connu Brackenbourg vaillant et généreux.

BRACKENBOURG.

Brackenbourg n'avait pas là ce dard douloureux :
Il croyait à l'honneur, à l'amour, à son rêve;
Et c'est à toi, perfide et digne fille d'Ève,
Que dans le fond du cœur il dressait des autels!
Sans doute il lui semblait qu'un regard des mortels
En montant à ton front ternirait l'auréole
De ta virginité! Tu n'étais qu'une idole!
Toi-même tu prends soin de me désabuser,
Je te traîne à la barre et tu veux m'accuser,
Épargne Brackenbourg en pensant à ta honte!

CLAIRE.

Vous me la rappelez assez, mais je l'affronte!
Ami, pardonnez-moi, je n'ai pu vous aimer.
Le secret qu'en mon cœur je voulais enfermer
Vous l'avez mis au jour; qu'une amitié sincère
M'assure le concours que j'implore d'un frère!

Vous l'étiez, Brackenbourg! Aujourd'hui dois-je voir
En vous un ennemi? J'étais fière d'avoir
Un bras pour m'appuyer, un cœur pour me compren-
Il s'éloigne de moi; voulez-vous me le rendre? [dre.

(Brackenbourg pleure.)

Vous pleurez, Brackenbourg, vous voulez retenir
Ces larmes qu'appelait un tendre souvenir.
Laissez-les couler; c'est la rosée à l'aurore
Du bonheur qu'à nos jours l'amitié garde encore.

BRACKENBOURG.

Il n'en est plus pour moi. J'ai vu fuir mon espoir.
Comme le papillon à la flamme du soir,
Aux feux de ton amour il a brûlé son aile.
J'écouterais la voix d'une amante infidèle
Qui me pousse à braver le fer de l'oppresseur
Pour sauver un rival?

CLAIRE.

C'est la voix d'une sœur,
C'est la voix de l'honneur, la voix de la patrie.

(Se mettant à genoux.)

C'est la voix d'une femme à genoux, qui vous prie
De prévenir d'Egmont, de sauver un martyr.

BRACKENBOURG.

Je ne puis pas.

CLAIRE, se relevant.

Je pars! Je saurai l'avertir.
S'il fuit, je le suivrai; je mourrai, s'il succombe;
Vous aurez la douleur d'avoir creusé ma tombe,
Et je lègue à votre âme un éternel remord.

BRACKENBOURG.

Mourir, toi! non, jamais. Quoi! la main de la mort
Fermerait pour toujours tes lèvres adorées!
Les heures de mes jours, longues, désespérées,
Traîneraient ma douleur jusqu'au seuil du trépas!
Claire, mon cœur se rend! D'Egmont ne mourra pas!

CLAIRE, les mains jointes.

Le temps presse : courez!

(On entend la musique.)

BRACKENBOURG.

Entends ces sons de fête!
C'est l'appel de la mort... Je sauverai sa tête.

(Claire reste seule un instant, la tête penchée, triste; des larmes coulent de ses yeux. Sa mère entre, Claire ne l'aperçoit pas d'abord.)

LA MÈRE.

Des pleurs! Depuis longtemps, Claire, je les prévois.
Brackenbourg te parlait; dans les sons de vos voix,
De la couche où le soir mon vieil âge m'appelle,
J'entendais vaguement gronder une querelle.
Aux conseils maternels tu n'as pas obéi.

CLAIRE.

Ma mère, épargnez-moi! D'Egmont!...

(Elle fond en larmes.)

LA MÈRE.

Il te trahit!
Enfant! tu caressais une vaine chimère.

CLAIRE.

N'accusez pas d'Egmont, vous l'outragez, ma mère!
D'Egmont m'aime toujours, mais d'Egmont va mourir.

LA MÈRE.

Que me dis-tu?

CLAIRE, se levant tout à coup.

Je pars! Rester, c'est trop souffrir.

LA MÈRE.

Où vas-tu?

CLAIRE.

Je ne sais! que mon amour m'inspire!

LA MÈRE.

Claire! je te défends... Au moins peux-tu me dire
Le danger si pressant qu'accuse ton émoi?

CLAIRE.

Un instant de retard le perd!... Bénissez-moi.





ACTE III

— La maison de Jassy, habitée par le duc d'Albe, à Bruxelles. —

GOMEZ, DON SANCHE D'ALVILA.

GOMEZ.

Les patrouilles de nuit, en secret prévenues,
De ce palais déjà gardent les avenues.
Le duc est obéi. — Mais ne peut-on savoir
Le motif de cet ordre ?

DON SANCHE.

Ami, notre devoir
Est de suivre la loi que le duc nous impose.
Des mesures qu'il prend quelle que soit la cause,
Bientôt on en connait le salutaire effet.
Ne les discutons pas ; il fait bien ce qu'il fait.

GOMEZ.

Don Sanche d'Alvila! ce n'est point que je nie
Que d'Albe pour la guerre ait un certain génie;
Quoique jusqu'à ce jour, sa plus grande vertu
Soit d'avoir triomphé sans avoir combattu.

(Soupirant.)

Sous d'Egmont, j'ai connu de plus nobles victoires.

DON SANCHE.

Voilà Gomez qui va me conter ses histoires!

GOMEZ.

Don Sanche! Dans les rangs je me suis tu trente ans.
Mon âme se dilate en parlant du vieux temps.
C'est que les temps passés sont, pour notre vieil âge,
Comme un ruisseau qui fuit rapide après l'orage.
Fatigués, de nos ans lorsqu'arrive le soir,
Sur ses bords nous aimons encore à nous asseoir,
Écoutant dans la nuit, chaque jour plus obscure,
Bruire dans le lointain, comme un vague murmure,
La voix des souvenirs et la voix des regrets.
Pardonne au vieux Gomez! — Je hais tous ces secrets
D'un gouverneur qui met son mérite à se taire :
Lorsque l'on fait le bien pourquoi tant de mystère?
J'ai peur de deviner...

DON SANCHE, l'interrompant.

Gomez! parle plus bas.

(On entend la musique militaire.)

GOMEZ.

Jadis ces sons guerriers nous menaient aux combats.
Aujourd'hui... Pauvre duc! sa prudence alarmée
Dans son propre palais a besoin d'une armée.
Mais j'y songe.

(Il se frappe la tête.)

Au banquet il a su réunir
Tous ceux dont le trépas seul pouvait aplanir
Le chemin où voudrait marcher sa tyrannie.
De Horn cède aux conseils de son mauvais génie
Et d'Egmont est ici. — D'Egmont! n'y touche pas!
Son nom fait battre encor le cœur des vieux soldats.

DON SANCHE.

Gomez, tu parles trop.

GOMEZ, baissant le ton.

Que Dieu lui vienne en aide!

DON SANCHE.

Prends garde! Le prieur Ferdinand de Tolède.

GOMEZ, à part.

Dans la peau d'un prieur le duc coud son bâtard.

(Don Ferdinand entre.)

DON FERDINAND, à Gomez.

(On entend une musique guerrière.)

Quel singulier éclat brille dans ton regard?
La juvénile ardeur de Gomez se réveille
Aux sons de l'air guerrier qui frappe son oreille.

GOMEZ.

Cette marche aux combats appelait mon printemps.
Quand je l'entends sonner, mon cœur n'a plus vingt ans.
L'âge épargne le cœur, en courbant notre taille.
Tel on voit un coursier, vieux cheval de bataille,
Bondir, s'élancer, rien ne peut le retenir, —
Dernière illusion d'un noble souvenir!

DON SANCHE.

A son coursier Gomez aime à lâcher la bride.

GOMEZ, se découvrant.

Quand au front d'un vieillard vous voyez cette ride,
Où l'âge a prolongé le vieux sillon du fer,
Si vous songiez, messieurs, à ce qu'il a souffert,
Pendant les durs travaux d'une pénible vie,
Vous ne railleriez pas un soldat de Pavie,

Qui se plaît à revoir l'étape du chemin,
Où d'un pas assuré, casque au front, glaive en main,
Il a marché trente ans sans honte et sans faiblesse.
Jeunes gens! vous riez trop haut de la vieillesse.
À peine vous avez vu le feu des combats.
Notre vieil empereur saluait, chapeau bas,
Ses braves vétérans. (Une pause.)
Messieurs, mon pied chancelle
Fatigué. Gomez eut pour oreiller sa selle,
Heureux quand il dormait dans les plis d'un drapeau ;
Car la bise passait aux trous qu'à son manteau
Les balles avaient faits.
(Une pause.)
— Il a peu de mémoire
Le fils de Charles-Quint! Sans honneur et sans gloire,
Gomez voit arriver le terme de ses jours.
Des grades? On les gagne aisément dans les cours.
Une autre fois, messieurs, retenez votre rire,
Il blesse un vieux soldat. Je voulais vous le dire.
(Gomez se couvre.)

DON FERDINAND.

Par les yeux des mortels, quand un prince doit voir,
Souvent son plus grand tort est de ne pas savoir.

On a trop oublié les soldats de l'empire.
Gomez aura la charge à laquelle il aspire ;
Egmont la demanda pour son vieux compagnon.

GOMEZ.

Espagnols et Flamands, tous bénissent le nom
Du grand comte d'Egmont, du vaillant capitaine,
Dont l'âme est généreuse autant que peu hautaine.
Entendant volontiers les récits du vieillard,
Attentif, de la guerre il étudiait l'art.
Des utiles avis de notre expérience,
Au moment du danger, il aidait sa science.
Près de moi dans la nuit Egmont venait veiller.
Il ne riait jamais en m'écoutant parler.
Puisse-t-il vivre en paix dans la Flandre prospère !

DON FERDINAND.

Tous nous l'aimions, Gomez !

(Voyant le duc d'Albe.)

Voici le duc, mon père !

(Le duc d'Albe entre. Gomez sort.)

LE DUC, à don Sanche.

Mes ordres, d'Alvila, sont-ils exécutés ?

DON SANCHE.

Oui, seigneur!

LE DUC.

D'Alvila! toutes les qualités
Que je trouvais en toi : décision, vaillance,
Audace, fermeté, marchant dans le silence,
Ton maître les appelle à son aide aujourd'hui.

DON SANCHE.

Qui devrai-je arrêter?

LE DUC, bas.

D'Egmont! de Horn!...

(Montrant son fils.)

Et lui!

Peut-être!

DON SANCHE.

Votre fils!

LE DUC, bas.

Ma tâche est difficile,
A mes ordres il faut que mon fils soit docile.

DON SANCHE, bas.

Qu'il trahisse un ami! pouvez-vous l'exiger?

LE DUC, bas.

Attends mes volontés. Je vais l'interroger.

(Don Sanche se retire.)

LE DUC, *à part.*

Ah! plaise à Dieu qu'à tort son père le soupçonne!
(A don Ferdinand.)
Mon fils a parcouru la cité brabançonne.
Qu'y disait-on de moi?

DON FERDINAND.

Le peuple, triste et froid,
Ne peut s'habituer à te voir sans effroi.

LE DUC.

Il ne saurait m'aimer, je veux donc qu'il me craigne.

DON FERDINAND.

Partout dans la cité la tranquillité règne;
Mais son calme ressemble au silence des bois,
Quand l'éclair des oiseaux a fait taire les voix.
Tout se cache, tout fuit! Le commerce s'exile!
Tremblant, il va chercher en Hollande un asile.
A peine l'on entend parfois une chanson,
Timide, s'envoler d'une pauvre maison.
Ceux-là seuls qui n'ont rien, n'ont rien non plus à crain-
En face de ton fils on semble se contraindre. [dre.
Seul, donnant aux plaisirs les heures de ses jours,
Le soir aux gais repas, la nuit à ses amours,

Seul d'Egmont d'un ami me tend la main loyale.
Il voudrait qu'invoquant la clémence royale
Pour le peuple flamand, qui vit dans la terreur,
Ses gouverneurs enfin connaissent leur erreur.

LE DUC.

C'est assez! Ferdinand! Ce reproche me blesse.
Que sont ces vains propos qu'une folle noblesse,
Que des bourgeois flamands font entendre à mon roi?

DON FERDINAND.

Mais leur droit, monseigneur...

LE DUC.

Je marche sur leur droit.
Je n'en reconnais qu'un; c'est le droit de conquête.
C'est toi qui des Flamands m'apportes la requête!
Servir leurs intérêts, Ferdinand, c'est trahir!
Aux rois de commander, aux peuples d'obéir!
Le peuple ne se tait que lorsqu'il est esclave...
Si du volcan j'ouvrais le cratère à sa lave,
Tu verrais le torrent, au souffle de l'erreur,
Dans l'univers entier répandre la terreur;
Son flot s'affranchissant de ces digues, que Rome
S'efforce d'imposer à la raison de l'homme,

Bondir, vomir aux yeux du monde épouvanté
Ce monstre, que l'on a nommé la liberté!
C'est lui que je combats par le fer et la flamme!
J'attendais le secours de mon fils; il me blâme.
Par un adroit calcul, un ami dangereux
A surpris de ton cœur l'élan trop généreux.
Tu ne peux le nier : c'est Egmont qui t'inspire!
Ne t'a-t-il pas appris, mon fils, à me maudire?

DON FERDINAND.

Mon père!

LE DUC.

N'ai-je pas tantôt ouï ta voix
Dans le concert des cris qui m'accusent? — Je vois
Que Ferdinand a peu de mémoire; il oublie
Les volontés du roi, le serment qui nous lie
Et le monde attentif à me voir accomplir
La grande mission qu'il me reste à remplir. (Une pause)
— La part que j'y gardais à mon fils était belle;
Au moment d'écraser la liberté rebelle,
Jouet de la révolte, il préfère accepter
La cause des Flamands qu'il avait à dompter;
Et moi qui des grandeurs lui léguais l'héritage,
Dont la conviction lui donnait en partage

La force, les talents, la vaillance du cœur,
J'espérais quelque jour ceindre son front vainqueur
Des lauriers que l'émeute apprête pour sa gloire.
Je voulais, couronné des mains de la victoire,
Le voir marcher l'égal de ses frères... Bâtard!
Tu n'en étais pas digne, et je le vois trop tard.

DON FERDINAND.

Oh! de grâce, mon père!

LE DUC.

Écoute! il te demeure
Un moyen, mais un seul, de me prouver sur l'heure
Que je t'ai mal jugé, que dussé-je sévir,
Mon fils obéissant est prêt à me servir.

DON FERDINAND.

Ah! puissé-je à l'instant te le faire connaître!

LE DUC.

D'un si beau mouvement tu reviendras peut-être.
Je ne sais si je puis encor te confier
Un secret... Es-tu prêt à tout sacrifier?

DON FERDINAND.

Tout, et sans hésiter!

LE DUC.

A ce prix je pardonne,

Mais suis exactement les ordres que je donne.
Les nobles que ma main destinait au trépas
Sont dans l'antre du tigre — ils n'en sortiront pas!

DON FERDINAND.

Egmont?

LE DUC.

Tu connais peu l'étiquette espagnole,
Lorsque je me tairai tu prendras la parole.
J'ai prévu ce que peut m'opposer l'amitié.
Un fils d'Albe croirait. — Ah! tu me fais pitié!
Fernand! en prenant soin de tes jeunes années,
Voulant te préparer de grandes destinées,
Donner un serviteur habile au souverain,
J'ai cuirassé ton cœur d'une armure d'airain;
Je caressais l'espoir, aux jours de ma vieillesse,
De te voir en bannir cette vaine faiblesse
Que tu devrais laisser au commun des humains,
Et qui va des grandeurs te barrer les chemins.
— Maître de mon secret, va dans la solitude
Réfléchir quelque temps à ton ingratitude.
Je ne puis te laisser libre.

DON FERDINAND, avec douleur.

J'obéirai,

J'arrêterai d'Egmont.

(A part.)

Et je le sauverai.

LE DUC.

Je n'exige pas tant, je t'abandonne Orange,
Lui seul n'est pas venu... son absence est étrange.
Il est prudent, mon fils. Viendra-t-il? Je l'attends
Et je m'impatiente à compter les instants.
Du palais de Jassy s'il franchissait la porte,
Saisis-le! Qu'en prison aussitôt une escorte
Le conduise en silence! Alvila contiendrait
Les efforts que pour lui le peuple tenterait...

DON SANCHE, entrant.

Pardonnez-moi, j'apporte un important message.

LE DUC, lisant, furieux.

Orange ne vient pas!

(A part.)

Maintenant est-il sage
De m'emparer d'Egmont? — Je le tiens dans ma main
Celui que j'ai trouvé trop grand sur mon chemin,
Et je puis le briser. — J'hésite... je diffère.
Ce qui me semble aisé ce soir puis-je le faire

Demain ? La nuit pourrait me cacher son départ.
L'homme habile ne doit rien laisser au hasard.

(A don Ferdinand et à don Sanche.)

Vous, cernez ce palais et faites bonne garde !
Qu'à tous il soit fermé ! — Le reste me regarde.

(Ils sortent.)

LE DUC, seul.

Le sort m'a donc trahi ! L'invincible est vaincu.
Voir s'effondrer ainsi le plan le mieux conçu !
Il m'échappe toujours ce Nassau taciturne
Quand je n'ai qu'un billet fatal, au fond de l'urne,
La fortune se plaît à l'en faire sortir.

(Regardant dans la galerie.)

Voici le grand d'Egmont, un héros ! — Un martyr !

(Le duc sort par une porte.)

(D'Egmont et de Horn entrent par une autre.)

DE HORN.

Egmont ! si j'ai cherché ce salon solitaire,
C'est que l'heure est venue où je ne puis plus taire
La crainte d'un péril qui n'est que trop certain.
Ton ciel s'est assombri ; tu braves le destin.

Jamais nous n'aurions dû nous rendre à cette fête
Où nous allons laisser tous deux...

D'EGMONT.

Quoi?

DE HORN.

Notre tête.

D'EGMONT.

Non, cher de Horn, l'accueil de notre gouverneur
Éloigne des soupçons qui blessent son honneur.
Le duc d'Albe me craint tout autant qu'il m'estime.
Chaque jour il m'appelle à son conseil intime,
Où mes avis loyaux se sont fait écouter.
De ma fidélité d'Albe ne peut douter.

DE HORN.

Quel soin on prend souvent pour se tromper soi-même!
Tu veux donc t'aveugler jusqu'à l'heure suprême?
Tous les jours des avis, les plus dignes de foi,
Te venant d'étrangers, te disent comme à moi :
« Les oiseaux chantent mieux dans les champs qu'en leur [cage. »

D'EGMONT.

De ma sécurité n'ai-je pas un beau gage,
La parole d'un roi?

DE HORN.

N'est pas celle de Dieu :
Au roi Philippe deux les serments coûtent peu ;
Il ne les tient jamais. Granvelle et Marguerite
De leur haine en secret, poursuivant ton mérite,
Avec soin à nos yeux avaient tenu cachés
Les odieux projets qu'ils n'avaient qu'ébauchés.
Le duc d'Albe est venu pour finir leur ouvrage.
Guerrier, à son orgueil ta gloire porte ombrage;
Gouverneur, dans ton nom il doit voir le fanal
De la rébellion qui n'attend qu'un signal. [damne.
Tu dois mourir, d'Egmont; ton grand nom te con-

D'EGMONT.

Ainsi que sur le mien la mort sur ton front plane.

DE HORN.

Le roi Philippe deux est un grand financier :
En me prenant la tête, il paye un créancier.
J'ai partagé ton sort sur le champ de bataille...
Ami! si je n'ai pu m'élever à ta taille,
Sur ce monde une sainte amitié nous liait.
Au jour de ton trépas, si le duc m'oubliait,
Aux pieds de l'échafaud qu'aura dressé l'envie,
J'irai chercher la mort en défendant ta vie.

D'EGMONT.

Si nous ne devons plus voir fleurir le printemps,
Oublions et vivons heureux ce peu d'instants
Qu'il nous reste peut-être à passer sur la terre.

DE HORN.

Ta raison te convainc...

D'EGMONT.

Je l'oblige à se taire.
Dormons jusqu'à la nuit qui n'a pas de réveil.

DE HORN.

Réveillons-nous plutôt, ami, notre sommeil
Est fatal à la Flandre!

D'EGMONT.

Un monarque est un père.
Qu'il soit désabusé! nous la verrons prospère.

DE HORN.

C'est un rêve, d'Egmont!

D'EGMONT.

Ah! laisse-moi rêver.

DE HORN.

C'est la main du bourreau qui viendra l'achever.

D'EGMONT, frissonnant.

Tais-toi! j'ai cru sentir le froid de son épée,
Et ma tête à tes pieds allait rouler coupée.

(Portant la main à son cou.)

Quand ce fer tombe là, doit-on beaucoup souffrir ?

(Une pause.)

Fuis, de Horn.

DE HORN.

Je te suis.

D'EGMONT.

Jamais !

DE HORN.

Sachons mourir.

CLAIRE, entrant, habillée en bouquetière et portant des bouquets de fleurs.

Egmont! fuis!... des soldats partout!... je suis suivie !
Oh ! fuis ! je t'en supplie... il y va de la vie!
Brackenbourg...

(L'émotion l'empêche de parler, elle est sur le point de s'évanouir, d'Egmont se précipite vers elle et la tient dans ses bras.)

D'EGMONT.

Il a su remplir sa mission,
Mais il n'a changé rien à ma décision.
Il est des fronts sacrés que l'on ne peut atteindre.
J'ai pour juges mes pairs, et je n'ai rien à craindre.

(Lui montrant la Toison d'or.)

Ce collier, qu'à mon cou suspendit l'empereur,
Du cœur de ton Egmont éloigne la terreur.

(Le duc d'Albe entre. Il est accompagné de seigneurs espagnols qui portent un rouleau de papiers qu'ils étalent sur une table.)

LE DUC, à Claire; il remue ses fleurs.

As-tu quelque succès, charmante bouquetière?
La belle enfant! Egmont! ah! plus d'une héritière
De votre riche Flandre envierait sa beauté.

(Il regarde les fleurs.)

Voyons! moi seul encor ne t'ai rien acheté!
Les fleurs ont leur langage. Et sais-tu la devise
De ce bouquet sanglant?...

(Claire ne répond pas et tressaille.)

La Flandre!

DE HORN, à part.

Il l'improvise.

LE DUC, prenant successivement les bouquets.

De celui-ci?... Révolte!

DE HORN, à part.

Un bouquet de saison!

LE DUC.

D'un autre?... Liberté! Du dernier?... Trahison!

D'EGMONT.

Cette enfant, mon cher duc, n'a pas tant de science.

LE DUC.

Des méchants ont surpris son inexpérience.

(A Claire.)

Je saurai trouver ceux qui t'ont dit d'apporter
Ces bouquets que la haine a pris soin d'apprêter.
Emporte ces fleurs, dont l'odeur fatale enivre
Les cerveaux insensés des traîtres, las de vivre.

CLAIRE, pouvant à peine s'exprimer.

Il n'en est point ici, Monseigneur... J'ignorais,...
Je voulais...

LE DUC.

Mon enfant, garde tes doux secrets.
Sous le toit maternel hâte-toi de te rendre.
Ce que je veux savoir, Egmont peut me l'apprendre;
Je dois l'entretenir seul.

CLAIRE, désespérée et pleurant, jette un dernier regard suppliant à Egmont et lève les yeux au ciel.

Sauve-le! mon Dieu!

LE DUC, à ceux qui l'entourent.

La fête vous attend, Messieurs!

DE HORN, serrant la main à Egmont.

Egmont! adieu!

(Tous sortent, excepté le duc et d'Egmont.)

LE DUC.

J'espérais réunir à ce conseil nocturne
Vous, Egmont, votre ami de Horn, le taciturne,
L'ombrageux stathouder, le prince de Nassau.
Hélas! ce parchemin, qu'il marqua de son sceau
Sans vouloir l'expliquer, m'annonce son absence.
Il ne m'est plus aisé de croire à l'innocence
Du prince dont la fuite accuse le dessein.
Qui sait les noirs complots qu'il enferme en son sein!

D'EGMONT.

Jamais cœur plus loyal n'a battu, sous l'égide
Des nobles sentiments que seuls il a pour guide.

LE DUC.

Vous le défendez trop. Ces élans généreux
De l'amitié, d'Egmont! parfois sont dangereux.
La Flandre est mécontente; un serviteur fidèle,
Un chevalier loyal, doit mettre tout son zèle
A calmer cet esprit de révolte et d'erreur,
D'une guerre de sang funeste avant-coureur.

D'EGMONT.

Du sang ! on en a trop versé ! — La gouvernante
Contenant les effets d'une émeute imminente,
Avait la main plus douce. — Elle aurait réussi.

LE DUC.

Le roi donc a mal fait de m'envoyer ici.

D'EGMONT.

Nous appelions le roi, mais non pas son armée.
Marguerite eût su rendre à la Flandre alarmée
Le calme, le repos, dont elle a grand besoin ;
Mais les rudes soldats, qu'on charge de ce soin,
Des bûchers mal éteints ont rallumé les flammes.

LE DUC.

Le pouvoir périclite entre les mains des femmes.
Marguerite est partie. On aimait à railler
La douceur d'un monarque essayant de tailler
L'habit d'un gouverneur dans sa jupe. A la Flandre
Il fallait un soldat qui sût faire comprendre
A son peuple rebelle et trop fier d'un vain droit
Qu'il n'en est plus pour lui lorsque parle son roi.

D'EGMONT.

De ses droits voudrez-vous donc nier l'existence ?

LE DUC.

Par la force je veux briser la résistance.
Je lui laisse à choisir d'un maître ou d'un tyran.

D'EGMONT.

Il est calme aujourd'hui.

LE DUC.

Mais qu'ai-je pour garant?
Pourrai-je sans armée assurer ma puissance?
Le devoir des sujets est dans l'obéissance;
Mais qui me répondra de leur fidélité?
Un gage sans valeur : leur bonne volonté!

EGMONT, montrant les plans étalés sur la table.

Elle vous défend mieux que votre citadelle.
Pour régner sur la Flandre, il faut être aimé d'elle;
L'amour de son peuple est facile à conquérir.
Éteignez vos bûchers et faites-vous chérir.

LE DUC.

Qu'on respecte les droits de mon maître et de Rome!

D'EGMONT.

Duc! ne touchez jamais au plus grand bien de l'homme,
La liberté de l'âme! Il est des sentiments
Que vous n'éteindrez pas dans le cœur des Flamands,

Le sentiment du droit sacré, qu'a l'âme humaine,
De penser librement, de rejeter la chaîne
Qu'un prêtre intolérant impose à la raison,
Et de s'ouvrir au ciel un plus large horizon.

LE DUC.

Quoi! c'est vous que j'entends? Egmont est hérétique.

D'EGMONT.

La Flandre ne veut plus qu'un prêtre fanatique,
Féroce, au nom de Dieu, la traîne à l'abattoir.

LE DUC.

Egmont!

D'EGMONT.

Je parlerai! parler est mon devoir!
Vous m'avez consulté; vous deviez vous attendre
Aux dures vérités que je vous fais entendre.
Aujourd'hui vous les taire est une lâcheté.
Duc! au prix de mon sang, n'ai-je pas acheté
Ce droit que vous niez de dire à notre maître
Que l'intérêt du roi serait de reconnaître
Nos chères libertés qu'affirmait l'empereur?
Leurs principes n'ont point pour base notre erreur.
L'enfant les a sucés dans le lait de sa mère.
La liberté n'est plus cette vaine chimère,

Qu'à la pointe du fer, qu'il allait brandissant,
Un conquérant brutal emportait en passant.
La révolte grandit, et les Flamands sont braves!
Vous ferez des martyrs, mais jamais des esclaves.

LE DUC.

Un gouverneur peut-il entendre ces discours?

D'EGMONT.

Duc! l'âme s'étiole au contact de vos cours.
Bornant leur horizon à la limite étroite,
Que fixe à leurs regards un roi, dont Rome exploite
Et la dévotion et la fidélité,
Nos gouverneurs n'ont pas connu la vérité!
Pour dompter un coursier, consultez son allure.
D'Albe! apprenez qu'il faut au peuple qui murmure
Un chef qui le connaisse et sorte de son sein.

LE DUC.

Vous vous perdez! Je vois l'ambitieux dessein
Que vous dicte l'espoir de régner sur la Flandre.

D'EGMONT.

Duc! je ne prendrai pas le soin de me défendre
Des accusations, qu'à ma perte acharné,
Vous seul produisez, vous, qui m'avez condamné.

Soyons loyaux tous deux et prenez-moi la vie!
Vous avez écouté les conseils de l'envie :
Aux rives de l'Aa j'ai cueilli des lauriers.
De stériles efforts retenaient les guerriers,
Que, dans les champs romains, vous conduisiez sans
J'invoquais l'amitié; je ne pouvais pas croire [gloire.
Que votre jalousie armerait contre moi
Les soupçons de l'Espagne et la haine du roi :
Je vous connaissais peu. Pouvais-je vous connaître?
Le crime ne met pas sa marque au front du traître.

LE DUC, se levant, la main sur son épée.

Vous me rendrez raison...

D'EGMONT.

Dressez votre échafaud,
Il vous vengera mieux; car si je vis, il faut
Qu'au tribunal du roi ma voix se fasse entendre —
Pour vous accuser, vous, et non pour me défendre,
Pour dire hautement ce que l'on dit tout bas :
Que vous gouvernez mal...

LE DUC, à part.

Il ne le dira pas.
(Haut.)
Au nom du roi, Monsieur, rendez-moi votre épée.

(Les soldats, don Sanche entourent d'Egmont.)

D'EGMONT.

J'accepte mon destin.

(Tendant son épée au duc.)

L'honneur l'avait trempée,
Elle n'était pas faite à servir les tyrans,
Elle a servi longtemps mon roi! — Je vous la rends.





ACTE IV

— La prison de Gand. —

DON FERDINAND, GOMEZ.

GOMEZ.

J'obéis au devoir que mon maître m'impose;
Mais devant vous, seigneur, quand je plaidais la cause
Du pauvre vieux soldat, qu'on semblait oublier,
Je n'aurais jamais cru que l'ont m'eût fait geolier.

DON FERDINAND.

Gomez, ton amitié m'est une garantie.
C'est moi qui, connaissant ta juste sympathie
Pour mon ami captif, un héros malheureux,
Ai confié sa garde à ton cœur généreux.

GOMEZ.

Vous me nommez d'Egmont.

DON FERDINAND.

Ta sage prévenance,

Ta douceur auraient droit à ma reconnaissance.
Dans ce château de Gand en secret amené,
Dans l'esprit de mon père Egmont est condamné.
En vain le grand Egmont en appelle à son juge,
A ses pairs, à son roi ; lui fermant tout refuge,
Refusant d'écouter la voix de l'amitié,
L'appel d'un innocent, — le duc est sans pitié !
En vain je lui montrai la révolte croissante,
Les esprits mécontents, la Flandre menaçante
Et prête à secouer le joug de l'étranger,
Le peuple se levant terrible, pour venger
Un noble défenseur... J'ai blessé son oreille.
Soupçonnant l'amitié, mon père me surveille.

GOMEZ.

De votre noble cœur il perce le secret ;
De l'Espagne il vous voit consulter l'intérêt ;
Il connaît qu'à vos yeux d'Egmont n'est pas coupable...

(Une pause.)

Le duc peut supposer que son fils est capable
De...

DON FERDINAND.

Oh! n'achève pas, Gomez! tu me comprends.
Veille sur Egmont. (Il sort.)

GOMEZ, plongé un instant dans ses réflexions, reprend tout à coup.

Oui, ses désirs transparents
M'inspirent un dessein à ses ordres contraire.
— Qui donc a condamné mon héros ? — l'arbitraire!
Qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait qu'on ne doive approuver ?
Le crime de cet homme est encore à trouver.
Ses juges? ses vertus ont bravé leur enquête.
Et qu'importe au bourreau qui demande sa tête?
— Il ne l'aura pas! — Je... je le verrais souffrir
Là, sous mes yeux, des jours d'angoisse... puis mourir,
Mourir sur l'échafaud ? et sa tête sanglante
Roulerait à mes pieds ? et son âme vaillante
S'en irait maudissant le lâche qui pouvait
Sauver un innocent et qui ne l'a pas fait?
Qu'ai-je à craindre? La mort ? Trente ans je l'ai bravée,
Sur les champs de bataille, où je l'eusse trouvée
Rapide et glorieuse : elle vient à pas lents...
Fatigué, chaque jour, je vois mes pas tremblants
M'approcher de la tombe ouverte à ma vieillesse ;
Triste, je vis les jours que le destin me laisse

A passer ici-bas, sans désirs, sans espoir.
J'étais brave au printemps de ma vie, et le soir,
Sur le seuil du tombeau, mon cœur deviendrait lâche?
Réveille-toi! Gomez! car le bruit de la hache
Qui frapperait Egmont, dans ton cœur ulcéré
Retentirait toujours! Et toi, duc abhorré,
Prends, prends au vieux soldat tout le sang qui lui reste!

(On entend du bruit.)

Mais craignons qu'à d'Egmont un signe soit funeste.
Voici mon prisonnier! Devant ses assassins,
J'instruirai mon visage à cacher mes desseins.

(On amène d'Egmont. — Des soldats le suivent; une chaîne légère retient ses mains. — Gomez s'efface et s'efforce de cacher son visage au prisonnier, qui marche pensif.)

D'EGMONT, resté seul.

Plus d'espérance ici! Mon échafaud se dresse.
Duc d'Albe! je connais ton infernale adresse;
Mes juges! je connais ton tribunal de sang,
Tu sauras les choisir pour frapper l'innocent.
Mourir! quand on sent là dans un cœur fier et libre,
Dans une âme flamande, une corde qui vibre
Au souffle de la gloire, au souffle de l'honneur!
— Mort! ô mort! adieu brusque à la vie, au bonheur,

Aux champs de Saint-Quentin j'ai bravé ta menace!
Tu te venges ici, ton approche me glace,
Ta face m'épouvante en ces murs sombres, froids...
Les poutres du plafond m'écrasent de leur poids.
De l'air, de l'air!

(Frappant la muraille de son poing.)

Prison! dans ta force tu railles
L'espoir du prisonnier qui tâte les murailles,
Tu dresses devant lui le granit de ton mur.
Château de Gand! le duc t'a choisi fort et sûr.
Mais je voudrais le voir pleurer de rage, mordre
Ces grilles que sa main s'efforcerait de tordre,
Rugir, briser ses dents au fer de ce barreau
Et voir pâlir d'horreur sa face de bourreau!
Fortune! tu t'es plu à parer ta victime
Et tu forgeais mes fers dans l'arsenal du crime,
Traîtresse! ton sourire abusait ma vertu.
Je bravais l'ouragan, le chêne est abattu,
Dont la tête ombrageait la liberté flamande.
Réponds à l'avenir, duc d'Albe! Il te demande
Quel crime avait commis son loyal défenseur?
Si, m'armant pour chasser un féroce oppresseur,
De ton maître à mon front assurant la couronne,

J'eusse appelé le peuple à renverser son trône,
Ma trahison eût pu disculper un vengeur...
Tu ne savais donc pas que tout peuple est majeur
Et que sa volonté doit être respectée;
Dans mes avis loyaux tu l'avais consultée,
Tu fais taire la voix qui n'a pas su mentir;
Mais la liberté croît au tombeau d'un martyr,
La Flandre va mourir; ah! crains son agonie!
Signe donc ma sentence et ton ignominie!
Fantômes d'un passé cher à mon souvenir,
Éloignez de mes yeux l'horreur de l'avenir;
Venez du prisonnier peupler la solitude!
Sommeil fidèle ami, qu'appelait l'habitude
A verser tes pavots à mes sens endormis,
M'as-tu fui pour toujours, comme tous mes amis?
— Des amis! j'en avais, quand brillait mon étoile,
Mais l'horizon est noir! Le nuage qui voile
Le ciel de ma patrie a-t-il changé leur cœur?
— Non! Le peuple m'aimait! Il se lève! vainqueur;
Il brise mes liens; un ange le devance,
Claire...

(On entend grincer une clef dans la serrure de la porte. — Gomez entre.)

D'EGMONT, continuant.

C'est mon geolier et non ma délivrance.

GOMEZ.

Peut-être !

D'EGMONT, le reconnaissant.

Toi, Gomez ? Je serais libre encor,
Je verrais le soleil me verser les flots d'or
De ses rayons joyeux ? Je veux fuir, je veux vivre,
Partons ! partons, Gomez !

GOMEZ.

Gomez ne peut te suivre,
Mais il n'a rien à craindre ; il guidera tes pas.

D'EGMONT.

Tu te trompes, ami ! — Je ne partirai pas !
Je ne puis accepter ton dévouement sublime.

GOMEZ.

L'échafaud est dressé ! — Tu connais la victime,
Viens, viens !

D'EGMONT.

Non ! je fuirais pour la première fois !
Je partirais laissant peser de tout leur poids
Sur la gloire d'un homme en qui la Flandre espère,

Sur mon nom, sur l'honneur que m'a transmis mon
Des accusations qui tombent devant moi. [père,
— Fidèle à ma patrie aussi bien qu'à mon roi,
Si ma voix ne peut plus parler pour leur répondre,
Je laisse à l'avenir le soin de les confondre,
D'écrire sur le front de mon accusateur,
En lettres que jamais on n'efface : Imposteur !
— Sur toi j'appellerais une vengeance atroce,
Tu ne le connais pas cet homme au cœur féroce,
A qui rien n'est sacré ! Je l'ai connu trop tard,
Il était bien servi par son digne bâtard.

GOMEZ.

Accuser Ferdinand ! mais c'est lui qui m'envoie !

D'EGMONT.

Gomez ! de mon salut en te montrant la voie,
Sur leur dessein réel il voulait t'abuser.
L'innocent ne fuit pas ! Partir, c'est accuser
La culpabilité dont la preuve acceptable
Est encore à chercher, pour un juge équitable ;
Et sans doute en quittant les murs de la prison,
La mort qui m'attendait leur eût donné raison,
Ou sur leur infamie elle eût laissé quelque ombre.
Je n'accepterai pas cet assassinat sombre,

Je veux subir l'arrêt d'un sinistre conseil,
Monter sur l'échafaud et mourir au soleil.

GOMEZ.

Le prieur n'avait pas cette pensée infâme.
J'interrogeais ses yeux, je lisais dans son âme.
Egmont, plus je mettais de soin à l'observer,
Plus j'y voyais écrit l'ordre de te sauver.
Obéissant au fils, qu'ai-je à craindre du père?
Toi, du duc d'Albe fuis l'implacable colère.
L'Espagne et ta patrie ont besoin de ton bras,
Ton sacrifice vain ne les servirait pas.

D'EGMONT.

Non! Laisse-moi l'honneur d'accomplir mon devoir.

(Don Ferdinand arrive avec des soldats. Il leur fait un signe : ils se retirent.)

GOMEZ.

Ah! trop tard!

FERDINAND, à Gomez d'abord, puis, à part.

Qu'as-tu fait? devais-je le revoir
Ici? (Gomez s'éloigne.)

D'EGMONT.

Pardonnez-moi si la chambre est si laide,
Où je dois recevoir le prieur de Tolède,

Pour moi son loyal père eut soin de la choisir,
L'intérêt qu'il me porte y retient mon loisir.

DON FERDINAND.

Cruel!

D'EGMONT.

Puis-je oublier ce grand jour de liesse,
Où le duc à sa table appelait la noblesse;
La pièce dont lui-même il s'avouait l'auteur,
Et qui faillit tomber?... il manquait un acteur...
Le premier rôle était à Guillaume d'Orange;
Et le prince avait eu l'impolitesse étrange,
On a dit le bon sens, de ne point accepter.
Je crois que nous aurions bien fait de l'imiter.
La pièce eut du succès, cependant...

DON FERDINAND.

Grâce, comte!

D'EGMONT.

Quoi? vous ne voulez pas qu'ici j'en rende compte?
Mais vous la connaissez peut-être mieux que moi :
Car dans l'œuvre du duc vous aviez votre emploi,
Et vous vous réserviez un lendemain de fête,
Le dernier acte où la toile tombe,... et ma tête.

DON FERDINAND.

Ingrat! me fallait-il te retrouver ici?
Malheur, malheur sur moi qui n'ai pas réussi!

D'EGMONT.

Quand vous deviez parler, vous avez su vous taire.
Monsieur! votre silence a servi le mystère
Du sanguinaire arrêt qui devait me frapper;
Vous feigniez l'amitié; vous vouliez me tromper.
A l'heure de la mort j'ai le droit de vous dire :
Au front d'un Espagnol je ne savais pas lire.
Votre physionomie heureuse vous ouvrait
Mon cœur, que conseillait l'évident intérêt
D'un monarque abusé dont on salit la gloire,
Allez, don Ferdinand! Je ne saurai plus croire
A la sincérité des pleurs que vous versez.
En ce moment encore, traître, vous caressez
L'espoir de voir mon front pâlir, mais je dispense
Vos sbires du devoir de lire ma sentence,
Je la connais, Monsieur, je veux songer à Dieu.

DON FERDINAND.

Non, Egmont, je ne puis emporter cet adieu.
Accusé, n'ai-je pas le droit de me défendre?
Voudrais-tu condamner un ami sans l'entendre?

Je parlerai; je veux à ton cœur irrité
Faire connaître enfin toute la vérité.
Je n'ai pas à juger les actes de mon père,
C'est en vain que, voulant détourner sa colère,
Contre lui, contre tous, et seul, j'ai combattu,
Malheureux champion de ta fière vertu!
Que pouvait l'amitié que ta parole accuse?
On ne m'écoutait pas : il me restait la ruse,
Oui, j'ai trompé mon père; embrassant son dessein,
Le trahissant pour toi, je gardais dans mon sein
L'espoir de te sauver. — Je te vois! — il s'effondre,
La porte était ouverte... à toi de me répondre.

D'EGMONT.

Au fils d'un ennemi pouvais-je me fier?

DON FERDINAND.

Quel intérêt aurais-je à me justifier?
Coupable, devant toi me fallait-il paraître?
Vois mon front! vois mes yeux! sont-ce là ceux d'un traître?
Et qu'importe aux vivants l'opinion des morts?
Ces pleurs que tu croyais versés par le remords
D'un lâche dont la honte essayait un mensonge,
Puis-je les retenir encore quand je songe?...

D'EGMONT.

Achève, Ferdinand !

DON FERDINAND.

Que d'Egmont va mourir ?

D'EGMONT, serrant Ferdinand dans ses bras.

Viens dans mes bras ! — Merci, mon Dieu, qui fais fleurir
La fleur de l'amitié sur le bord de ma tombe !
Sa vertu se connaît pour l'homme, quand il tombe.
— Mais tu m'aimes donc bien ?

DON FERDINAND.

N'es-tu pas tout pour moi ?
Comme en Dieu, j'avais mis ma confiance en toi.
Enfant, je me faisais raconter ton histoire ;
Jeune homme, j'admirais l'étoile de ta gloire,
Je suivais son sillon ; dans mes premiers combats,
Au chemin de l'honneur elle guidait mes pas,
Et j'ai béni le jour qui m'amenait en Flandre
Près du héros qu'hélas ! je n'ai pas su défendre,
Je te retrouve ici prisonnier... et demain !...
Pour la dernière fois je puis presser ta main.

D'EGMONT.

Acceptons le malheur, laissons les pleurs aux femmes.
Dieu d'un plus dur argile a su pétrir nos âmes.

L'arbre reste debout; le cœur n'est pas atteint.
La vie est un flambeau qu'un souffle d'air éteint.
L'ouragan de l'envie a soufflé sur sa flamme,
Cet infecte sépulcre habituait mon âme
A regarder la mort sans trouble, sans effroi.
Quand je ne serai plus, tu diras à mon roi
Qu'à mon dernier moment sa gloire m'était chère.
— Ferdinand! d'un mourant écoute la prière :
Il est un jeune cœur que l'amour a surpris,
Il se donnait à moi; si, cruel, le mépris
Mettait au front de l'ange une honte, fais taire
La voix qui le condamne. Ami! j'ai nommé Claire.
Nous devons abréger ce douloureux instant.
Viens sur mon cœur! adieu! — mon escorte m'attend.

(Egmont embrasse don Ferdinand, qui semble anéanti. Puis, il élève la voix.)

Soldats!

(Une ligne de soldats portant des hallebardes vient se ranger au fond du théâtre.)

Tambours, sonnez comme au jour de bataille!
La Flandre a des héros qui sont faits à ma taille,
Ils naitront sur le sol qu'arrosera mon sang,
Les généreux vengeurs du martyr innocent!

Croyez-vous que jamais la conquête insolente
Étouffe dans les plis de sa robe sanglante
La liberté d'un peuple? Au bois des échafauds
Les enfants d'Arteveld aiguiseront leur faux.
Prenez ma tête! moi je vous lègue leur haine.

(D'Egmont marche droit aux soldats. Ceux-ci font un mouvement d'hésitation.)

Soldats! vous reculez! le lion a sa chaîne.

(Il montre ses mains enchaînées. — Ferdinand le voit partir escorté par les soldats.)

DON FERDINAND, tout à coup.

Qui donc le sauvera?... Le peuple?





ACTE V

— Une rue de Gand. —

JANSSEN, PETRUS.

JANSSEN.

Cette nuit.
Egmont meurt pour la Flandre.

PETRUS.

Janssen, trop parler nuit.

JANSSEN.

C'est trop souffrir aussi! Notre molle indolence
A l'Espagnol maudit nous livre sans défense.
Moutons, nous attendons le couteau du boucher,
Et notre seul espoir est de voir s'ébrécher
Sur le sol des Flamands le taillant de la hache.
Nous ne comprenons pas, peuple stupide, lâche,

Que la tête abattue, on frappera le tronc.
Le peuple de la Flandre ainsi qu'un faible jonc
Baisse son front craintif sous la rafale. — Pleure,
O mon pays! d'Egmont qui va mourir, à l'heure
Où le bras d'un héros seul pouvait te sauver!

PETRUS, remarquant un étranger qui est entré.

Janssen, on nous écoute.

L'ÉTRANGER.

On ne peut qu'approuver
Le noble sentiment qui dicte vos paroles.

PETRUS, bas.

Défions-nous, ami, des hyènes espagnoles.

L'ÉTRANGER, à Janssen.

Monsieur! vous parlez bien, mais vous n'agissez pas.
Egmont marche à la mort et quatre-vingts soldats
Font trembler tout un peuple.

PETRUS, bas à Janssen.

Un limier de la meute!
Certain de l'écraser, il nous souffle l'émeute.

(Plusieurs bourgeois et hommes du peuple entrent.)

UN BOURGEOIS.

D'Egmont est condamné!

UN AUTRE.

Sais-tu le bruit qui court?

UN AUTRE.

Il doit être brûlé.

LE SECOND.

Non pendu haut et court.

UN AUTRE.

Non, brûlé!

UN AUTRE.

Non, pendu!

JANSSEN, monte sur un escalier pour parler au peuple.

Messieurs! point de discorde!
Qu'importe le moyen : le bûcher ou la corde?
La hache du bourreau tranche la question,
Peuple! tu vois mourir ton dernier champion!
Ton gouverneur vraiment ordonne bien tes fêtes.
Pour charmer tes ennuis il fait tomber des têtes,
Ou du spectacle offert variant la grandeur,
Des pompes de l'église étale la splendeur.

UN HOMME DU PEUPLE.

Janssen est un savant.

JANSSEN.

Eh! messieurs! faut-il l'être
Pour percer les desseins du duc d'Albe et du prêtre?
Ils triomphent; et nous, nous avons trop souffert.
Ces gens, qui nous montrant l'échafaud ou l'enfer,
Dans nos plus beaux palais, que leur présence souille,
Vont du peuple flamand partager la dépouille.
Qu'a fait le duc des droits qu'il ne pouvait nier?
Il déchire la charte et la jette au panier,
Le commerce n'est plus, chaque jour la misère
Fait un pas dans la Flandre, autrefois si prospère :
Vous voyez accourir la ruine, la faim.
— De nos maux, mes amis, vous appelez la fin.
Nos droits, nos libertés, Egmont sut les défendre;
Notre prospérité, lui seul peut nous la rendre;
Donc, s'il est parmi vous quelques hommes de cœur
Qu'ils me suivent! sauvons notre libérateur!

(Le peuple reste immobile. Quelques femmes se sont mêlées; on écoute Janssen, mais froidement. Entre Claire échevelée, les yeux égarés. Désormais elle semble atteinte de folie intermittente.)

CLAIRE, elle voit Janssen au dessus des autres et s'avance vers lui.

Où suis-je ? que font donc ces gens, qui les assemble ?
Et que viennent-ils voir ? approchons-nous... je trem-
Pourquoi cet échafaud et cet homme debout ? [ble,
Ce n'est pas lui ! grand Dieu ! je crois le voir partout,
Oh ! ma tête est si faible ! en sa course insensée
A peine si je puis retenir ma pensée...
Toujours elle m'échappe et je ne trouve pas
Dans la nuit du passé la trace de mes pas.
C'est le ruisseau qui fuit, c'est l'oiseau qui s'envole !
Tour à tour une image ou terrible ou frivole
M'épouvante ou me charme et me distrait toujours.
Cherchons donc ! — J'erre ainsi depuis combien de
Qui me dira pourquoi j'ai quitté ma demeure ? [jours ?

(Après un moment de silence ; avec éclat.)

Mais la clarté se fait !... je ne veux pas qu'il meure !
Le bourreau pourrait-il soutenir ses regards ?
Que faites-vous là tous, avec vos yeux hagards ?
Courons ! remplissons l'air de nos cris, de nos larmes !
Recule, vil bourreau, devant un peuple en armes !
C'est le torrent qui gronde et qui va t'engloutir.

LE PEUPLE.

Qui donc est en danger ?

CLAIRE.

Lui! lui! lui!... le martyr!
Ne comprenez-vous pas? En est-il deux en Flandre?
Son nom, est-ce une enfant qui devait vous l'appren-
Partout il est écrit!... Je l'ai lu dans les cieux. [dre?
On assassine Egmont! — Vous détournez les yeux!
La peur trouble votre âme! une bande de reîtres
Fait pâlir les Flamands, dont les nobles ancêtres
Aux maîtres de leur choix dictaient leurs volontés.

PETRUS, à Janssen.

Partons-nous!

JANSSEN.

Hors d'ici les lâches! écoutez!

L'ÉTRANGER.

Gens de Gand! c'est l'honneur qui parle par la bouche
De cette noble enfant.

UNE VOIX DE FEMME.

Son désespoir me touche.

UN VIEUX SOLDAT.

Parle! ses vétérans au moins te comprendront,

CLAIRE.

Que leur répondras-tu lorsque tes fils diront :

Où donc est ce bonheur? où sont ces jours prospères
Qu'Egmont nous préparait, que promettaient nos
Le sauveur que l'enfance apprenait à chérir? [pères?
Lâches, sur l'échafaud ils l'ont laissé mourir.

(Plusieurs voix dans le peuple.)

C'est une honte à nous!

CLAIRE, au peuple.

Honte et malheur! regarde
Le terrible avenir que l'Espagnol te garde!
Que d'Egmont ne soit plus! qui donc te défendra?
Tu l'aimais et tu l'as trahi, qui l'osera?
Et c'est pour toi qu'il meurt! A son heure dernière
Il songe encore à toi; c'est en toi qu'il espère.

LE PEUPLE.

Aux armes! pour Egmont! Vive la liberté!
Sauvons! sauvons Egmont!

L'ÉTRANGER, à part.

Bien! D'un peuple excité
Qui pourra désormais arrêter la colère?

PETRUS, à part.

Rentrons à la maison!

CLAIRE.

Donc suivez-moi tous!

BRACKENBOURG, pâle, tremblant.

Claire !

CLAIRE.

Brackenbourg !

BRACKENBOURG.

Je te trouve enfin !

CLAIRE.

Cette pâleur !
Vit-il encore ?

LE PEUPLE.

Parlez ! parlez !

BRACKENBOURG.

Malheur ! malheur !
Des mouvements du peuple instruit par sa police,
Le duc a devancé l'heure de son supplice.

CLAIRE, de nouveau égarée, porte la main à son front.

Oh ! ma tête ! ma tête ! (Après un instant.)
On me parlait de lui...
Que disait donc cet homme ?

(Elle ne paraît occupée que de l'idée de chercher ce qu'a dit Brackenbourg.)

BRACKENBOURG, à part.

Hélas ! ta raison luit

Des dernières lueurs d'un feu qui va s'éteindre.
Mais penser c'est souffrir! Quel est le plus à plaindre
Des deux êtres qu'en toi j'observe tout le jour?
Pleurant, riant, souffrant, oubliant tour à tour?
L'un sensé, l'autre fol; s'il est vrai qu'on oublie,
Si pour l'homme tout sens se perd dans la folie,
Loin de ces souvenirs de ton âme effacés,
Puisse Dieu quelque temps égarer tes pensers!

CLAIRE, chantant.

Une fleur nouvelle
N'a pas de parfum
Que la veuve belle
Du sire défunt,

(Elle rit aux éclats.)

Ah! ah! ah!...

(Elle s'arrête, étonnée.)

Quel écho triste éveille mon rire?
Il semble qu'en mon cœur sa note fausse expire,
Comme le dernier son d'un instrument brisé.
Voyons! chantons celui que j'avais composé.

Le tambour résonne,
Portons son drapeau,

Allons qu'on me donne
Pourpoint et chapeau. [l'effleure,
La note est fausse encor! Quand mon chagrin
Je sens que j'ai dans l'âme une corde qui pleure.
Le nerf manque à ces chants qui veulent de l'entrain.
Ne trouverais-je pas quelque plus doux refrain?

Gentille tourterelle!
Fais entendre ta voix!
Ne lisse plus ton aile,
Pour fuir loin de nos bois!
La bise est sans haleine;
L'hiver a de longs jours;
Aux sillons de la plaine
Tu trouveras toujours
Une graine échappée
A la main du semeur.
— Au printemps une voix plaintive
Me ramena dans la forêt,
Je reconnus la fugitive,
Elle était seule, elle pleurait.

Tristes sont tous ces chants, en passant par ma bouche,
— N'éveillons pas Egmont, étendu sur sa couche,

Mon grand enfant — oui! grand comme un héros —
[il dort.
— Mais son sommeil ressemble à celui de la mort;
Comme il a fait pâlir sa face martiale!
— Je veux parer de fleurs la couche nuptiale.
— La mort est un sommeil, je veux dormir aussi,
Là près de lui toujours.

(Elle prend une fiole.)

BRACKENBOURG.

Du poison!

CLAIRE.

J'ai ceci.

(Reconnaissant Brackenbourg qui s'avance pour saisir la fiole.)

Tiens! bonjour, Brackenbourg!

(Lui montrant la fiole.)

Oui, je te l'ai ravie;
Tu m'as dit qu'on sortait doucement de la vie,
Je n'ai pas oublié l'avis de l'amitié,
Mais nous partagerons : en veux-tu la moitié!
Je ne t'engage pas cependant à me suivre.

BRACKENBOURG.

Ce poison m'appartient!

CLAIRE.

Non! je ne veux plus vivre,
Je veux rejoindre Egmont... il n'est plus là! Qui sont
Ces gens dont les yeux ont une étrange façon
De regarder?... Qui suis-je?... Hélas! ma tête est vide,
Tout m'échappe! tout fuit!... et je n'ai plus de guide.
Egmont! qui l'a tué?

(Des soldats espagnols précèdent le duc d'Albe qui entre.)

LE PEUPLE, surpris.

Le duc d'Albe!

(Claire se place fièrement devant lui. Sa raison est revenue; elle regarde un moment le duc, silencieuse, puis tout à coup.)

CLAIRE.

Assassin!
Ah! que n'ai-je un poignard à planter dans ton sein,
C'est bien toi, duc! Tu peux braver la populace!
Elle n'a pas de cœur! — C'est bien ton front de glace,
Et ton rictus de tigre! Il en demeure encor,
Dans la Flandre, du sang pour t'abreuver, de l'or
Pour solder tes bourreaux et pour payer tes fêtes!

(Montrant le peuple.)

Regarde devant toi : quelle moisson de têtes!

Tu sais que tu n'as rien à craindre désormais
De la meute qui hurle et qui ne mord jamais.
D'Egmont seul te gênait, d'Egmont était fidèle
A la Flandre, il l'aimait, il te parlait trop d'elle,
Tu lui coupas la tête; il te semblait trop grand.
L'ami du peuple est mort et la Flandre se rend.
Combien te paiera-t-on ce joli coup de hache?
Rome et le roi chrétien laveront bien la tache
Que le sang d'Egmont laisse aux mains de son bour-
Mais trop tôt tu remets ton épée au fourreau, [reau.
Et trop tôt tu revêts la robe triomphale;
Car le tonnerre gronde en Flandre; la rafale
T'emportera bientôt comme un faible fétu,
Et jeté de côté par ton maître, abattu,
Dans l'horreur de ta nuit, par des sceptres hantée,
Tu verras du martyr la tête ensanglantée
Te poursuivre partout de son regard vengeur,
Se pencher sur ta couche et te mordre le cœur.
Je voulais un poignard, je t'en laisse un dans l'âme,
Le remords!

LE DUC.

Espagnols! saisissez cette femme!

(Claire prend sa fiole et boit le poison.)

BRACKENBOURG.

Claire !

CLAIRE, à Brackenbourg, tristement.

J'aurais vécu quelque temps pour souffrir.
Ami, les malheureux ont le droit de mourir.



BALTHAZAR GÉRARD

DRAME EN 5 ACTES

PERSONNAGES.

Guillaume de Nassau.

Maurice, son fils.

Le comte de Marnix.

Le père Gery,
Boniface,
Thomas,
} moines.

Balthazar Gerard.

Un Bourgeois de Delft, pêcheur amateur.

Mertens, mercier.

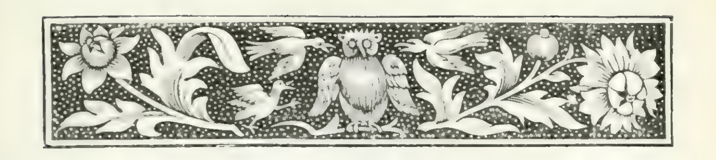
Jacob van Maldere.

Louise de Coligny (épouse de Guillaume de Nassau.)

La Princesse de Nassau, fille de Guillaume.

La Princesse de Chimai.

La scène se passe à Trèves et à Delft.



ACTE PREMIER

La grande salle d'entrée d'un couvent à Trèves. Une table est au milieu, chargée de toutes les offrandes qu'ont apportées les paysans du voisinage.



LE MOINE BONIFACE, seul.

Le ciel pour les couvents fait de bien bonnes choses,
Du gibier, du poisson, du raisin et des roses;

(Avec un regard tendre au gibier.)

Pour la table, ceci,

(Avec dédain, en regardant les fleurs.)

Cela pour les autels,
Ma bénédiction aux généreux mortels!
Mais vous tous, dont le cœur est demeuré de pierre,
Apprenez qu'en nos mains sont les clefs de saint Pierre;

Votre bonheur futur se mesure à vos dons.
Quelle superbe offrande, et combien de pardons!
Un magnifique cerf! — La chair est un peu ferme;
Le vin de notre clos, les herbes de la ferme
Amolliront son râble en l'aromatisant.
Du noble châtelain, c'est encore un présent.
Dans ma ronde du mois jamais il ne m'oublie.
Il a quelque intérêt; il a fille jolie...
La belle enfant est pauvre et n'a que ses appas,
Le trésor éventré du père n'en a pas;
Notre habile prieur dore son escarcelle
Et saura dénicher au bord de la Moselle
Pour la fille, un époux, et pour notre couvent
Un vaillant défenseur.

(Une pause.)

Il est malsain le vent
Qui souffle de la Flandre, où nous régnions en maîtres,
La révolte, l'erreur et la haine des prêtres.
Qu'Orange réussisse et nous ne sommes plus!
Ciel! prends pitié de nous! — Dieu, défends tes élus!

(Il sonne la cloche.)

Au son de notre cloche, au bruit de nos crécelles
Puisse accourir toujours un peuple de fidèles!

(Il fait tourner sa crécelle et en même temps il chante les paroles suivantes sur l'air que les enfants vont psalmodiant aux portes, quand ils quêtent les œufs à Pâques.)

Gens de la Moselle et du Rhin,
Oyez! oyez notre refrain!
Apportez œufs, gibier et grain!

(Plus bas.)

Brebis, accourez de la plaine!
Venez! on vous tondra la laine.

(Un moine est entré sans que Boniface l'ait aperçu. — Il chante sur le même air.)

LE MOINE.

Boniface! la cave est pleine.

BONIFACE ET LE MOINE.

Ensemble sur l'air de : *O Filii et Filiæ,* qu'on chante aux Pâques.)

Alleluia! alleluia!

BONIFACE, sur le même air.

Frère, va sonner l'angelus!

(Le moine s'en va. — Boniface prend dans les offrandes une bourse et l'empoche. — Il continue.)

Mais Boniface apostolus
Empoche quelques carolus.
Alleluia! alleluia!...
Selon l'Évangile treizième,

Un bon économe qui s'aime,
Garde la moitié pour lui-même,
Alleluia ! alle...
Seigneurs et serfs ! oyez ! oyez !

(Entre un moine habillé en cuisinier.)

BONIFACE, lui montrant les offrandes.

Bonjours, Thomas ! voyez ! voyez !
Les dons par le Ciel envoyés.
Alleluia, alleluia.

THOMAS, sur le même air.

Cerfs, perdrix et volailles grasses,
Carpes, brochets, grives, bécasses !
Boniface ! à Dieu rendons grâces !

TOUS DEUX.

Alleluia ! alleluia !

THOMAS.

Mais par saint Laurent mon patron !
Je saurai le goût qu'ils auront.
— Heureux ! ceux qui les mangeront.

BONIFACE.

Alleluia...
S'il faut que je vous catéchise,

Thomas, pas tant de gourmandise.
(A part.)
Un doux péché, quoi qu'on en dise.

TOUS DEUX.

Alleluia, alleluia!

THOMAS.

Frère quêteur! j'ai bien envié votre emploi.
Vous vivez libre à l'air, et vous n'avez pour loi
Que celle du hasard, dont la main vous promène
A travers les bonheurs de l'existence humaine.
Vous ignorez combien nous est dur le devoir,
Les pleurs que nous versons; qu'il est triste de voir
De loin les champs, les bois, là, sourire la vie,
Et d'être ici cloîtré, quand on se sent l'envie,
Et dût-on en mourir — de fuir et de saisir
Ne fût-ce qu'un instant la coupe du plaisir.

BONIFACE.

Le diable vous la tend; n'y trempez pas la lèvre;
Thomas, n'écoutez pas les conseils de la fièvre.
Vous la boiriez entière et vous seriez damné!

THOMAS.

Hé! je n'ai pas choisi l'enfer où je suis né :

Ce couvent! Ah! pourvu qu'il m'en ouvre la porte,
Je pactise avec lui, que le diable m'emporte!
Veut-on qu'un pauvre enfant se console en rêvant
Qu'il naît des moinillons dans les choux du couvent.
Si je dois ignorer jusqu'au nom de mon père,
Frère! pour le moins, j'ai quelque part une mère,
Et je voudrais la voir, la serrer dans mes bras!
Croyez-vous donc que Dieu ne le permette pas?

BONIFACE.

Thomas! n'allez jamais fouiller dans les mystères
Enfouis aux caveaux de nos vieux monastères;
N'allez pas réveiller les spectres endormis
Dans les tombeaux, jadis ouverts aux ennemis,
Que les moines trouvaient trop puissants sur leur route.
Écoutez ceci, frère, et n'ayez pas de doute
Sur la véracité d'un récit que faisait
Un moine du couvent! Voici ce qu'il disait :
« J'étais novice encor : un soir, sous ma sandale,
Je sentis tout à coup s'ébranler une dalle.
Je la soulève : un puits! Une lampe, en ma main,
Me fait voir une échelle et bientôt mon chemin —
Je descends. — Mon oreille a saisi dans l'abîme
Un cri faible, lointain, le cri d'une victime!

Un appel suppliant monte avec cette odeur
Qu'exhale en soupirant la grande profondeur.
Je m'arrête un instant ; je vais être le maître
De l'un de ces secrets que l'on ne peut connaître
Sans craindre de se voir précipité sans bruit
Au fond de l'oubliette, où l'on meurt avec lui.
Mais l'instinct qui nous fait voler vers la souffrance,
Un désir curieux, peut-être une espérance,
L'emportent sur la peur. Longtemps sous mes talons
Je sens se succéder des millions d'échelons.
Ciel ! là ! rongeant son bras, accroupi dans un angle,
Un homme ! un lourd collier ou l'enchaîne ou l'étrangle.
A peine je puis voir si c'est un être humain ;
J'éclaire son visage en étendant la main ;
Il la saisit, m'attire et me mord à la face.
En vain je veux lutter... je veux fuir... il m'enlace...
Et ses bras décharnés, cherchant à m'étouffer,
Ont, dans sa rage horrible, une étreinte de fer ;
Sa dent ouvre à ma joue une large blessure,
S'acharne. Je bondis sous l'atroce morsure
Et je suis libre enfin ! Il s'en fut se coucher,
Ricanant comme une hyène en dévorant ma chair. »

THOMAS.

La découverte au moins fut-elle révélée ?

BONIFACE.

Le bon moine revint, la pierre était scellée.

THOMAS, à part.

Dieu, qu'on priait en haut, qu'on offensait en bas,
Avait fermé l'oreille ou bien ne voyait pas.

BONIFACE.

Oh ! vous ne savez pas ce que pèse la haine
Des prêtres, les soldats de l'Église romaine !
Et croiriez-vous jamais que l'effet du hasard
Ait seul entre nos murs amené Balthazar ?

THOMAS.

On lui prépare ici d'étranges destinées.

BONIFACE.

C'est l'instrument hardi des têtes couronnées,
Le vengeur de l'Église.

THOMAS.

Est-il jamais permis
D'assassiner ?

BONIFACE.

Jamais ! sauf tous les ennemis
De l'Église : *Non sunt homines.*

THOMAS, à part, montrant Boniface.

J'imagine
Qu'on n'aurait pas de peine à trouver l'origine
Du texte.

BONIFACE.

Voulez-vous qu'Orange, un apostat
Qui trouble dès longtemps et l'Église et l'État,
Orange dont l'esprit se nourrit de chimères,
Des leçons de Luther, visions éphémères
D'un moine défroqué qu'on aurait dû brûler;
Qu'Orange, l'antéchrist enfin, puisse annuler
La dîme! maudissant un pouvoir qu'il envie,
Tarir la grande source où nous puisons la vie,
Ruiner notre Église et tout braver ainsi :
Rome, Philippe deux, l'anathème — et ceci!

(En disant ces derniers mots, il tire le couteau de cuisine de Thomas et le lui montre.)

Balthazar ouvrira son chemin vers la tombe,
Héros — s'il réussit; et martyr — s'il succombe.

THOMAS.

Quand le bras d'un martyr aura su vous venger,
Vous l'enverrez à Dieu pour se faire juger.

BONIFACE.

Vos oreilles encor sont jeunes pour entendre, [dre.
Vos yeux pour distinguer, votre esprit pour compren-

THOMAS.

Mais je vois, mais je sens!
(Plus bas.)
Honte à l'humanité.
(Montrant Boniface.)
Voilà l'herbe poussant dans cet air empesté!
(Il sort.)

BONIFACE, seul.

Qu'a dit ce moinillon? Bah! avant qu'il ne parte,
Il m'a lancé son trait! c'est la flèche d'un Parthe!
Elle ne m'atteint pas et le trait s'est perdu,
Car je n'ai pas compris ou j'ai mal entendu.

(Entre Balthazar Gérard, pensif, se parlant à lui-même, il ne voit pas Boniface, qui s'efface derrière la table chargée des offrandes et des produits de la dîme.)

BALTHAZAR, se croyant seul.

Guillaume de Nassau, ton heure est arrivée,
Je puis saisir enfin la couronne rêvée!

Ce petit Balthazar qu'on ne connaissait pas,
Cet homme qu'on voyait marcher à petits pas,
Détournant son regard — pour en cacher la flamme,
Oui, ce passant obscur avait une grande âme.
Faible, pauvre, insensible aux propos, à l'affront,
Il allait à son but, une pensée au front.
Il appelait ce jour où l'Europe saisie
Le verrait d'un seul coup abattre l'hérésie...
C'est Dieu qui m'a choisi! Je l'ai prié! J'attends
Son ordre pour frapper, depuis plus de sept ans.
Mais aujourd'hui, Nassau, tu n'as plus de refuge!
C'est le Ciel qui m'inspire et c'est Dieu qui te juge!
J'aiguise mon poignard sur le bois des autels,
D'où tes leçons voulaient éloigner les mortels.
Le monde des damnés a réclamé sa proie,
Tu vas tomber, maudit, l'enfer hurle de joie.

BONIFACE, se montrant.

Le ciel dont les avis secrets t'ont inspiré
Ce généreux dessein, t'a sans doute éclairé.
Toi qui dois égorger le tigre dans son antre,
Dans la maison de Delft sais-tu comment on entre,
Et quand on a frappé, sais-tu comment on sort?

BALTHAZAR.

Il appartient à Dieu de veiller sur mon sort.
(Il prend une bible et imite la tournure affectée d'un protestant.)
Je me suis préparé par une longue étude,
Je sais des protestants imiter l'attitude.
Du seigneur de Mansfeld j'ai copié le sceau,
Je m'ouvre ainsi l'accès du palais de Nassau.
J'arrive, on m'introduit; j'approche, il me regarde...
Je suis humble, chétif; rien ne le met en garde;
J'examine avec soin la place où bat son cœur
Et j'y plonge le fer dont m'arme un Dieu vengeur.
— Tout aussitôt descend de la voûte infinie
D'instruments inconnus la céleste harmonie —
Et les anges du ciel m'emportent dans leurs bras,

BONIFACE, à part.

Loin des yeux des bourreaux qui ne te trouvent pas.
(Haut.)
Dieu pour ses serviteurs réserve des miracles.
Mais tu peux dans ton plan rencontrer des obstacles.

BALTHAZAR.

Il n'en est pas pour Dieu ! Seule, une vision
Entretient dans mon cœur quelque indécision.

Blanche fille des cieux, de la terre, ou du rêve,
Tantôt c'est une enfant, pâle, arrêtant mon glaive;
Tantôt c'est une femme! A mon chevet la nuit
Elle vient : un parfum de jeunesse la suit;
Il pénètre mes sens, se glisse dans mon âme.
Pour la première fois, je regarde une femme,
Ma volonté faiblit et mon cœur s'amollit.

BONIFACE.

Ce doit être Satan! il assiége ton lit.
Si j'ai rêvé jadis, je ne m'en souviens guère.
Dans la maison du calme, on doit faire la guerre
Aux écarts de l'esprit, dans ces nuits où Satan
Dresse à notre sommeil les piéges qu'il nous tend.
Il profite de l'heure où, sans force endormie,
La chasteté ne peut chasser son ennemie,
La vision, qui prend un corps entre nos bras.
On pèche, Balthazar, quand on ne combat pas.
Va prier!

BALTHAZAR.

De l'autel je m'approche sur l'heure,
La prière est toujours notre arme la meilleure.

(Il sort.)

BONIFACE, seul.

Balthazar et Nassau! deux fous! Dans son été,
L'un, Balthazar Gérard, fanatique exalté,
Au monde où nous passons, comme des éphémères,
Amuse sa jeunesse à suivre des chimères;
Dans ce bel âge, où tout ici-bas nous sourit,
N'a que vengeance au cœur, que meurtre dans l'esprit.
L'autre, un ambitieux, à des gueux s'associe
Pour donner au Flamand, qui point ne s'en soucie,
La liberté, dit-il, en vérité, sa loi.
Sans argent, sans secours — à l'Église, à son roi
Il a jeté le gant, fier, du fond de sa tourbe,
Où l'assassinat seul peut atteindre le fourbe.
Nos deux fous croiront bien utile leur trépas;
L'homme vers le progrès aura-t-il fait un pas.
Pourquoi donc se donner tant de peine en ce monde?
Pourquoi vouloir nager contre le cours de l'onde
Et ne pas se laisser aller au fil de l'eau
Sans chagrin, sans envie et content de son lot?

(Il chante.)

Assis sur mon âne,
Je vais et je glane,

De par le chemin,
La crécelle en main.
Sa voix enrouée,
Ma face enjouée,
Mon sac de pardons
Ouvrent les cordons
Des bourses rebelles,
Doux péchés aux belles,
Gentilles amours,
Je remets toujours.

(Haut.)

— Mais vous, vieil avare
Ou mari barbare,
Allez vous chauffer
Au feu de l'enfer!

(Plus bas.)

Confesseur sévère
Lorsque dans mon verre,
On verse de l'eau;
Si j'entends le flot
Du jus de la treille

Flatter mon oreille
D'un glou-glou joyeux,
Tout change à mes yeux :

Moines et nonnettes,
Foin de vos sornettes,
Tristes pénitents!
Je n'ai plus vingt ans;

A tous le ciel s'ouvre.
Un voile recouvre,
Connus ou cachés,
Les plus gros péchés.

De ceux que j'ai commis, si je faisais la somme,
C'est fort peu pour un moine, et beaucoup pour un [homme.
(Comptant sur ses doigts.)
— La lux..., celui-là plus. — La paresse!... au lointain,
Loin des yeux du couvent, j'aime peu le matin.
Dans l'hiver, le milieu d'une froide journée
A bien peine à me voir commencer ma tournée,
Si l'été me surprend dans un ravin brûlant,
Bercé sur mon roussin, accablé, somnolent,
J'aime à le voir trouver quelque gras pâturage...
Moi des hêtres touffus je recherche l'ombrage

Qui tamise gaiement un rayon de soleil,
Pour me laisser tomber dans les bras du sommeil.
Quand la brise du soir me rappelle à la vie,
J'entr'ouvre ma besace et la table est servie;
Ma gourde a des flots d'or; je laisse le ruisseau
Rire sur les cailloux en emportant son eau.
Je ne crois pas avoir jamais fait tort au fleuve.
La gourmandise est-elle un péché? — non — la preuve
C'est qu'un bon estomac est un bienfait du ciel.
Les jeûnes des dévôts se traduisent en fiel.
L'orgueil, la vanité, l'envie et la colère
Aux faces qu'un rayon joyeux jamais n'éclaire
Montent avec la bile, et sur l'humanité
Déchargent le venin de leur hostilité,
Aux lois de la nature un estomac docile
Met au cœur des mortels une humeur plus facile :
On aime son prochain lorsqu'on se sent heureux.
Des mets bien préparés et le vin généreux
Travaillent de concert à nous rendre parfaite
La santé qui nous fait de la vie une fête;
Où, convives joyeux, nous allons nous asseoir
Au festin, sans trembler, lorsqu'arrive le soir;
Car nous aurons été bons, humains, charitables,

Fidèles serviteurs ou maîtres équitables,
Prouvant par nos vertus que c'est meinher Gaster
Qui dirige notre être, et qu'il faut l'écouter.

(Le prieur entre sans que Boniface l'aperçoive.)

Voyez notre prieur! tourmenté par la bile,
Estomac faible, c'est...

(Il aperçoit le prieur.)

Un homme bien habile!...

LE PRIEUR.

Dans ta confession je signale un oubli,
Le vol...

BONIFACE, épouvanté.

C'est encore un tour de saint Oculi!

LE PRIEUR.

Je puis te le prouver en frappant sur ta robe,

(Il touche la robe du moine avec sa crosse abbatiale et fait sonner les écus volés.)

Quel est le châtiment de celui qui dérobe?

BONIFACE.

Ne me punissez pas; je jeûnerai huit jours.

(Avec componction.)

On chasse le démon, mais il revient toujours.

LE PRIEUR.

Nous avons nos cachots et plus bas l'oubliette.

BONIFACE.

Grand Dieu ! ne permettez jamais que l'on y jette
Le quêteur que la faim parfois suit en chemin,
Sans pain au fond du sac, sans argent dans la main.

LE PRIEUR.

L'excuse mensongère excite ma colère.

BONIFACE.

Donnez-moi du pain sec ; versez-moi de l'eau claire,
Vous savez que pour moi dur est le châtiment.
Au nom de notre Dieu, pas cet enterrement !
Tomber brisé, meurtri, dans un trou froid et sombre !
Avoir faim, soif, manger la nuit et boire l'ombre !
Gémir, crier, hurler ; savoir que, superflus,
De la tombe où l'on vit nos cris ne sortent plus !
Reculer de sa mort l'heure désespérée,
Fou de rage, en mordant dans sa chair ulcérée !
S'en aller dans la nuit, l'âme pleine de fiel,
Et peut-être doutant que Dieu regarde au ciel !

(Il s'est jeté à genoux.)

LE PRIEUR.

Frère ! relève-toi ! Que le ciel te pardonne !

Mais suis exactement l'ordre que je te donne.
L'or est une puissance, il faut régner par l'or,
La culture du sol nous livre le trésor
Que l'homme, redoutant les dangers de la guerre,
Laissait perdre enfoui dans le sein de la terre;
La dime et le travail, combinant leurs efforts,
Dans le siècle à venir nous feraient les plus forts!
Les maitres, nous devions gouverner la pensée,
Et dans l'esprit humain la lumière versée
Par l'éducation confiée à nos soins,
Bornerait la science au gré de nos besoins.
Mais l'homme se révolte et le progrès s'impose,
La liberté s'avance, elle perd notre cause,
L'édifice effrayant qui tend à s'élever
Met l'Église en péril; nous devons la sauver.
De la foi de Luther le dangereux apôtre,
Guillaume est l'ennemi de l'Église, le nôtre,
Visant notre ruine, il voudrait des autels
Détourner tous les dons et les cœurs des mortels.
— Dieu met au cœur d'un homme un courage sublime,
Dieu lui montrant Nassau, lui marque sa victime;
Mais Balthazar est pauvre, et le héros chrétien
N'a rien dans son aspect, n'a rien dans son maintien

Pour paraître en Hollande, où l'on juge au visage
Et suivant son crédit, l'étranger de passage;
Il faut pour l'y guider sans soutien, sans argent,
A travers les soupçons, un homme intelligent;
Du pays connaissant les mœurs et le langage.
Ton érudition m'est un précieux gage,
Et ton visage ouvert t'assure un bon accueil.

BONIFACE.

Vous devez pardonner à mon stupide orgueil,
J'étalais volontiers ma science frivole,
Vous lui faites appel : la voici qui s'envole,
Elle était si légère.

LE PRIEUR.

Il faut la rappeler.

BONIFACE.

Moi qui vous chérissais, pouvez-vous m'exiler ?

LE PRIEUR.

Tu me le prouveras par ton obéissance.

BONIFACE.

Ne l'avez-vous pas dit ? L'or est une puissance.
Que puis-je sans crédit ?

LE PRIEUR.

Souviens-toi désormais

Que le couvent reçoit, mais ne donne jamais.

(Il lui remet des papiers.)

Ces lettres de ma main t'assurent l'existence.
En chemin, des chrétiens invoque l'assistance!
Tu sauras bien trouver, pour apaiser ta faim,
Au fond de ta besace une croûte de pain.

BONIFACE, à part.

Quelque bon tour aussi.

(Haut.)

Mais l'habit monastique
N'est pas en bonne odeur en pays hérétique.

LE PRIEUR.

C'est vrai! tu paraîtras sous un déguisement.

BONIFACE.

Mais parmi les païens, je perdrai sûrement
Mon âme.

LE PRIEUR.

Plus de mais! Je n'entends pas qu'on rie.
Tu prends mal ton moment pour la plaisanterie.
Pour cette mission qui n'est qu'un châtiment,
Je n'ai pas cru devoir prendre ton agrément.

De Balthazar Gérard va préparer la voie.
L'Église aura les yeux sur celui qu'elle envoie,
Songe moins à la chair, et songe plus à Dieu.

(Il sort.)

BONIFACE, seul, joignant les mains.

Hocheimer! Liebfrauenmilch, chers vins du Rhin,
[adieu!





ACTE II

La grande rue de Delft. — Un bourgeois-pêcheur est assis sur la berge du canal : il pêche. — Des tilleuls bordent la berge.

LE PÊCHEUR.

Pour le pêcheur de Delft, qu'on dit le plus habile,
Depuis le point du jour, voir le liége immobile !
Les hôtes du canal auraient-ils émigré ?
Dans des temps plus heureux j'en prenais à mon gré.
— Mois maudit des pêcheurs : juillet ! le poisson guette,
Sur l'eau, les moucherons qu'un accident y jette !
On les voit voltiger,... ils tombent !... engloutis !
Leur essaim a passé, les poissons sont partis.

MERTENS, commerçant, entrant.

Ami ! le filet t'offre un moyen plus facile.

LE PÊCHEUR.

Métier de fainéant ou plaisir d'imbécile!
(Montrant sa ligne.)
Ces crins tressés au bout de ce faible roseau
Amènent le plus fort des habitants de l'eau.
Fort soupçonneux du fer que recouvre l'amorce,
Le poisson a pour lui son instinct et sa force.
Si par hasard l'instinct ne l'a pas bien servi,
L'animal prend l'appât, il s'élance, suivi
D'un fil qu'un rien rompait dans la course effrénée
Où le pêcheur surpris voit sa ligne entraînée;
Le crin cède, soutient et ne se brise pas;
Le poisson épuisé voit venir le trépas,
La fatigue le rend, l'épuisette, le livre;
Il cesse de combattre; il a cessé de vivre.
— Pour vous qui caressez votre or avec amour,
Fatigués des calculs que termine le jour,
L'existence s'efface au lever de l'étoile.
Quand l'aube, en paraissant, soulève un peu le voile
Qu'hésitant, dans sa main la nuit retient encor,
Votre sommeil troublé poursuit ses rêves d'or.
Vous passez, sans avoir joui de l'existence!
La mort vient vous surprendre et vous donner quittance,

Heureux ! quand vous avez su garder votre honneur,
Et vous avez laissé s'en aller le bonheur;
Vous n'avez pas connu cette heure où la nature
S'éveille lentement dans son lit de verdure,
Avec ses bruissements d'insectes et de fleurs,
Ce mystère de l'ombre, en secouant les pleurs
Que verse la fraicheur de la nuit étoilée
Sur l'herbe, que les feux du soleil ont brûlée.
Heure délicieuse! où, sortant du festin,
Le poisson proie encore au lever du matin.
Le vent n'a plus de souffle et l'onde est immobile,
La flotte tremble un peu, s'agite,... plonge,... file...
Je t'ai dit le combat qui se livre sous l'eau.

MERTENS.

Il te faut avouer que dans ce beau tableau.
Un vieux pêcheur a mis un peu de fantaisie,
Beaucoup de passion, un grain de poésie.
Mais j'avais à causer de sujets sérieux.

LE PÊCHEUR.

Mertens! rien ne l'est plus que la pêche à mes yeux.

MERTENS.

Je l'admets. Cependant il me semble impossible

Qu'aux choses du dehors tu restes insensible
Et que tu puisses voir ta patrie en danger,
Ton repos menacé, sans jamais y songer.
— Vois-tu ces étrangers passer comme des ombres,
Cachant leurs regards faux sous leurs grands chapeaux
[sombres ?
Ce sont là les corbeaux que l'on voit accourir,
Quand ils ont reconnu qu'un peuple va périr ;
C'est, de malheurs prochains sinistre messagère,
La troupe des méchants dont la ruse exagère
La pratique d'un culte encore nouveau pour eux,
Et qui n'est pas celui de ces gens ténébreux.
— Qui n'a pas rencontré cet homme, aux yeux
Économe de mots et fort sobre de gestes, [modestes,
Qui prend, quand on regarde, une bible à la main ?
Parfois de son visage on voit le parchemin
S'éclairer tout à coup d'un rayon de son âme :
C'est quelque passion qui signe en trait de flamme
Son passage à travers un cœur ambitieux,
Redoutant de trahir ses pensers à nos yeux.
Dans les lieux écartés quand j'ai surpris sa fièvre,
De singuliers propos échappaient à sa lèvre :
Celui-ci : « L'un me dit : Frappe ! — L'autre : Assassin ! »

Sa main semblait chercher une arme dans son sein,
Son crime est imminent : il se lit sur sa face.

LE PÊCHEUR.

Mais à qui pourrait donc s'adresser sa menace?

MERTENS.

A Nassau.

LE PÊCHEUR.

Que dis-tu?

MERTENS.

Le voici de retour,
Ce Balthazar Gérard, que je suis tout le jour.
Il arrive apportant des nouvelles de France.
Je lis dans ses regards une atroce espérance,
Des hommes dont l'habit comme le cœur est noir,
Venaient près du canal l'aborder vers le soir,
Et causaient longuement. On le prépare au crime.

LE PÊCHEUR.

Mais rien ne te désigne encore la victime.

MERTENS.

Un instinct soupçonneux, qu'on ne s'explique pas,
A chaque instant m'amène au devant de ses pas;
Et déjà, dans le temps de son premier passage,
Je demandais souvent aux traits de son visage

Le secret que son cœur savait tenir caché ;
Je l'ai surpris vingt fois le regard attaché
Sur la maison du prince, en face de l'obstacle,
Et comme demandant au Très-Haut un miracle
Qui livrât au poignard d'un sicaire exalté
Le cœur du défenseur de notre liberté !

LE PÊCHEUR.

Dieu protége Nassau, le sauveur de la Flandre !
Mertens ! laissons à Dieu seul le soin de défendre
L'homme qu'il a choisi pour remplir ses desseins.
Contre le fer qu'on met aux mains des assassins,
Et qui pourrait changer le cours des destinées ?
Ou d'un jour, malgré Dieu, prolonger nos années ?

MERTENS, montrant le canal.

Bien, si je tombais là, ta main m'y laisserait.

LE PÊCHEUR.

S'il voulait te sauver, le ciel m'inspirerait.

MERTENS.

Oui ! la fatalité ! c'est l'excuse commune
A tous les maladroits que trahit la fortune.
Je comptais sur ton aide, on comprend, on voit mieux
Avec deux gros bons sens éclairés par quatre yeux.
Le prince de Nassau n'est-il pas notre père ?

— Dans ces temps désastreux, Delft est resté prospère,
Delft a bravé l'effort d'un pontife et d'un roi,
Garde ses libertés et pratique sa foi.
Cependant, près d'ici, partout gronde l'orage,
La flamme des bûchers, allumés par la rage,
De sa clarté sinistre éclaire l'horizon,
Et nous vivons en paix : car dans cette maison,

(Il lui montre la maison de Nassau.)

Là, sous cet humble toit, veille un puissant génie.
Guillaume de Nassau trace à la tyrannie
Un cercle qui, toujours dans ce siècle de sang,
Au nom de la raison ira s'agrandissant,
Et que n'ose franchir ni l'Espagne, ni Rome.
Furieux de se voir arrêter par un homme —
Et ne pouvant le vaincre, on veut l'assassiner,
S'il périt, Delft n'est plus. Nous pouvons détourner
Le coup.

LE PÊCHEUR, tirant sa ligne tout à coup et désappointé de n'avoir rien pris.

Maudit bavard! J'ai cru voir une touche!
Que de mots en un jour s'envolent de ta bouche!

MERTENS, s'en allant.

Malheureux!...

LE PÊCHEUR.

Ton histoire a bien quelque intérêt,
Tu me la conteras ce soir au cabaret.

(Seul.)

(Il aperçoit Balthazar Gérard qui s'avance, sans voir d'abord le pêcheur, et porte une bible sous le bras.)

Voici ce Balthazar que Mertens me désigne.
Le portrait est exact : ce jeune homme le signe
Avec sa bible en main, par son air puritain.
Serait-ce pour Nassau l'instrument du destin ?
Simulons le sommeil pour éclaircir mon doute.

BALTHAZAR, le voyant couché sur la berge du canal.

Un pêcheur endormi !

LE PÊCHEUR, à part.

Qui te voit ! qui t'écoute !

BALTHAZAR.

Il est heureux peut-être ! Il est sans passion.
Dans ce bas monde, il a pour toute ambition
D'exceller dans un art qui fait toute sa joie,
De voir au bout d'un fil pétiller une proie...
Il m'en faut une aussi. Je la tiens dans la main.

LE PÊCHEUR, à part.

Pas encore !

BALTHAZAR.

Le ciel aplanit mon chemin.
Les portes que devait me fermer ma naissance,
S'ouvrent devant mes pas, par la seule puissance
Du seigneur, dont la voix me dicte les arrêts.

(Après une pause. — Pensif.)

— Même, dans les brouillards s'élevant des marais,
Quand l'astre de la nuit montre son front d'opale,
Ma vision, toujours plus confuse et plus pâle,
M'apparaît au lointain, semble vouloir marcher
Vers moi, tremble, recule, et n'ose s'approcher.

(Rêveur, après un instant.)

Quoi ! j'ai pu la chasser quand elle était si belle ?

LE PÊCHEUR, à part.

Bon, c'est un amoureux !

BALTHAZAR.

Je devais la fuir.

(La princesse, fille de Guillaume de Nassau, et la princesse de Chimay sont entrées sans que Balthazar les ait vues. il aperçoit la princesse de Nassau et s'écrie :)

Elle !

(Il reste sur son banc comme en extase.)

LA PRINCESSE DE NASSAU.

(Ces dames ne prennent garde au pêcheur ni à Balthazar, elles se promènent le long de la berge du canal et finissent par s'asseoir sur un banc. — Le soir vient.)

Pour vous dans nos canaux coule l'eau du Léthé,
Et ces fleurs de tilleuil, qu'éparpille l'été,
Ont dans l'air qu'on respire ici, dans la retraite
Pour calmer la douleur, une vertu secrète.

LA PRINCESSE DE CHIMAY.

Mes malheurs à mes yeux restent toujours présents,
Oublier je ne puis; le cours même des ans
N'en saurait emporter la triste souvenance.
Puissiez-vous ignorer cette atroce souffrance,
D'avoir vu des bandits, les élus du Seigneur,
Détourner un époux du chemin de l'honneur,
Leurs ruses au profit de l'Église romaine
Exploiter les défauts de la faiblesse humaine,
L'homme, comme enchaîné par leur pouvoir fatal,
L'homme que l'on aimait, tomber du piédestal.
Ils ont perdu Chimay : sa faute fut terrible.
Je ne viens pas chercher un pardon impossible.
Un motif plus pressant m'appelle près de vous :
Reste pour l'observer auprès de mon époux,

Un ancien serviteur m'écrit, me fait connaître
Que, payé par l'Espagne, à Delft il est un traître,
Qui, feignant d'observer notre religion,
Doit tuer votre père et se nomme Guyon.

LA PRINCESSE DE NASSAU.

Oh! Ciel!...

(Elle regarde attentivement Balthazar, qui ne peut détourner ses regards d'elle.)

LA PRINCESSE DE CHIMAY, continuant.

Il est chétif, l'œil fiévreux, le teint blême.
Une bible à la main...

LA PRINCESSE DE NASSAU, bas à la princesse de Chimay et montrant Balthazar Gérard, qui est resté comme en extase.

C'est l'assassin lui-même.

(Elles marchent toutes deux vers Balthazar Gérard, qui se jette aux genoux de la princesse de Nassau. — Il a l'air très exalté.)

BALTHAZAR.

Charmante vision! enfin, je te revois!
Je puis bercer mon rêve aux doux sons de ta voix.
Un sourire, un seul mot de cette bouche aimée!
Ambition, espoir, tout s'envole en fumée!
Près d'un regard de toi le monde n'est plus rien.
Mon ciel est dans ton cœur et ton cœur m'appartient.

Bien des fois, seul, le soir, je t'avais attendue
Dans ces marais brumeux où tu t'étais perdue.
Peut-être tu voulais te faire désirer,
Et tu ne venais pas, tu m'entendais pleurer
Au vent des nuits d'été que la rose parfume,
Et tu riais de moi, te jouant dans la brume,
Où tu n'entendais pas l'appel du désespoir.

(La princesse s'éloigne un peu.)

Ne va plus t'égarer dans les vapeurs du soir.

(Une pause.)

Mais toi-même, tu n'es qu'une vapeur qui passe,
Qu'un caprice du vent a fait naître et qu'il chasse,

(Rêveur.)

Ou peut-être un reflet que nous apporte l'air,
D'un des êtres divins qui parcourent l'éther.

(Les princesses vont pour se retirer.)

Tu me quittes encor. Va, pars, ombre légère !
Danser dans les roseaux, courir sur la fougère !
Mais reviens près de moi, quand je t'appellerai.

LA PRINCESSE DE NASSAU, bas à la princesse de Chimay.

C'est un malheureux fou, répondons à son gré.

(A Balthazar.)

Qu'un sphinx aux ailes d'or, voltigeant sur ta tête,
Par son bourdonnement joyeux te fasse fête !

Que l'oiseau qui cherchait un abri sous ton toit,
Sautille à ton approche et vole près de toi !
Dans la chaleur du jour qu'un bourdon te lutine !
Ou que le frôlement d'une feuille mutine
Dans les sentiers ombreux où tu t'en vas pensant,
Mystérieux baiser, te caresse en passant !
Songe à ta vision ! Dans les bruits de ton monde,
Dans les gazouillements des oiseaux et de l'onde,
C'est ma voix qui te parle et qui te dit d'aimer.

(A la princesse de Chimay.)

Nous tardons en ces lieux ; nous devons informer
Mon père du péril qui menace sa vie.

(Elles s'éloignent.)

BALTHAZAR.

Résonne, chant d'amour, dans mon âme ravie !
Douce apparition ! Je t'aime, tu me fuis !
Ange, sylphe, démon ou femme, je te suis.

(Il sort.)

LE PÊCHEUR, seul. Il fait nuit, il se lève et prend ses lignes.

C'est ainsi bien souvent qu'on forge en sa cervelle
Un complot idéal, dont l'examen révèle
A notre jugement toute l'inanité.
Sur ce morceau d'argile, ô pauvre humanité !

Si son regard perçant nous voit tel que nous sommes,
Dieu dans son paradis doit bien rire des hommes.
Je ne sais de nous trois lequel est le plus sot.
Ce pauvre hère adresse aux filles de Nassau
Je ne sais quel discours, et la dame le raille ;
Mertens voyant un fou devant une muraille,
En fait un assassin ; et moi, plus sot que lui,
Je regarde un bouchon depuis que le jour luit.

(Boniface et le père Géry, déguisés en bourgeois, sont entrés. — Le pêcheur s'en va.)

LE PÈRE GÉRY.

Dans la ville de Delft tu sembles peu te plaire.

BONIFACE.

Comment ai-je du ciel mérité la colère,
Pour que sa volonté me cloue à cette croix ?
Ah ! tu ne connais pas encor Delft ! tu crois
Que l'on trouve beaucoup d'agrément à ces tables
Qu'on charge de poissons, de bières détestables,
Qu'à tout instant on a la peur d'être vendu
Par un fou que l'on pousse au meurtre — et puis... pendu !
Aux ordres du prieur je me montre docile,
Mais ma digestion devient bien difficile.

Et dans ces cabarets, des trous, mon œil chagrin
Cherche en vain le goulot d'une flûte du Rhin.

LE PÈRE GÉRY.

Indigne serviteur de ton Dieu qu'on outrage,
Tu sens faiblir ton cœur, s'en aller ton courage!
Esclave de ton corps et des vils appétits,
Qui font aux yeux de Dieu les hommes si petits,
Frère! tu soignes trop l'enveloppe grossière
Qui doit avant longtemps s'en aller en poussière.
L'esprit qu'elle renferme, occupé de la chair,
Néglige des chrétiens l'intérêt le plus cher.
Mais l'Église a les yeux sur Nassau qui la brave,
Et sur toi, malheureux, dont la faute est trop grave,
Pour qu'on pardonne encore au moine fainéant,
Dont le lâche sommeil pourrait mettre à néant
Les efforts combinés de Rome et de l'Espagne.

BONIFACE.

Pitié!

LE PÈRE GÉRY.

Donc obéis! Demain dans la campagne,
Derrière le palais, sur le bord du canal,
Qu'un cheval pour Gérard, prêt au premier signal,

L'emporte dans la fuite où tu pourras le suivre,
A l'heure où l'antéchrist aura cessé de vivre.

BONIFACE.

L'argent me fait défaut et les jambes,... je puis
Faire à peine dix pas sans m'asseoir... tant je suis
Essoufflé !

LE PÈRE GÉRY.

Le péril te rendra de l'haleine
Et tu retrouveras tes jambes dans la plaine.

BONIFACE, à part.

Voilà comment ils sont ! — Quand on les brûlera,
De tous les tonsurés quel beau feu l'on fera !

(Balthazar Gérard entre, les yeux à terre, songeur.)

LE PÈRE GÉRY.

Voici notre héros ! Il rêve...

BALTHAZAR, sans les apercevoir, parle d'abord trop bas pour être compris. — Il marche en général les yeux à terre, il a l'air de rêver. C'est ce qui fait qu'il ne voit presque jamais les gens qui l'entourent.

Disparue !
Ainsi qu'une mortelle au détour d'une rue.
Oui ! son geste arrêtait mon amour indiscret,
Pour mon esprit l'énigme a gardé son secret.

LE PÈRE GÉRY, bas à Boniface.

La gloire de son œuvre agite sa grande âme.

BONIFACE, bas.

Il m'a semblé plutôt qu'il parlait d'une femme.

LE PÈRE GÉRY, bas.

Une femme! Gérard!

BONIFACE, bas.

Rebelles à ses lois.

L'amour sur notre cœur sait reprendre ses droits.

BALTHAZAR, toujours sans les voir.

O vierge aux yeux d'azur! Fille de l'empyrée!
Descends-tu de la nue où tu t'es retirée,
A cette heure où tout dort, où l'insecte se tait.
Dans la brise du soir la feuille chuchotait,
Et les rameaux avaient comme un murmure étrange.
Tu me parlais peut-être : il m'a semblé qu'un ange
Effleurait dans son vol la cime des tilleuls;
Une ombre m'a paru courir sur les glaïeuls.
Habitante de l'air, ou vapeur mensongère,
Sur la berge muette elle glissait légère,
Les roseaux se penchaient pour se parler tout bas;
Peut-être tu passais, tu ne me voyais pas.

LE PÈRE GÉRY, à Boniface.

Il a perdu l'esprit et voilà ton ouvrage.

BONIFACE.

Son exaltation soutenait son courage,
Vous avez trop chargé la mine ; elle a sauté.

LE PÈRE GÉRY, bas.

Lui-même, il m'apprendra toute la vérité !

(Il fait signe à Boniface de se retirer, Boniface sort. — S'approchant de Balthazar Gérard.)

L'heure approche, Gérard !

BALTHAZAR, comme réveillé en sursaut.

Au bruit de ta parole,
Tout mon bonheur s'en va, mon beau rêve s'envole...
Et ta voix pour mon cœur brusquement déguisé,
A le son discordant d'un instrument brisé.

LE PÈRE GÉRY.

Balthazar ! je te dois un avis salutaire,
Dussé-je t'éveiller et te jeter à terre
De toute la hauteur de ton illusion.

BALTHAZAR.

Ah ! plutôt laisse-moi ma douce vision.

LE PÈRE GÉRY.

C'est au moment où Dieu te donne la victoire,
Qu'ennemi de l'Église autant que de ta gloire,
Voulant du cœur du prince éloigner ton poignard,
Satan — pour te tromper emploiera tout son art.
Au démon, Balthazar, est-il rien d'impossible ?
Dans ton âme, longtemps à l'amour insensible,
Il allume soudain le feu des passions,
Il tourmente tes nuits de vaines visions.
Pauvre enfant ! qu'une fleur écarte de ta route !

BALTHAZAR.

Dans mon esprit troublé quand s'élevait le doute,
Ma belle vision revenait avec lui.
Invisible pour tous, partout elle me suit.
Elle était là : son front a la grandeur sereine,
Que l'on ne voit jamais qu'à celui d'une reine ;
Son blanc visage est beau comme un astre du soir.
Près de moi, sur ce banc, elle a voulu s'asseoir ;
Elle parlait : sa voix modulée et sonore,
Dans les échos de l'air, je crois l'entendre encore,
Ainsi qu'un chant divin qu'on écoute en rêvant.
Puis elle s'est levée et j'allais la suivant ;

Ses pas la conduisaient vers le palais d'Orange,
Un signe m'arrêta, je vis partir un ange.

LE PÈRE GÉRY.

Que le ciel soit béni ! Nassau mourra demain,
Car l'ange de la mort t'a montré le chemin.
Oui ! l'heure va sonner, que le Ciel a choisie
Pour frapper le maudit, pour vaincre l'hérésie.
Trop longtemps leurs erreurs nous osent outrager,
A toi seul appartient l'honneur de nous venger.
Tu n'avais pas atteint ta dix-huitième année,
Dieu te montrait déjà ta grande destinée ;
Plus tard il faisait naître en ton cœur de vingt ans
Le dessein d'immoler le chef des protestants ;
Sous le toit paternel, dans le couvent de Trèves,
Partout sa volonté l'imposait à ton rêve ;
Et des événements dirigeant le hasard,

(Montrant la maison du prince.)

Il a dans ce palais amené Balthazar.
Il te livre le prince. Admis en sa présence,
Tu dois le trouver seul, sans armes, sans défense,
Et vaincre sans péril, car tous veillent sur toi.
Le pontife romain, le roi Philippe et moi,

Un cheval vigoureux t'attend dans la campagne ;
Riche, comblé d'honneurs, de gloire, grand d'Espagne,
Et recherché de tous, dans les filles des rois,
Ton cœur longtemps muet pourra guider ton choix.

BALTHAZAR.

Ah ! laisse-moi rêver sur ce banc solitaire,
Où je viens oublier les choses de la terre,
Soulager un instant mon cœur chargé d'ennuis,
Et rafraichir mon front dans la brise des nuits.
Permets à mon esprit ballotté sur la vague
De trouver un instant de repos dans ce vague
Des rêves où je viens égarer mes pensers.
Je suivrai les chemins que le Ciel ma tracés,
Attendant pour frapper que mon Dieu me l'ordonne :
Car au dernier moment il se peut qu'il pardonne,
Et si son jugement condamne mon dessein,
Balthazar, le héros, n'est plus qu'un assassin.
Le soin de mon salut et de ma récompense
Le regarde lui seul. Père Géry ! je pense
Que nous devons laisser mon destin dans sa main,

(Levant les yeux au ciel.)

Si je dois succomber, s'il faut mourir demain,
Pour la dernière fois, reviens, toi, que j'adore,

Bel ange de mes nuits, viens me sourire encore!
Viens! car le jour va luire et tu crains son éveil,
Tu fuis comme la brume au rayon du soleil.

LE PÈRE GÉRY, à part.

Frappons un dernier coup!

(A Balthazar.)

S'il faut t'ouvrir mon âme
Et sous des traits mortels te montrer cette femme.

BALTHAZAR.

Oh! parle!...

LE PÈRE GÉRY.

Elle est à toi! Frappe Nassau! car Dieu,
Pour presser ton dessein, a fait voir en ce lieu
L'épouse qu'il destine à ta grandeur prochaine,
Et son front, m'as-tu dit, est celui d'une reine.
Satan, Satan a mis un bandeau sur tes yeux,
Car tu ne sais plus lire au grand livre des cieux.
Dieu n'a pas vainement prodigué ses miracles.
Il a devant tes pas fait tomber tant d'obstacles —
Et depuis tant de fois il a manifesté,
Par des signes certains, sa ferme volonté.
Jusqu'auprès de Guillaume il fait ton chemin libre.

BALTHAZAR.

Oui, la raison t'éclaire et ta parole vibre
Dans le fond de mon âme où la vérité luit.

LE PÈRE GÉRY.

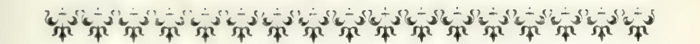
Ce que ton Dieu voulait, il le veut aujourd'hui,
Le hasard, l'imprévu surprennent les plus sages,
Mais Dieu voit au delà de l'horizon des âges,
A ses desseins, jamais il n'a rien à changer,
Il parle par ma voix! marche : pour le venger!
Ne crains rien des mortels sous sa puissante égide!
Au palais de Nassau suis l'ange qui te guide
Et mérite le prix que réservent pour toi
Ton Dieu qui t'a choisi, son Église et ton roi!

BALTHAZAR.

Je reconnais l'accent de ta voix souveraine,
O mon Dieu! dans mon cœur j'entends gronder la
Meure! meure le prince, ennemi de ta foi! [haine.
Oui, ces transports sacrés que tu fais naître en moi,
L'irrésistible ardeur de venger ton outrage
Rallume dans mon sein tous les feux de ma rage.
Tremble, Nassau maudit! Voici le fer vengeur!

(Il tire sa dague et la plante dans un tilleul.)

Meurs, traitre! Plût au ciel que ceci fût ton cœur!



ACTE III

Une chambre dans la maison de Nassau. — Guillaume dort, habillé, sur un lit de repos. Une table, couverte de papiers, est près de lui. — Le comte Marnix de Sainte-Aldegonde entre, tenant à la main un billet.

MARNIX respecte le sommeil du prince et parle à demi-voix.

Nassau dort du sommeil que seul goûte paisible
Le juste, dont le cœur demeure inaccessible
Aux viles passions, aussi bien qu'à la peur;
Et dans cette maison règne un calme trompeur.
Tu dors, et soudoyé, le crime est à ta porte!
Devrai-je te montrer ce papier que j'apporte,
La lettre qu'en mes mains la princesse a remis?
Trahi par la fortune et par tous les amis,
Seul en face de Rome et de la tyrannie,
Qu'as-tu donc pour lutter contre tous? — Ton génie.
Ton génie! Et c'est trop! on veut t'assassiner!
Stupide oppression! Crois-tu déraciner

L'arbre dont la racine est au fond de notre âme?
Non. Il est à l'abri des vains complots qu'on trame,
Un grand principe né quelque part, au ciel bleu,
C'est que l'humanité n'a pour maître que Dieu;
C'est que l'homme est né libre! Il le sent! Il doit l'être!
Les ordres d'un tyran, ou la rage d'un prêtre,
Peuvent abattre un homme, un principe jamais.
— Ils ont visé ton cœur, empoisonné tes mets!
Dieu veillait et Marnix! Dieu, dont la Providence
A détourné leurs bras, éveillé ma prudence,
Et qui m'a fait t'aimer (oui! j'en pleure, morbleu!)
Plus que le monde entier, un peu moins que mon Dieu.

(Il regarde les papiers et lit un instant.)

« La Flandre! » Elle eut encor sa dernière pensée.
Il n'a pas achevé la lettre commencée.

(Guillaume fait un mouvement.)

MARNIX, continuant.

Un léger mouvement précède son éveil.

(Le prince s'éveille.)

LE PRINCE, tendant la main à Marnix.

Prends ta lyre, Marnix! et chante le sommeil!
C'est l'oubli des ennuis que chaque jour amène

Sur les flots tourmentés de l'existence humaine ;
Car l'avenir pour moi n'a plus de jours joyeux.
Mais que dis-je? Je vois des larmes dans tes yeux.
Quelles sont ce matin les nouvelles françaises?
Parle, fidèle ami! je suis fait aux mauvaises.

MARNIX, lui tendant le papier qu'il a à la main.

Lisez, prince!

LE PRINCE lit le papier et le jette sur la table.

Passons! Un assassin de plus!
Ils seront quatre à Delft! Quels chagrins superflus
Sont venus traverser ton âme de poète?
Laissons à Dieu le soin de veiller sur ma tête!
La nature nous a condamnés à mourir :
Que nous importe l'heure où nous devons périr!
Bien longtemps j'ai lutté, Marnix! Si je succombe,
Mon fils verra du moins croître au pied de ma tombe
Ces deux fleurs, dont le germe, en dépit du vainqueur,
Dans notre chère Flandre est au fond de tout cœur :
La liberté du corps — la liberté de l'âme.
Nobles et fiers sœurs — la raison vous acclame...
Régnez! Et s'il vous faut un martyr couronné,
Prenez, prenez celui qui vous a tout donné.

MARNIX.

O mon prince, vivez ! car la Flandre asservie
Doit succomber le jour où vous perdrez la vie.

LE PRINCE.

Oublierais-tu le fils que je laisse après moi ?

MARNIX.

Vaincu, la Flandre meurt ! Vainqueur, il sera roi.

LE PRINCE.

Marnix ! on peut régner sans ceindre la couronne.
Qu'importe à la raison le titre qu'on nous donne ?
Au peuple il faut un chef, un homme de son choix,
Tout puissant dans l'État, mais soumis à ses lois,
Souverain électif, et qui sache comprendre
L'allure de son peuple, auquel il devra rendre
La main, à chaque pas fait par l'humanité,
Au chemin du progrès et de la liberté.

(Une pause.)

L'heure approche, qui va jeter bas l'utopie.
Les arrêts du despote et les bulles de Pie
Vont tomber tour à tour sous les coups du Progrès.
Broyant sous ses essieux tous les vils intérêts,
On verra la science, en ce siècle captive,
Déchirer le bandeau que l'Église attentive

S'efforce de fixer sur les yeux des mortels;
Percer l'erreur à jour, renverser les autels
Élevés aux faux dieux que la sottise encense,
Marcher vers la lumière, à l'heure où l'homme pense
A l'abri des canons, qu'appuyé sur ses droits,
Il force à s'endormir dans l'arsenal des rois.
Le crime disparaît! La paix bannit les reîtres;
La raison les tyrans, la science les prêtres;
Rejetant leurs biens, elles tournent les yeux
Vers l'inconnu du monde et l'incompris des cieux.
— Ces jours trois fois heureux sont éloignés encore.
Il ne m'est pas donné d'en voir luire l'aurore :
De mes jours tourmentés je vois venir le soir;
Bientôt je dois partir — et l'horizon est noir.
Je vous laisse un rempart contre la tyrannie :
Maurice est jeune encor, mais il a du génie
Et de sages leçons, que point il n'oubliera.
Vous aurez pour garant le serment qui liera
Le fils du Taciturne aux volontés d'un père,
Qui n'a pu voir, hélas! notre Flandre prospère!
Mais qui lègue à l'enfant, qu'il prit soin d'élever,
Sa noble tâche avec l'honneur de l'achever.
La fortune a souvent un étrange caprice.

Elle a trahi Guillaume, elle aidera Maurice.
Elle est femme et jamais ne prend ses favoris,
Cher Marnix, parmi ceux dont les cheveux sont gris.

MARNIX.

Vous pensez à mourir. D'où vous vient cette crainte?

LE PRINCE.

Mon corps n'a pas encor reçu la moindre atteinte,
Les fatigues des camps et les rigueurs du sort
Jusqu'ici n'en ont pas altéré le ressort. —
— Toi, dont l'âme est semblable à la harpe sonore,
Dont les cordes vibraient aux rayons de l'aurore,
Aux feux vifs du soleil, au souffle des autans,
N'as-tu pas éprouvé que l'âme, par instants,
Semble prête à quitter sa dépouille mortelle,
Comme le jeune oiseau qui veut tenter son aile?
Elle a dans ces moments des élans vers l'azur;
Dans nos veines circule un fluide plus pur;
L'esprit, se dégageant des vanités humaines,
Va planer librement aux régions sereines;
Et laissant de côté les lois de la raison,
Il flotte dans l'éther, loin de tout horizon.
Ainsi, l'heure qui doit dissoudre la matière,
Voit l'âme s'éveiller, s'inonder de lumière,

Comme par un reflet de l'immortalité,
Au moment de voler vers la divinité.
D'un autre œil aujourd'hui, fatigué de ce monde,
Je regarde les plans, où notre espoir se fonde,
L'édifice par moi construit péniblement.
Est-ce un pressentiment, un avertissement?
Je ne sais; mais je dois contraindre ma pensée
A marcher tristement sur la route tracée;
Je regarde souvent le ciel avec amour,
Et chaque jour je crois vivre mon dernier jour.

MARNIX.

Les terribles soucis des luttes engagées,
Vos nocturnes travaux, vos veilles prolongées
Fatiguent le cerveau. Le ressort se détend
Aux heures de repos; l'âme, en se dilatant,
Prend un joyeux essor vers la sphère tranquille,
Où le bruit qui se fait sur ce morceau d'argile
Arrive tout au plus, comme un écho lointain,
Dont la voix va toujours faiblissant et s'éteint.
Heureux l'homme qui pense et qui vit solitaire,
Passant, peu soucieux des choses de la terre!
Mais le monde avec lui n'aura point fait un pas.
Philosophe inutile et qui ne comprend pas

La mission sublime imposée au génie,
Impérieux devoir que l'égoïsme nie,
De marcher, le flambeau du progrès dans la main,
Au champ que la raison ouvre à l'esprit humain.
Lorsque l'oppression veut lui fermer la voie,
Un grand homme paraît ; c'est le ciel qui l'envoie.
Prince, il vous a choisi dans ce siècle de sang.
D'Albe en vain a rugi ; Farnèze est impuissant.
Ils menaient au combat une armée invincible !
A Dieu qui vous protége est-il rien d'impossible ?
L'élite des soldats n'a pu rien contre vous ;
Dans ces tranquilles murs vous bravez leur courroux.
L'Océan se dressant sur la rive batave,
S'élance et jette au front de l'Espagnol sa bave,
Avec le fier défi que lui portent ses flots.
Dieu sait des assassins déjouer les complots.
Il vous réserve encor de nombreuses années.
N'a-t-il pas pris en main nos grandes destinées,
Et montré ce que peut, contre l'oppression,
La volonté d'un homme et d'une nation ?
Dans cette pauvre Flandre ouverte et désunie,
Vous, dont ses desseins ont allumé le génie,
Comme un fanal placé devant l'humanité

Pour guider son chemin au port, la liberté,
Croyez-vous qu'il vous livre au poignard d'un sicaire?
Ou que, vous apprêtant une mort plus vulgaire,
Il vous rappelle à lui, sans avoir terminé
La grande œuvre à laquelle il vous a destiné?
Chassez de votre esprit ces images funèbres.

LE PRINCE.

Crois-tu que l'homme marche ainsi dans les ténèbres?
Mais tu veux donc le mettre au rang du végétal,
Qui ne saurait prévoir l'événement fatal.
Dans tout être animé, lorsque son heure sonne,
Ame, instinct, à ton gré! quelque chose frissonne.
C'est l'avertissement qui nous vient du trépas.
Le plus simple animal l'écoute, l'homme pas.
Quelquefois sa raison se refuse à l'entendre;
Parfois la mort s'impose et nous devons l'attendre;
Car les lois de l'honneur nous en font un devoir.
Ami! de l'éloigner je n'ai pas le pouvoir,
J'abandonne ma vie au courant qui l'emporte.

(On frappe à la porte.)

LE PRINCE, continuant.

On frappe!

(A part, frissonnant.)

C'est la mort qui frappe à cette porte !
Un frisson me saisit et mon cœur a tremblé.

(Marnix se lève.)

UN PAGE.

Un messager de France.

(Marnix sort.)

(Balthazar Gérard entre, porteur de dépêches. — Il est très pâle et semble avoir peine à se contenir.)

GUILLAUME, à part, en observant Gérard.

Il paraît bien troublé.

(Haut.)

Remettez-vous, monsieur.

(Balthazar remet ses dépêches. — Guillaume continue à l'examiner.)

GUILLAUME, à part.

Ma crainte est ridicule ;
Un fervent calviniste ! Intelligence nulle !

(Rêveur.)

Peut-être ! Quelquefois sur ces timidités
L'examen met au jour de grandes qualités.

(Haut.)

Auprès de moi plutôt vous auriez dû vous rendre.
Ces nouvelles hier, je pouvais les apprendre.

Ces lettres je devais les tenir dès le soir,
Vous semblez fatigué, donc, veuillez vous asseoir.

(Balthazar s'assied de manière à être placé du côté du prince, et à l'avoir à sa portée.)

BALTHAZAR, à part.

Te voilà donc, maudit ! Je tremble... c'est de joie !
Comme un jeune lion prêt à saisir sa proie.

Il tire à demi un poignard de son pourpoint et fixe la poitrine de Guillaume, qui lit les dépêches.)

Où frapper ? Par le trou que lui fera ce fer,
Que ta laide âme passe et s'en aille en enfer !

Guillaume se lève subitement et empêche ainsi Balthazar d'exécuter son projet. — Balthazar cache son arme et reste assis. — Le prince se promène dans la chambre et paraît vivement contrarié.)

GUILLAUME, à part, mais haut.

Mort ! Le duc d'Anjou mort ! En mes mains tout [s'écroule ;
Sur les flots de la vie, où, battu par la houle,
Vingt-cinq ans j'ai bravé les tempêtes du sort,
Pour ma barque fragile il n'est donc plus de port ?
Toi, parmi les écueils d'une mer dangereuse,
Cherche pour te guider une main plus heureuse,
O Flandre ! dont le mât en tout temps a porté
Le drapeau du progrès et de la liberté !

M'asseyant au timon, j'attirerais l'orage.
Charles d'Anjou pouvait te sauver du naufrage;
Conjurer l'ouragan, qu'excitaient contre toi
La haine d'un pontife et la fureur d'un roi,
Ils auraient triomphé! Dans l'éclat de ses fêtes,
La France aurait sans doute oublié ses défaites
Et peut-être tendu la main à son vainqueur,
Si, domptant le mépris que me mettaient au cœur
Toutes les lâchetés de ce duc imbécile,
Je n'avais su trouver, en ce temps difficile,
Dans un Valois sans cœur et sans moralité,
Un solide garant de la neutralité.
Et j'espérais voir croître (ô sublime espérance)
La liberté flamande à l'ombre de la France!
(Une pause.)
Mais son nom sonne mal à l'oreille des rois.
Rome et Madrid aux yeux du faible Henri trois
Sauront peindre à leur gré de couleurs menaçantes
Notre religion, nos libertés naissantes,
Décider contre nous un monarque indécis,
Qu'a toujours gouverné la vieille Médicis.
Et moi — la vérité — puis-je la faire entendre?
A leur inimitié j'ai le droit de prétendre.
Gendre de Coligny, protestant, libéral,

J'ai sans doute en secret à venger l'amiral..
La louve à ses fureurs doit mesurer ma haine.
Les ministres adroits de l'Église romaine
Exploiteront sa crainte et son inimitié.
Philippe deux triomphe ! Il sera sans pitié.
Infortunés Flamands ! Que le ciel vous protége !

BALTHAZAR, à part.

Vieux renard des polders ! te voilà pris au piége !
N'invoque plus le ciel ; il est sourd à ta voix.

GUILLAUME, tournant le dos à Balthazar et continuant.

Sur quel sage mortel puis-je arrêter mon choix ?

BALTHAZAR, se levant pour frapper.

Le mien est fait — au cœur !

(Guillaume se retourne.)

(Balthazar se rassied. — Guillaume ne l'a pas remarqué.)

GUILLAUME.

C'est le ciel qui m'éclaire !
Il est dans la Navarre un prince qui sait plaire,
Du trône des Valois héritier, protestant.
Daignerait-il combler mes vœux, en acceptant
La souveraineté de notre pauvre Flandre,
Avec la mission sublime de défendre

Nos droits, les libertés dont nous sommes gardiens,
Contre des ennemis qui sont aussi les siens?
Il les doit rencontrer sur le chemin du trône :
De quel œil verraient-ils poser une couronne
Au front d'un protestant qui combattrait contre eux.
Il ne peut accepter ce mandat onéreux.
Que résoudre, grand Dieu?

(Il se rassied et songe.)

BALTHAZAR, se levant pour frapper, à part.

C'est ce Dieu qui te livre!

GUILLAUME, se levant de nouveau.

Images de la mort, arrière, je veux vivre!

(La princesse entre. — Balthazar l'aperçoit. — Guillaume ne peut la voir.)

BALTHAZAR, continuant, à part.

C'est l'ange de la vie! Il te veut secourir!
Guillaume de Nassau ne devait pas mourir.
Dieu ne le voulait pas, j'allais commettre un crime.

(Balthazar s'exalte. — Guillaume le regarde, étonné.)

BALTHAZAR, à la princesse.

Approche! et viens tirer une âme de l'abime!
Si pour moi tu ne peux invoquer le trépas,

Dans ce monde du moins ne m'abandonne pas!
Viens! Mon cœur est heureux, l'enfer lâche sa proie!
Ton amour désormais sera ma seule joie.
Passant triste et sans gloire, errant dans les chemins,
Où la main du hasard promène les humains,
Viens m'aider à porter le fardeau de la vie!
Que ta voix fasse entendre à mon âme ravie
Ces suaves accents, qui chassent mes ennuis.
Viens éclairer mes jours, viens sourire à mes nuits!

LE PRINCE.

Quoi! ces propos devant la princesse d'Orange!
Je ne puis rien comprendre à ce discours étrange.

LA PRINCESSE, bas, au prince.

N'en accusez que moi : j'eus tort d'encourager
L'amour d'un pauvre fou, que j'ai cru sans danger.

BALTHAZAR.

Sa fille! Qui me trompe, ou du ciel ou de l'homme?
Ange ou femme, qu'es-tu? De parler je te somme.

LA PRINCESSE, montrant le prince.

Monsieur! Voici mon père!

BALTHAZAR.

Ai-je bien entendu?
Tout est fini pour moi! Tout espoir est perdu!

Mon beau rêve s'envole ! — Était-ce donc un rêve?
Quand tu m'apparaissais dans mon couvent de Trève,
Quand la nuit tu venais t'asseoir à mon chevet,
Oses-tu soutenir que ton amant rêvait ?
Et depuis, à cette heure où l'étoile s'allume,
Tu venais. Dans ces traits indécis que la brume
Ébauche en s'élevant du fond de tes marais,
Rêveur sous les tilleuls, j'ai reconnu tes traits.
Te montrant à mes yeux sous ta forme mortelle,
Sous ce toit où tu m'as conduit, je te vois telle
Qu'hier je te voyais, quand tu m'as dit d'aimer.
Ce cœur qu'un vain caprice a pris soin d'emflammer,
Un caprice le brise ! — Ange ou femme, je t'aime !
Ne m'abandonne pas à cet instant suprême,
Où ton éloignement assure mon trépas,

(Il se jette à genoux.)

Je t'en prie à genoux ! ne m'abandonne pas !

LA PRINCESSE, se jetant dans les bras de son père.

Infortuné jeune homme ! — Oh ! je fus bien légère !
Pardonnez-moi, monsieur ! Pardonnez-moi, mon père.

(A Balthazar.)

Cessez d'entretenir votre erreur, je vous vois
En ce moment, monsieur ! pour la seconde fois.

LE PRINCE.

Retirez-vous, Gérard!

BALTHAZAR.

Souvenir d'un beau songe,
Évanouissez-vous! Vous n'êtes que mensonge!
Je m'éveille et je meurs pour avoir caressé
La douce illusion dont vous m'avez bercé.

(A la princesse.)

Vous que j'ai tant aimée, en ce moment encore,
Je ne saurais bannir d'un cœur qui vous adore
La mémoire de celle à qui j'ai pardonné
L'illusoire bonheur qu'elle m'avait donné.
D'un amour insensé vous avez ri peut-être,
J'étais heureux alors; mais je ne puis plus l'être.
A cette heure de calme où je m'en vais à Dieu,
Madame! recevez mon pardon pour adieu.
— Que dis-je? Devant Dieu, comment oser paraître?
L'ordre qu'il me donnait par l'organe d'un prêtre,
La grande œuvre à laquelle il m'avait destiné,
L'ai-je accomplie? — Hélas! tu m'en as détourné,
Du démon des enfers je reconnais la trame,
Toi, qui me poursuivais sous les traits d'une femme,
Toi, je te reconnais à ce fatal pouvoir,

Qui m'a fait oublier le chemin du devoir.
Et quel autre, prenant une forme charmante,
Pouvait dans chaque objet me montrer mon amante,
Que cet ange déchu, que Dieu chassa des cieux ?
Il avait pris tes traits, ton front; ces mêmes yeux
Éclairaient vaguement un pâle et doux visage,
Et ce même parfum m'annonçait son passage ;
O malfaisant esprit ! De l'enfer échappé,
C'est toi qui m'as séduit, c'est toi qui m'as trompé !
Va-t-en ! n'infecte plus l'air pur que je respire !
Arrière, vil démon ! Dieu reprend son empire !

(Élevant les yeux au ciel.)

Dieu, mon âme est à toi ! Tu la vois ! Tu m'entends.
Oublieux des projets que formaient mes vingt ans,
Si tu voyais mon cœur s'égarer sur la route,
Punis ma lâcheté ! Daigne éclaircir mon doute !
Commande, divin maître, et je t'obéirai,
Je vengerai ton culte et je te vengerai.

(Il sort.)

LA PRINCESSE.

Mon père ! sa fureur d'épouvante me glace.
C'est à vous que parait s'adresser sa menace.
Le billet qui devait avertir votre éveil,

D'étranges visions tourmentait mon sommeil;
Cet homme porte au front une marque fatale :
C'est lui, n'en doutez plus, que cet écrit signale.

LE PRINCE.

Ne crains rien, mon enfant! Dieu veillera sur nous.





ACTE IV

Un quai à Delft. — En face un cabaret ; quelques bouteilles et un verre sont sur une table. — Boniface se verse un verre de vin.

BONIFACE, seul.

Enfin, depuis ce jour, le destin m'est plus doux :
Mon ami Balthazar pourra prendre la fuite
A pied : il en aura certes plus de mérite,
J'ai vendu son cheval et j'en garde le prix ;
Il paiera mon écot.

(Il soulève une bouteille.)

Hocheimer ! tu souris
Dans ta flûte, à l'ami qui te retrouve. Traitre !
A mes yeux si longtemps refuser de paraitre.
Tu te cachais ici ! Je devrais te tenir
Rigueur. (Il boit.)

De ma patrie excellent souvenir,

D'un couvent où la vie était large et facile.
Rappelle-moi ce temps, où mon roussin docile,
Pour recevoir son maître, amolissant son rein,
Me portait doucement dans les vallons du Rhin.
Et qu'est-il devenu? Sans doute, un autre maître
Fait sentir le bâton qu'il n'eût pas dû connaître,
Au pauvre bourriquet, qui comprenait si bien
Qu'au dessus du bien-être en ce monde il n'est rien.
Hocheimer! l'ennemi de la mélancolie,
Fais-moi ressouvenir!
(Il boit.) Plutôt fais que j'oublie,
Dans l'ennui du présent, le bonheur du passé,
Mes soucis, le péril dont je suis menacé.
Mais non! Dans mon cerveau surpris par tes fumées,
Je vois se dessiner mes collines aimées,
Et leurs ombrages frais, et leurs petits ruisseaux,
Jasant sous la feuillée ainsi que des oiseaux.
Les brouillards de ces lieux habités par la fièvre
S'effacent; la chanson vient errer sur ma lèvre,
Dont le moine quêteur, loin des murs du couvent,
Libre et joyeux jetait le gai refrain au vent.
(Il chante.)
Dieu des mortels extermina la race,

Un seulement devant lui trouva grâce :
Ce fut Noé !
Évoé !
Gloire au père Noé !
Un soir qu'il était dans les vignes,
Levant les yeux au firmament,
Il y vit clairement les signes
D'un immense débordement.
En fervent ami de la treille,
Il avait surtout peur de l'eau.
A l'image d'une bouteille,
Qui respire par son goulot,
Noé construit une arche immense.
Dans le pays chacun en rit ;
On dit : Le vieux est en démence ;
Certes, il a perdu l'esprit.
Au jour du déluge,
Tremblant, sans refuge,
Les pauvres mortels
Dressent des autels
Au Dieu qui les noie.
L'eau poursuit sa proie.
Maison, toit, forêt,

Mont, tout disparaît!
Aux cimes connues,
Pâle, l'homme fuit,
Gravit jusqu'aux nues!
Le flux monte à lui,
L'étreint, le terrasse,
D'un seul bond dépasse
Les plus hauts sommets,
Et — retombe à jamais.

Bercé sur l'abîme,
Où le flot vainqueur
Roule sa victime,
Tranquille en son cœur,
Le vieux patriarche
En rit dans son arche.
Un monde nouveau
Émerge de l'eau.

Et l'eau s'en alla, Dieu sait comme;
Noé ne nous l'a jamais dit.
Honneur au vin qui sauva l'homme,
Seul, l'imbécile le maudit!

(Il boit.)

Si je ne suis pas gris, je suis bien près de l'être.

LE PÊCHEUR, passant sur le quai et observant Boniface.

L'un des conspirateurs. — Mertens doit s'y connaître.
L'un vide des flacons, l'autre est un amoureux.
Ces gens-là, pour Nassau, ne sont pas dangereux.

BONIFACE l'aperçoit, haut.

Un bourgeois qui m'observe! Ah! sans doute un ivrogne!

LE PÊCHEUR, furieux.

Le vice d'un buveur se connaît à sa trogne.

BONIFACE.

Il a le vin mauvais.

LE PÊCHEUR.

Garde-toi d'insulter
Des hommes qui sauront se faire respecter;
Et si tu quittes Delft, tu peux dire à tes maîtres
Que ses bourgeois n'ont pas oublié leurs ancêtres,
Qu'ils sont les dignes fils de ce peuple géant,
Qui vit fuir les Césars, reculer l'océan.

BONIFACE, au pêcheur, qui s'en va.

Va-t'en, castor hargneux! rentre dans ta tourbière.
Vous n'appréciez pas, tristes buveurs de bière,
Ce vin dont la vapeur épure le cerveau,
Qui, d'un moine poltron fait un homme nouveau.

Je suis brave! A mon flanc je veux voir une épée.
Émule d'Alexandre et plus grand que Pompée,
Dussé-je rencontrer des lions pour gardiens,
Je veux trancher d'un coup cent mille nœuds gordiens.

(Il boit et laisse son verre à demi plein.)

Dieu ne nous a pas faits pour massacrer des hommes.
Tout est bien, tout est beau dans le monde où nous [sommes.
Pour le mortel heureux qui conserve un cœur pur,
L'horizon est serein et le ciel est d'azur.

(Il voit entrer le père Géry.)

Ah! voici le nuage.

LE PÈRE GÉRY, voyant les flacons, Boniface ivre.

Horreur!

BONIFACE, doucereux.

Prenez un verre.

C'est un petit vin blanc, fort innocent, mon père;
Veuillez m'entendre avant de faire mon procès.
Songez que la prudence est mère du succès,
Que dans ce petit Delft, plus d'un œil nous regarde,
Que contre les soupçons il faut nous mettre en garde.
Ces bourgeois croiront-ils que leur affreux marais,

Pour nous fixer à Delft, puisse avoir tant d'attraits?
Donc, laissons un maintien qui sent le monastère;
De nos couvents quittons la règle trop austère.
Ce peuple est aisément enclin à la boisson;
Il faut pour un moment nous mettre à l'unisson.
Le but est glorieux : pour l'atteindre, il faut vivre.

LE PÈRE GÉRY.

Frère! ces arguments sont bien ceux d'un homme ivre.
Va, marche, misérable, au cachot qui t'attend!

BONIFACE.

Franciscain éhonté, laid suppôt de satan!
Quarante ans j'ai courbé le front; je le relève.
Quarante ans d'infamie! Oh! je suis votre élève,
Je sais le cœur d'un moine et ce que nous cachons
De viles passions sous nos noirs capuchons,
D'appétits dévorants sous la robe du prêtre.
Pas plus que moi tu n'es ce que tu veux paraître.
Toi, qui devrais du ciel enseigner le chemin,
Vermine des couvents! rebut du genre humain!
Tu portes dans ton sein tout le fiel de l'Église.
Trop lâche pour tenter un crime qu'autorise
Le coupable intérêt de Rome, que tu sers,
Tu vas jeter une âme au démon des enfers!

Ton Balthazar, un fou, va te couvrir de gloire :
Car ton génie aura préparé sa victoire.
Il ne parlera pas. Oh! la tombe en répond!
Et Rome applaudira le scélérat profond,
Qui sans or, sans péril, aura servi sa haine,
Digne de ceindre un jour la tiare romaine!
Quarante ans vous m'avez abreuvé de dégoûts;
Mais je jette le froc et je romps avec vous.
J'arrêterai Gérard sur le bord de l'abîme.
Aux yeux de tes pareils, un échec est un crime!
Dans les sombres cachots que tu voulais m'ouvrir,
Ministre maladroit, je te verrai pourrir.

LE PÈRE GÉRY, s'approchant et tirant un poignard pour frapper Boniface.

Ah! malheureux, tes jours ne pèsent plus une once.

BONIFACE.

Rengaîne ton poignard! Un pas — je te dénonce.
Tu trembles à ton tour. Adieu! je pars vengé.

LE PÈRE GÉRY, se faisant humble, jette du poison dans le verre qui est sur la table, pendant que Boniface va pour s'éloigner.

Il me faut oublier que tu m'as outragé.
Tes discours un moment ont bien pu me surprendre.
A ton raisonnement je vois qu'il faut me rendre :

L'intérêt de l'Église abusait ma vertu.
Sous le même drapeau, nous avons combattu.
Frère ! ne brisons pas l'amitié qui nous lie,
Viens ! partageons ce vin qui nous réconcilie ;
Laissons la Providence agir ; restons amis !

(Il porte le verre à ses lèvres et fait semblant de boire.)

BONIFACE, à part.

Un faux ami vaut mieux qu'un million d'ennemis.
Je dois être prudent : j'ai vieilli dans leurs ruses.

(Haut.)

Mon frère ! je fus vif, recevez mes excuses.

(Il vide le verre.)

LE PÈRE GÉRY.

Adieu, frère ! C'est moi qui dois payer l'écot.

(Boniface s'en va trébuchant.)

LE PÈRE GÉRY, seul.

Cherche pour t'écouter, en enfer, un écho !
Car ce poison foudroie, et sans laisser de trace.

(Avec componction.)

Il est mort maintenant. Le ciel lui fasse grâce !

BALTHAZAR, entrant.

Mon père... Boniface ! il parle !... ouvre les bras
Et tombe... il est glacé par la main du trépas.

LE PÈRE GÉRY.

C'est ainsi, mon enfant, que Dieu fait des miracles.
Devant sa volonté tombent tous les obstacles.
Ce moine s'enivrait, il courait nous trahir.
Mais toi-même à ce Dieu tu tardes d'obéir.
Nouveau David, auquel sa bonté paternelle
A voulu réserver une gloire éternelle,
Dont l'éclat à jamais rejaillit sur les tiens,
Il t'a marqué du doigt pour sauver les chrétiens.
Nassau ne devait plus voir s'éveiller l'aurore?
Dieu te l'a montré seul, sans arme! Il vit encore.
Depuis ce temps, Gérard, un nouveau jour a lui.

BALTHAZAR.

Elle était là si belle et debout près de lui!
D'une jeune princesse empruntant le visage...
Je ne puis de mon cœur bannir sa douce image.
Je ne sais quel propos pourrait m'être échappé.
La raison s'en allait de mon esprit frappé.
Depuis, ma tête souffre et mon âme... Qu'est-elle?
Même je ne sais pas de quel nom on l'appelle.

LE PÈRE GÉRY.

Satan!

BALTHAZAR.

Mais à l'instant où son heure sonnait,
A Nassau j'ai pensé que le ciel pardonnait,
Qu'il lisait dans le cœur de Guillaume d'Orange,
Et que, pour le sauver, il m'envoyait un ange.

LE PÈRE GÉRY.

Je t'exposais en vain tout ce que m'inspirait
Du Dieu que nous servons le pressant intérêt;
L'enfer a prévalu; tu tombes dans le piége
Que tend au cœur naïf le démon qui l'assiége.

BALTHAZAR.

J'ai vaincu le démon, triomphe d'un instant!
Sous des traits adorés, j'ai songé que Satan...

LE PÈRE GÉRY.

C'est Dieu qui t'éclairait.

BALTHAZAR.

Au vent de ma colère,
Je le voyais pâlir. Oh! j'aurais dû lui taire
Des propos qu'à ma lèvre ont dictés tes leçons.
Dans mon âme troublée, où meurent les soupçons,
Toujours je la revois pure, innocente et belle,
Et toujours, malgré moi, mon cœur vole auprès d'elle.

LE PÈRE GÉRY.

Retourne à ton village, et que la vision
Qui t'aura fait laisser ta noble mission,
Efface de ton front la sublime auréole!
Que dans l'obscurité son amour te console!
La Providence veille, et Dieu saura trouver
Un cœur pour le comprendre, un bras pour nous sauver;
Mais dans l'ombre où tu vas rentrer pauvre et sans gloire,
Des souvenirs viendront assaillir ta mémoire,
Avec des pleurs amers et le regret du prix.
Accablé sous le poids de ton propre mépris,
Tu mourras misérable, et le jour où ton âme
S'en ira vers le Dieu terrible, qui réclame
Pour l'Église un vengeur, toi, le prédestiné,
Dans le feu des enfers, tu hurleras damné!

BALTHAZAR.

Si vous dites vrai, si!...

(Guillaume passe avec le comte de Marnix. — Le père Géry montrant Guillaume à Balthazar.)

Dieu te répond.

BALTHAZAR, exalté.

Qu'il meure!

(Il semble prêt à s'élancer.)

LE PÈRE GÉRY, le retenant.

Tu le trouveras seul bientôt dans sa demeure.

(A part.)

Son ardeur me perdrait.

GUILLAUME, s'arrêtant un instant pour observer Balthazar.

Toujours sur mon chemin !

BALTHAZAR, remettant son pistolet dans son pourpoint.

Silence maintenant ! Tu parleras demain !





ACTE V

Le vestibule de la maison du prince d'Orange, à Delft, communiquant avec la salle à manger, située au rez-de-chaussée. L'entrée principale, donnant sur la cour, est en face. Un passage voûté y conduit. A gauche, un escalier en bois qui mène au premier étage. Près de l'escalier, une voûte obscure s'enfonce dans le mur : derrière cette voûte, un portail s'ouvre sur un étroit sentier qui conduit aux remparts.

GUILLAUME ET MAURICE DE NASSAU.

(Guillaume est vêtu simplement. Il porte un chapeau de feutre mou, à larges bords, de couleur sombre, entouré d'un cordon de soie, semblable à ceux que portaient les gueux, au début de la révolte des provinces. Une grosse ruche entoure son cou. Sur sa poitrine pend une médaille des gueux, avec la devise : « Fidèle au roi jusqu'à la besace. » Il est vêtu d'un large surtout de drap gris, sous lequel il porte un pourpoint de cuir basané, avec des culottes larges et tailladées. — Maurice de Nassau est en costume de voyage. On voit qu'il vient d'arriver à Delft.)

GUILLAUME.

Mon fils ! j'ai cru devoir vous rappeler de Leyde,
A l'heure où votre père a besoin de votre aide.

La Flandre est en péril ; car jamais l'horizon
Ne fut plus noir pour elle et pour notre maison.
Ne tournez pas les yeux vers la vieille Angleterre,
Vous n'y trouveriez pas un secours salutaire.
La liberté n'est pas en faveur dans les cours ;
La reine Élisabeth vendrait cher son concours.
Et nous n'échapperions aux Espagnols, aux prêtres,
Que pour trouver bientôt plus près de nouveaux maîtres.
L'orage sur Rodolphe est tout près d'éclater.
Parmi nos ennemis il le faudrait compter,
Et son glaive eût pesé bien lourd dans la balance.
La mort du duc d'Anjou fait hésiter la France.
L'Océan, aujourd'hui notre seul allié,
Arrête l'Espagnol, qui n'a pas oublié
Les flots dont le torrent poursuivait ses armées.

(Une pause.)

La Hollande respire et ses digues fermées,
Voient flétrir le froment où la mer a passé.
Mais cruel, l'ennemi que nous avons chassé
Se venge impunément, sur la terre flamande,
Des échecs que lui sut infliger la Hollande.
La flamme des bûchers, qu'allume sa fureur,
D'un fatal égoïsme éclaire en vain l'erreur.

Chaque ville, isolant sa faible résistance,
Devant quelques soldats tombe sans assistance —
Et l'on voit tour à tour ces vaillantes cités
Périr en défendant leurs vieilles libertés.
Longtemps j'ai travaillé pour unir la défense ;
Mes efforts échouaient devant une indolence,
Qui ne reconnaissait le commun ennemi
Qu'à sa porte, insolent, et vainqueur à demi.
Il me faudra laisser ma tâche inachevée...
A vous de l'accomplir, et la Flandre est sauvée.
Vous n'avez pas vingt ans, mais on peut se fier
A vos jeunes talents dont votre père est fier.
Gouvernez. Dans la paix et surtout dans la guerre,
Vous serez plus heureux que ne fut votre père.

MAURICE.

De vos sages avis pût-il être inspiré,
Votre fils marcherait d'un pas mal assuré
Sur le terrain glissant et fertile en disgrâces,
Où vous avez laissé tant d'éclatantes traces.
Vous qui connaissez l'art de guider les humains,
Conservez ce pouvoir, qui, dans nos faibles mains,
Perdra tout son crédit, si le sort m'est contraire.

GUILLAUME.

Maurice, mon cher fils, j'aurais voulu vous taire
Mes noirs pressentiments : il se peut qu'aujourd'hui,
Il se peut qu'à l'instant, Dieu me rappelle à lui.

MAURICE.

Mais qui vous fait prévoir ?...

GUILLAUME.

Je suis prêt à toute heure.
Dans un secret dessein, si Dieu veut que je meure,
Du moins nos ennemis ne profiteront pas
De l'indécision, qui suivrait mon trépas.

(Il remet un parchemin à Maurice.)

Cet ordre, qu'au conseil il vous faudra remettre,
Avant la fin du jour, lui nomme un nouveau maître ;
Vous, Maurice, vous seul... Veuillez donc écouter
L'avis que je vous donne avant de vous quitter,
Et puissiez-vous toujours vous y montrer docile.
Déjà je vous l'ai dit, le temps est difficile :
Vous avez devant vous deux puissants ennemis,
Derrière vous la mer, devant vous pas d'amis.
Héritier de Nassau, les premiers vous haïssent ;
Quand viennent les revers, les derniers nous trahissent.
Du peuple, travaillez à vous faire chérir :

C'est la seule amitié qu'il faille conquérir :
Car mes malheurs en ont éprouvé la constance.
Elle doit, dans vos mains, unir la résistance.
Mon fils, aimez la Flandre autant que je l'aimais.
Gouvernez sagement et ne régnez jamais.

MAURICE.

Mon père, votre nom me servira d'égide,
Votre vertu — d'exemple et vos conseils — de guide.
Mais pourquoi voulez-vous me taire le péril?...

GUILLAUME.

C'est un pressentiment peut-être puéril.
J'aime à voir à mon fils cette sollicitude;
Mais ne laissez rien voir de votre inquiétude
A la table, où j'ai su, dans mon plus grand chagrin,
Dans les plus grands dangers, montrer un front serein.

La princesse de Nassau (Louise de Coligny) entre avec quelques jeunes princesses et des seigneurs de la suite ou de la famille du prince. — Le bourgmestre de Leeuwarden les accompagne. — La jeune princesse ne se trouve pas parmi eux.)

UNE DES PRINCESSES accourt, embrassant Maurice.

Maurice!

UNE AUTRE, l'embrassant aussi.

Quel bon vent ramène notre frère?

MAURICE.

Ce bonheur de vous voir, je le dois à mon père.

LA PRINCESSE DE NASSAU (Louise de Coligny.)

Et pour nous rendre heureux, vous pouvez ajouter
Que vous nous revenez pour ne plus nous quitter.

GUILLAUME.

A table, mes enfants! Et qui m'aime me suive.

(Il donne le bras à la princesse sa femme et se dirige vers la salle à manger. — Balthazar Gérard parait sur le seuil de la porte d'entrée donnant sur la cour : il s'approche.)

BALTHAZAR, à part.

Moi, j'invite à ta table un moins joyeux convive,
La mort!

GUILLAUME, l'apercevant, fait un mouvement de surprise, que remarque Balthazar.

Cet homme encor!

BALTHAZAR, humble.

J'attends un parchemin,
Pour revoir mes foyers, signé de votre main.

LA PRINCESSE LOUISE, bas à Guillaume.

Oh! jamais je n'ai vu si mauvaise figure!

GUILLAUME.

Il ne faut pas toujours en croire cet augure,

(A Balthazar.)

Moi-même je viendrai vous remettre ce pli.

(Tout le monde se dirige vers la salle à manger.)

BALTHAZAR, seul.

Oui! la prédiction du moine s'accomplit.
Nassau marche à la mort en aveugle... Ma face
Du danger qu'il affronte eût trahi la menace,
Si le destin n'eût mis un bandeau sur ses yeux.
Le crime sur mon front se lit en traits hideux.
Au suprême moment, j'en fais l'expérience :
On ne transige pas avec la conscience.
Et que m'a fait cet homme ? Où donc sont ses forfaits ?
Je ne me souviens plus que de tous ses bienfaits.
L'or que je demandais, que me refusait Parme,
Nassau me le donnait;

(Montrant un pistolet.)

Son or a payé l'arme,
L'arme qui le tuerait? Et ce pauvre inconnu,
Qu'il voyait à ses pieds, mendiant, presque nu,
Dont la bouche perfide implorait une grâce,
D'un farouche regard, déjà marquait la place

Où le traitre devait frapper son bienfaiteur.
Plus tard, lorsque, trompé par un rêve imposteur,
Aveuglé par l'excès d'un amour en démence,
J'avais, par mes propos, fatigué sa clémence,
Outragé son enfant, il a su — calme, doux,
Me parler sans colère, ainsi qu'on parle aux fous.
Ingrat, je le tuerais? — Guillaume est hérétique.
Mais me faut-il en croire un prêtre fanatique?
Ai-je à venger le ciel ou le monde chrétien?
— J'écoute dans mon âme et je n'entends plus rien.
L'ambition y parle. Au banquet de la vie
Je veux m'asseoir un jour. — Ce bonheur que j'envie
Fond comme un vil métal au creuset du remord.

(Il regarde droit devant lui, épouvanté.)

Est-ce toi que je vois se dresser — pâle mort?
Je frappe! on me saisit... Ton œil fixe ta proie.
On m'attache à la roue, et ces os que l'on broie,
Cette chair qui crépite au feu de tes tisons,
Et ces cris, qui d'horreur emplissent les prisons!
Ces os, ce sont les miens; cette chair — c'est la mienne;
Ces hurlements!... Qu'importe à l'Église chrétienne!
Le crime est accompli, périsse l'instrument!
Et s'il l'accuse un jour! c'est un homme qui ment!

(Il reste rêveur. — Puis, tout à coup.)

Partons! Je veux revoir mes campagnes chéries,
Les rives de la Saône et ces vertes prairies
Où je retrouverai dans mon obscurité
L'innocence du cœur et la tranquillité.

(Une pause.)

Mais le puis-je? — C'est là que se sont fait entendre
Ces voix, ces voix du ciel, me parlant pour m'apprendre
Le glorieux destin qui m'était réservé.
Dieu me montrait du doigt Nassau, le réprouvé
Huguenot, traître au roi, rebelle aux lois de Rome!
C'est Dieu qui m'a conduit en face de cet homme!
Sa vie est un affront, sa mort est un bienfait!
C'est Dieu qui m'a dit : « Frappe! » Et je ne l'ai point fait!
Son lâche serviteur jette dans la balance
L'intérêt, le péril et la reconnaissance,
Les dons d'un hérétique — un piége de Satan!
Les supplices, la mort... l'éternité m'attend.
La volonté de Dieu m'amène ma victime,
Sa justice ne peut me commander un crime.
— Insecte, que du pied on écrase en passant,
Je veux, dans mon orgueil, juger le Tout-Puissant,
Il commande et j'hésite! Il est seul responsable.

Le lien qui t'attache à ce corps périssable,
O mon âme, t'emplit de doute et de terreur.
Que l'avis du Très-Haut dissipe ton erreur !
Par un signe certain qu'il me fasse connaître
Ce qu'ordonne la voix de mon souverain maître.
En ces lieux, à mes coups si Nassau vient s'offrir,
Le juge des mortels le condamne à mourir.
O Dieu ! si je succombe, au sein de la torture,
Donne-moi ce grand cœur de vaincre la nature ;
Que le gentil apprenne, en me brisant les os,
Que pour venger ta foi, l'Église a des héros !

(Deux heures sonnent.)

Guillaume de Nassau ! ta dernière heure sonne.
Sur la dalle déjà, c'est ton pas qui résonne,
L'impie est condamné ! Je suis le bras de Dieu.

(Il regarde du côté de la salle à manger.)

Il vient !... Il baise au front ses enfants... un adieu !
Il s'approche, il est seul, je triomphe... Il écoute...
Il soupçonne... Mon trouble éclairerait son doute ;
Fais silence, mon cœur, tu pourrais me trahir !
Mes nerfs à mon cerveau refusent d'obéir ;
Ma main tremble...

GUILLAUME, s'avançant vers Gérard, tient à la main le passe-port que celui-ci lui a demandé.

Monsieur! le père vous pardonne,
Mais vous quitterez Delft, le prince vous l'ordonne.
Voici ce passe-port. Partez en liberté.

(Balthazar hésite un instant. Guillaume monte la dernière marche de l'escalier. — Balthazar s'élance et lui tire un coup de pistolet dans la poitrine.)

BALTHAZAR.

Moi, je signe le tien ! C'est pour l'éternité.

GUILLAUME, s'appuyant sur la rampe.

Prends pitié de mon peuple! O Christ! reçois mon âme!

BALTHAZAR, triomphant.

J'ai tué Goliath!

(Jacob Van Maldere, capitaine de cavalerie, accourt, suivi de hallebardiers et de quelques pages : il reçoit Guillaume dans ses bras. — Balthazar fuit, les soldats s'élancent à sa poursuite.)

VAN MALDERE.

Saisissez cet infâme
Meurtrier...

(Il applique l'oreille sur la poitrine du prince et écoute : tous le regardent, anxieux.)

Je perçois dans le cœur un certain
Mouvement, mais qui va faiblissant... il s'éteint...

Messieurs, portez le prince, ayez soin de l'étendre,
Découvrez la blessure et tâchez de le rendre
A la vie, au pays qui tant en a besoin.
Le salut bien souvent dépend du premier soin.

(On amène Balthazar. — Jacob Van Maldere tire son épée et veut se jeter sur le meurtrier : on l'en empêche.)

VAN MALDERE.

Malheureux! je devrais!...

(Plus calme.)

Mais veuillez me répondre.

BALTHAZAR, offrant sa poitrine.

Vengez donc votre maître!

VAN MALDERE.

Il vit pour te confondre.

BALTHAZAR.

Oh! non! je l'ai tué. Je ne veux rien nier.
Je ne tenterai rien pour me justifier.
Vous me trompez : ma balle était empoisonnée.
L'athée est en enfer et son âme est damnée.

VAN MALDERE.

Misérable.

BALTHAZAR.

Mon cœur était sans fiel,
J'ai tué l'antéchrist, mon complice est au ciel.

VAN MALDERE.

Les tortures sauront t'en faire nommer d'autres.
De la religion, hypocrites apôtres,
Le Dieu que vous prêchez est un Dieu de combat,
Qui règne par la ruse et par l'assassinat.

MARNIX, sur le seuil de la salle à manger.

Le prince est mort, messieurs.

(Tout le monde se découvre. — Plusieurs pleurent.)

MARNIX, au milieu du silence général.

Nous perdons notre frère,
La Hollande — un grand prince, et la Flandre — son [père.



LAIDE MAIS BELLE

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES.

La Marquise.

La laide fille, sa nièce.

Irma, ancienne gouvernante de la laide fille.

Quelques nobles.

Un Commissaire.

La scène se passe à Paris, sous la Terreur.





LAIDE MAIS BELLE

La scène représente une chambre à Paris, au temps de la Terreur. — Une femme est seule et regarde par la fenêtre ; elle tient à la main une branche d'aubépine, un masque couvre sa figure. — On entend des cris dans la rue : A mort les aristocrates ! à la lanterne ! etc.

LA LAIDE FILLE.

C'est l'appel de la mort aux heureux de ce monde…
Français, peuple aveuglé, tigre dont la voix gronde,
Que tes féroces cris ont fait verser de pleurs !
Regarde, cependant, l'aubépine est en fleurs,
Laisse là ton Paris, charnier où le sang fume,
Prends le chemin des bois que le lilas parfume,

Va, joyeux, respirer, pendant quelques instants,
L'haleine des bosquets et des fleurs du printemps.
Ton cœur s'adoucira ; ta colère sauvage
Oubliera sa vengeance et les jours d'esclavage.
Tu t'es fait libre — toi.

(Une pause.)

Loin des vallons chéris,
Ma tante me retient captive dans Paris.
Dans ma chambre, à vingt ans, je dois vivre enfermée,
Et personne ici-bas ne m'a jamais aimée.

(Une pause.)

Un voile doit cacher la hideur de mes traits.
Au vieux château, là-bas, peut-être j'oublierais...
J'oublierais mon malheur, je n'irais plus dans l'ombre
Respirer un peu d'air, quand Paris se fait sombre,
Comme un lugubre oiseau, dévoré par l'ennui,
Honteux de sa laideur et pleurant dans la nuit.
Je ne reverrai plus ces belles matinées,
Moments délicieux de mes jeunes années,
Où j'errais dans le parc aux longs sentiers ombreux.
Ah ! le cœur de l'enfant était encor heureux !
Il ne savait ce qu'est cette affreuse souffrance
D'être laide et de vivre ainsi sans espérance !

(Une pause.)

Malheureux fut le jour où le propos moqueur
D'un méchant qui passait me tomba sur le cœur;
Je courus consulter la source solitaire
Qui dormait dans la mousse... Aussitôt l'onde claire
Me montra dans le fond un monstre grimaçant,
Elle me répétait le propos du passant.
Toute félicité devait m'être ravie;
A vivre au fond des bois je résignai ma vie.
Au parfum de la fleur, au soleil j'avais droit,
Et les oiseaux du ciel chantaient aussi pour moi.

(Irma, gouvernante, entre brusquement et a l'air effrayé. — Les cris recommencent dans la rue.)

IRMA.

Entendez-vous ces cris? Le peuple est tout en armes.

(Puis, s'apercevant que sa jeune maîtresse a l'air triste.)

Quoi, vous pleurez encor?

LA LAIDE FILLE.

Mes yeux n'ont plus de larmes;
Je crois que d'en verser à la fin ils sont las.
Irma! je souffre plus quand fleurit le lilas;
Ma chambre me paraît encor plus solitaire,
Il semble qu'il me manque une amitié sur terre,
Qu'il me faudrait un cœur qui batte près du mien

Et que, sans ce bonheur, le reste ne soit rien.
(Une pause.)
Laisse-moi te conter un rêve, mon amie,
Toi seule m'aime un peu. Je me vis endormie
A l'ombre des lilas : un rossignol chantait;
Sa femelle, en couvrant ses petits, l'écoutait.
Ce chant mélodieux, montant pur au silence
D'une nuit du printemps, berçait ma somnolence.
Puis, tout à coup, il prit de magiques accents,
Dont le charme apporta le trouble dans mes sens;
Je me sens transformer... O bonheur éphémère!
Me voici rossignol, et je viens d'être mère;
Le joli nid de mousse est un petit berceau
Où me sourit un ange aux yeux bleus, et si beau! —
Le réveil fut affreux. — La glace impitoyable
Reflétait la laideur de ma face effroyable,
Et j'étais seule!...

(Des cris féroces retentissent de nouveau dans la rue. — Irma court à la fenêtre et essaye de cacher ses pleurs.)

IRMA.

Mais qu'est-ce donc que ces cris?
Quelle obstination de rester à Paris!
Qui peut y retenir madame votre tante?

Sans doute elle complote; elle vit dans l'attente
De la grande journée où, reprenant leurs droits,
Elle y verra rentrer les enfants de ses rois.
Elle attendra longtemps. Je crois peu que la France
Réalise sitôt cette douce espérance.

LA LAIDE FILLE.

Caprice singulier, qui nous fait bien souffrir!

IRMA.

Déjà l'on nous surveille; on saura découvrir
Qu'il se pourrait fort bien qu'un bon complot se trame
Dans ce noble salon, que préside madame,
Où l'on voit accourir encor bouleversés
De se voir au rebut et démonétisés,
Comtes, marquis et ducs, de vieilles utopies,
S'assemblant pour crier comme l'on voit les pies,
Pour regarder près d'eux grande et forte passer
La jeune liberté qu'ils n'ont pu terrasser.

(On entend tousser dans l'escalier.)

LA MARQUISE, dans l'escalier.

Hum! hum!

IRMA.

Madame vient... Croyez, mademoiselle,

Que ce n'est pas au moins que je craigne pour elle,

(Ironiquement.)

Elle est si bonne!

LA LAIDE FILLE.

Irma! pourquoi la condamner?

Car ses malheurs devraient lui faire pardonner

Sa noire humeur.

(Irma sort. — La marquise entre; c'est une femme déjà arrivée à l'âge que les femmes commencent à taire. De noble et vieille souche, elle est raide et fière.)

LA LAIDE FILLE, faisant à sa tante une superbe révérence.

Bonjour, madame la marquise!

LA MARQUISE, furieuse.

Votre plaisanterie est, chère nièce, exquise,

Vous me feriez plaisir de la garder pour vous.

LA LAIDE FILLE.

Par quel mot ai-je pu mériter ce courroux?

LA MARQUISE.

Ces titres sonnent mal; l'oreille populaire

Ne peut plus les entendre aujourd'hui sans colère;

Ce sont ceux que longtemps ses maîtres ont portés.

Ces hommes ont compris, esclaves révoltés,

Que le jour va venir qui va finir la farce,
Oh! je sais qu'en secret, vous, comtesse de Marse,
Vous osez approuver la révolution.

LA LAIDE FILLE.

Je blâme les excès de la sédition.
Le sang que l'on répand, je doute qu'on le lave...
Mais le peuple est resté trop longtemps votre esclave.
Vivant de ses sueurs, vous vous moquiez de lui.
Vous marchiez sur son front; il se venge aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Sur le roi, dont sa hache a fait tomber la tête;
Sur vos biens, qu'en un jour emporta la tempête;
Sur nos titres, nos noms, dont le monde est rempli,
Qu'il voudrait effacer et vouer à l'oubli,
Stupide! — comme si le burin de l'histoire
Ne les avait gravés au temple de la gloire —
Sur de nobles seigneurs, vos parents, vos amis,
Qui neuf siècles ont fait trembler vos ennemis,
Dont le sang généreux a marqué la carrière
Où la France passait, triomphante, guerrière —
Et c'est ce même sang, ma nièce, qu'il leur faut
En ces jours malheureux verser sur l'échafaud. [times?
Vous plaignez le bourreau, mais qu'ont fait ses vic-

LA LAIDE FILLE.

Neuf siècles de douleur n'excusent pas les crimes,
Mais pendant ces temps durs, il fut beau de le voir
Ce grand peuple, écrasé sous le poids du pouvoir,
En pardonner l'abus à vos nobles ancêtres.
Il a dû condamner leurs fils, ces petits-maitres,
Race dégénérée, absurde nullité,
Trainant péniblement son inutilité!
Débauchés, qu'il voyait sous la table rougie
Rouler inanimés dans les bras de l'orgie!
Le peuple regardait et le peuple avait faim;
Pour payer leurs plaisirs, il travaillait sans fin.
Les enfants demandaient vainement à leur mère
Du pain... Le peuple a trop écouté sa colère;
Pour son ancienne idole il s'est montré brutal;
Mais c'est qu'elle est fort laide à bas du piédestal.

LA MARQUISE, répliquant vivement.

Comtesse!

LA LAIDE FILLE, l'interrompant.

Pardonnez! Je me laisse entrainer,
Ma tante! Vous! jamais pourriez-vous pardonner

Au peuple qui troubla la fête de la vie
Où vous étiez assise...

(Irma entre épouvantée, hors d'haleine, regardant derrière elle comme si quelque chose de terrible allait apparaitre.)

IRMA.

Ils m'ont... ils m'ont suivie.

LA MARQUISE.

Qui donc ?

IRMA.

Oh ! des bandits, des gens à l'air mauvais
Et qui m'ont demandé quels maîtres je servais.
Jamais je n'oublierai leurs visages sinistres.

LA MARQUISE.

De l'échafaud ce sont sans doute les ministres.
Chère nièce ! ils ne sont pas mal vos protégés.

LA LAIDE FILLE.

Ah ! ma tante, partons et fuyons ces dangers.

LA MARQUISE.

J'avais pour demeurer une raison fort grave :
Si je vis au milieu du peuple que je brave
Par mon nom que je porte et mes réunions,
Qui restent à l'abri des perquisitions,
C'est que j'ai conservé l'espérance sublime

D'entendre sonner l'heure où, châtié, le crime
Verra rentrer le roi vengeur et glorieux
Sur la terre de France où régnaient ses aïeux.
J'y travaille, ma nièce, et méprise la grève.

LA LAIDE FILLE.

C'est moi qui vous en prie! Oubliez ce vain rêve :
Les timides vieillards qu'assemble ce salon
Seraient pour vous défendre un pauvre bataillon.

LA MARQUISE.

Ils avaient pour aïeux ces héros dont la France
A depuis Tolbiac reconnu la vaillance,
Les chevaliers sans peur, célèbres au tournoi,
Les soldats glorieux du jour de Fontenoy.
Sortez! les accusant vous reniez vos pères.

(La laide fille sort.)

IRMA.

Pour elle vous n'avez que paroles amères;
Elle a le cœur d'un ange.

LA MARQUISE.

Oh! je m'en aperçois.
Elle ose critiquer les gens que je reçois.
Pour lui plaire, il faudrait que j'aille dans la rue
Promener sous le rire une pareille grue.

(On frappe à la porte d'une manière qui semble être un signal.)

IRMA va ouvrir et annonce, à mesure qu'ils entrent :

Le comte de Plat-bec! le duc de Sainte-Bile.
Le baron Rétrograde.

(A part.)

Encore un imbécile.

(Il en arrive encore quatre ou cinq tout d'un coup.)

IRMA.

Ils arrivent en masse et je n'annonce plus.

LA MARQUISE.

Entrez messieurs! Vous tous, les braves, les élus!

(Les cris recommencent dans la rue.)

Dans ces jours où le peuple, au comble de la rage,
En fauchant la noblesse, achève son ouvrage,
Il est beau de montrer que les fiers descendants
Des Roland... des Renaud...

LE DUC DE SAINTE-BILE, l'interrompant.

Holà! soyons prudents.
Ma tête me convient assez sur mes épaules.

UN AUTRE.

Je ne suis pas soldat, ne changeons point les rôles,
Car la diplomatie était mon élément :

UN AUTRE, en entendant les cris devenir plus violents.

Tous ces cris me font peur.

LA MARQUISE.

C'est la lave qui monte.
Quoi? vous ne courbez pas la tête sous la honte?
Moi! je comptais sur vous.

(Les cris redoublent : A la lanterne les aristocrates. C'est un nid de ci-devant. — La laide fille entre.)

LA LAIDE FILLE.

Il est un invité,
Ma tante, sur lequel vous n'aviez pas compté,
Le peuple...

UN DES NOBLES, en se tournant vers les autres.

Pris!

UN AUTRE, avec désespoir.

Pris!

UN AUTRE, avec résignation.

Pris!

UN AUTRE, à part.

Au diable la marquise!

LA LAIDE FILLE, à la marquise.

Qu'un costume plus simple à l'instant vous déguise

(On entend le cri : A la lanterne tous!)

UN DES NOBLES, se sauvant dans la cheminée, où ses pieds ont beaucoup de peine à le suivre.

A la lanterne tous!

LA LAIDE FILLE, à sa tante, qui sort.

Moi, je les recevrai.

(Les nobles imitent l'exemple de celui qui s'est caché : l'un se sauve sous un meuble, l'autre veut entrer dans la cheminée, d'où il est repoussé à coups de pieds par celui qui y est déjà, Irma se tord de rire.)

IRMA.

Les braves, les élus!

LA LAIDE FILLE, aux nobles qui ne sont pas encore cachés et qui cherchent une place.

Messieurs! à votre gré!

(Irma sort.)

LA LAIDE FILLE, seule.

Mourir et j'ai vingt ans! Au malheur condamnée,
A peine j'ai connu ce monde où je suis née
Laide! Sinistre mort, tu me glaces d'effroi!
Jeune, de vivre encor je me sentais le droit,

Et pour sauver ma tante, à la mort qui s'apprête
Sur l'horrible échafaud je vais porter ma tête.
Je ne vous verrai plus, bois que j'ai tant aimés!
Mes jours n'y coulaient pas tristement enfermés...

(On entend le peuple qui monte et recommence ses cris féroces.)

Ils montent! A mon âme il reste l'espérance
De s'envoler aux lieux où finit la souffrance,
Loin du monde méchant, auquel je dis adieu.
S'il n'en est pas un autre, où peut-on trouver Dieu?

(Nouveau bruit, plus rapproché.)

Ils montent! fais silence, instinct qui me rattache
A la vie! O mon cœur, tais-toi, ne sois point lâche!
Oh! ne bats plus ainsi, que j'apprenne à mourir.

(Irma rentre avec la marquise. — La marquise est déguisée en officieuse. — Irma est fort pâle.)

LA MARQUISE.

Ma nièce, c'est fort bien cela.

(On frappe à la porte.)

LA LAIDE FILLE, à Irma.

Veuillez ouvrir.

(Un commissaire du peuple entre avec quelques hommes.)

LE COMMISSAIRE.

Si j'ai franchi le seuil de votre domicile,
En moi vous trouverez un agent bien facile;
Laissez la porte ouverte aux perquisitions
Et vous verrez tomber les accusations.

LA LAIDE FILLE.

Et de quoi pourrait-on accuser une femme?

LE COMMISSAIRE.

De réunir chez vous toute la clique infâme
Dont la turpitude est pour la France un danger,
Dont l'indigne égoïsme appelle l'étranger.

LA LAIDE FILLE.

Montrez-moi le chemin, je suis prête à vous suivre

LE COMMISSAIRE.

Citoyenne! avouer, c'est renoncer à vivre!

LA LAIDE FILLE.

Je le sais, abrégeons ce douloureux instant!

IRMA, à part.

Les Roland, les Renaud n'en feraient pas autant.

LA MARQUISE, à part.

Où sont donc mes héros?

IRMA, bas.

Cherchez-les sous la table
Et dans la cheminée.

LA MARQUISE, bas.

Ah! c'est épouvantable!
O ma France! ô mon roi! vos nobles défenseurs
Ne sont plus à mes yeux que de tristes farceurs.
(Haut, au commissaire.)
Mon costume, monsieur, cause votre méprise!
Ma nièce est innocente et je suis la marquise!

(Elle se place devant lui.)

IRMA.

Et les conspirateurs!...

(En parlant ainsi, elle les tire successivement par les pieds l'un de la cheminée, les autres de dessous un meuble, et dit.)

Tirez ces magots-là,
Enlevez ces cretins et pendez tout cela!

LE COMMISSAIRE, à la marquise, après les avoir considérés ironiquement.

Je vois que ce ne sont que des polichinelles
Dont vous vous amusez à tirer les ficelles,
Pardon de mon erreur! Le peuple est bien heureux
D'avoir des ennemis aussi peu dangereux.

(Il se retire avec ses hommes.)

UN DES NOBLES.

Il nous insulte encor le brigand.

UN AUTRE sort peu à peu la tête de dessous un meuble où il était demeuré caché et, voyant que le danger est passé, il se lève et montre du doigt la porte par laquelle le commissaire vient de sortir.

C'est un lâche!

LA MARQUISE.

A l'honneur des Français, messieurs, vous faites tache;
J'abandonne vos rangs, pour aller loin de vous,
Rendre heureuse l'enfant qui nous a sauvés tous.



UNE

VENGEANCE DANS LES PYRÉNÉES

DRAME EN 3 ACTES

PERSONNAGES.

LE DUC.
LE PROSCRIT.
GIL PEREZ.
RODRIGUE.
CALRON.

DEUX CHASSEURS.
LE CHEF DES SOLDATS.
MADELEINE.
NINON.

La scène se passe dans les Pyrénées





ACTE PREMIER

La scene représente une salle d'armes, dans un vieux château fort, assis au flanc du Canigon, dont on entrevoit la cime neigeuse dans le fond. Des panoplies de vieilles armes tapissent les murs, un tableau renfermé dans un cadre d'ébene, entouré d'ivoire, est appendu a la muraille; ses deux battants, qui s'ouvrent par un ressort, cachent aux yeux du public le portrait de la comtesse Ines de Menaces. En face, sont des armures a cheval, l'épée au poing, la visière du casque baissée.

MADELEINE, seule.

De la tranquillité si la mort est suivie,
Comment l'homme peut-il s'attacher à la vie ?
C'est un songe, dit-on, mais c'est un songe affreux.
Je crois que sur le monde il n'est pas un heureux.
Le bonheur tant cherché, je ne puis le connaître.
O sublime contrée, o mont qui me vis naître!

Pourquoi me cachez-vous les secrets du passé?
De son toit, m'a-t-on dit, mon père fut chassé;
Ma mère... en prononçant ce nom si doux de mère,
Dans mon âme s'élève une douleur amère,
Et comme un souvenir, toujours bien incertain,
De ce pâle profil qui s'efface au lointain.
Parfois je l'entrevois triste. Son doux visage
Se penchait sur la couche où dormait mon jeune âge,
Et j'entendais souvent comme des gouttes d'eau
Lentes — tomber, tomber sur mon petit berceau,
Ses larmes. Mais le reste échappe à ma mémoire;
Car tout, depuis ce temps, rentre dans la nuit noire...
(Une pause.)
Ma jeunesse s'éveille, ignorante et sans pain,
Aux faubourgs de Paris, où je tendais la main.
Que pouvais-je, isolée, en cette ville immense
Et si jeune? Faillir... C'est ainsi qu'on commence,
Pour s'en aller finir dans un sombre hôpital.
A peine je savais si je faisais le mal.
Si mon vil séducteur avait, dans l'ignorance
De ma honte, laissé s'endormir ma souffrance,
Les remords dans mon cœur seraient ensevelis;
Je n'aurais pas connu ces livres où je lis
Que nous avons une âme et que je suis tombée;

Ah! je ne viendrais pas, sous la honte courbée,
Et prise avant vingt ans d'un désespoir fatal,
Chercher un peu d'air pur dans mon pays natal.

NINON, entre et a entendu les dernières paroles de Madeleine.

C'est que — vous lisez trop sur ces vilaines pages!
(Une pause.)
Tout Paris admirait vos brillants équipages,
Et vous avez pu voir bien des regards méchants
Vous lorgner au théâtre et vous suivre à Longchamps.
Que n'avez-vous un cœur comme tant de nos dames!
Pour sentir que c'est bon, cette haine des femmes!
Je conviens que parfois le terrain est glissant,
Et qu'on peut ramasser un propos, en passant...
Mais si quelqu'une encore vous fait verser des larmes,
Dites-lui, la battant avec ses propres armes :
Pour me jeter sa pierre, est-elle sans péché?
Et toutes en ont un, apparent ou caché.
(Une pause.)
Que ne puis-je chasser ce chagrin qui vous ronge!

MADELEINE.

Je suis seule souvent, mon enfant, et je songe
Que je ne suis pas plus que les belles du soir,
Que je plaignais jadis en les voyant s'asseoir

Aux tables des cafés : c'est l'amour qui mendie!
Et c'est là bien souvent la triste comédie
Que toutes nous devons jouer fatalement
Au seuil de la misère, où nous laisse un amant.

NINON.

Être jeune, être belle et souffrir, c'est folie!
Rappelez la gaité! Votre mélancolie
Est d'une âme débile — il faut la secouer.

MADELEINE.

Ma petite Ninon, je dois tout t'avouer...
L'aurore de mes jours, par le chagrin minée,
Des rayons de l'amour s'est comme illuminée.
J'oubliais que j'étais condamnée au mépris,
Mais de l'honneur perdu j'ai connu tout le prix.
J'aime, chère Ninon!

NINON.

Le roi de la montagne,
Le brave Gil Perez, défenseur de l'Espagne,
Le beau contrebandier.
(Une pause.)
Madame, on m'a conté
Qu'il vous avait sauvée.

MADELEINE.

Un cheval emporté

M'entraîne vers l'abîme, un jeune homme s'élance,
L'arrête ! C'est Perez !... Il s'éloigne en silence....
Je n'ai pu trouver mot pour le remercier.
Mais son regard, Ninon, pourrais-je l'oublier ?
Quelquefois je l'ai joint dans l'étroite carrière,
Je lisais dans ses yeux une douce prière,
Et mes pas à regret m'éloignèrent de lui.
Quand son cor montagnard résonne dans la nuit,
Ces sons ont pour mon âme une voix bien connue,
C'est comme un chant divin qui tombe de la nue
Et que l'écho redit dans le fond de mon cœur.

NINON.

Et — vous fermez l'oreille à l'appel du bonheur ?

MADELEINE.

Il me faudrait rougir devant celui que j'aime.
Perez est un héros.... et que suis-je moi-même ?
Le jouet d'un caprice !

NINON.

Oui — mais bien passager.
L'amour de monseigneur me parait se changer
En haine. Le regard de ce front bas et sombre
Vous suit comme celui du chat huant dans l'ombre...
Savez-vous qu'il est bon quelquefois d'épier ?

Ah! mon loisir s'amuse à les étudier.
Le maître et le valet. Cette vilaine engeance,
J'en réponds, nous mitonne une bonne vengeance.

MADELEINE.

Se venger ?
Eh! de quoi ? Rodrigue est curieux.
Il s'étonne de voir à mon front soucieux
Ces tristesses.

NINON.

Oh! non, soyez sûre, madame,
Que cet affreux valet — Rodrigue — est un infâme.
Moi je souffre sa cour, l'amour peut arracher
Le secret que son maître et lui veulent cacher.

MADELEINE.

Ne juge pas sitôt!

NINON.

Vilaine race humaine!

(Elle se penche à la fenêtre.)

Voici ce bon vieillard! Souvent il se promène
Autour de ces vieux murs; son regard attristé
Semble voir à regret le peu qu'il est resté
De ce vieux château fort.

MADELEINE.

Sait-on ce qu'il peut être?

NINON.

On croit dans le pays qu'il en était le maître,
On assure qu'il est d'une grande maison —
Proscrit!

MADELEINE.

De son exil disait-on la raison?

NINON.

Non. Je sais qu'il habite une roche creusée,
Qu'il n'a point de métier, que sa vie est aisée,
Qu'il erre par les monts et soudain disparaît,
Comme s'il poursuivait quelque dessein secret.
Il gravit la montée, il vient... Je me retire,
C'est l'ami de Perez!

MADELEINE.

De Perez! Il va lire
Dans mon trouble l'amour que je voudrais céler.
Que je suis faible! Dieu! je me sens chanceler.

(Elle s'assied. — Ninon sort.)

LE PROSCRIT entre, montrant les livres.

Madame, pardonnez, j'interromps votre étude,
Mais je dois profiter de cette solitude,

Où vos hardis chasseurs vous laissent aujourd'hui.

(Une pause.)

Ami de Gil Perez, je viens parler de lui.
Permettez qu'en deux mots je dise son histoire :
Un passé regrettable, un avenir de gloire.
Parmi tous les agents qu'envoie ici le roi,
Par mille exploits divers, il a semé l'effroi...
Jeté, Dieu sait comment, dans une bande infâme,
Son courage étonnant, la grandeur de son âme
L'ont fait roi de ces monts. On cite ses beaux traits
De courage, et l'on parle un peu de ses bienfaits.
Sa tête est mise à prix... il veut libre — l'Espagne.
On redoute à Madrid les gens de la montagne.
Il les appelle à lui, contrebandiers jadis,
Il a fait des soldats avec tous ces bandits,
Terribles, comme un flot remontant de l'abîme...
Ils auront à laver la tache de leur crime
Dans leur sang généreux, que va faire couler
L'absurde despotisme, au moment de crouler.

(Une pause.)

Gil Perez a sauvé votre vie, on est femme,
Il est jeune, un regard aura troublé cette âme...
Forte pour le combat, encor neuve à l'amour,

Cet amour d'un enfant, dont vous rirez un jour.
(Une pause.)
Oh! ne le perdez pas; son ami vous en prie.
Au nom de son honneur, au nom de sa patrie,
De ses jours qu'il lui faut défendre à chaque pas,
Il vous aime, madame! Oh! ne le perdez pas!

MADELEINE.

Il m'aime?...

LE PROSCRIT.

Laissez-lui sa mission sublime,
Est-ce un si grand bonheur de faire une victime?
Le malheureux enfant, que l'on prend par ennui,
Et qui croit à l'amour l'espace d'une nuit,
S'en va désespéré, meurtri par le mensonge.
Non, vous n'envierez pas cette gloire!

MADELEINE.

Est-ce un songe?
Je pense m'éveiller...
(Voyant sourire le proscrit.)
Chacune en dit autant,
Je le sais; mais daignez m'écouter un instant :
(Une pause.)
Je n'ai pas oublié que je sors de la boue;
La bise des hivers a soufflé sur ma joue;

Ma jeunesse honteuse a mendié son pain.
A l'enfant de la rue un duc offrait sa main,
Pour m'enseigner le bien, je n'avais pas de mère;
Le peu que j'en ai su, je crois que la misère
Et ses tristes conseils me l'ont fait oublier
Un moment; je ne sais si Dieu veut châtier
En moi ces pauvres fleurs qui brillent, puis se fanent
Au souffle de l'amour, dont leurs lèvres profanent
Chaque jour les serments — Cette expiation...
Je l'accepte, et saurai taire ma passion.
Les grilles d'un couvent cacheront ma souffrance;
Là, quand viendra la mort, plutôt la délivrance,
Je pourrai lui sourire, en élevant les yeux
Vers le dernier bonheur que l'on demande aux cieux.

LE PROSCRIT.

Madame, pardonnez mon erreur passagère!
Je vous voyais charmante et vous croyais légère;
Mais maintenant je crains que mon rire moqueur
Ne soit tombé bien lourd sur votre noble cœur.
Votre aveu m'a conquis : permettez que j'exprime
La crainte de vous voir quelque jour la victime
D'une décision prise en quelques instants.

MADELEINE.

Non! J'ai beaucoup souffert, monsieur, et dès long-
J'ai conçu le dessein de secouer la chaîne [temps
Que resserre un amour plus cruel qu'une haine,
M'imposant des bienfaits dont il me faut rougir.
Votre secours, monsieur, me permettrait d'agir,
De trouver loin des lieux d'où la honte m'exile,
Et loin des yeux du monde, un couvent, un asile.
L'intérêt de Perez a su me décider.

LE PROSCRIT.

Je me rends à vos vœux : je pourrai vous guider
Comme un père.

MADELEINE.

Oui, je veux vous appeler mon père,
Vous serez mon appui... Je suis forte, j'espère
Que vous approuverez ma résolution.

LE PROSCRIT.

Un couvent ici près : l'Annonciation —
S'ouvrira pour céler votre noble retraite.
Vous désirez tenir votre fuite secrète,
J'y conduirai vos pas, lorsque viendra la nuit.
Adieu.

(Il sort. — Rodrigue entre.)

RODRIGUE, à part.

Tiens, ce vieillard qui me voit et qui fuit!
(Haut.)
De Monseigneur le duc on entend la fanfare,
Déjà l'on aperçoit les chasseurs.
(Madeleine semble ne pas l'avoir entendu. — A part.)
C'est bizarre!
Songeuse. Ah! ah! je crains que notre beau sauveur
De cette pauvre enfant n'ait emporté le cœur.
(Les chasseurs entrent. — Le duc est à leur tête.)

UN DES CHASSEURS, à Madeleine.

Nous venons, tout poudreux, vous offrir nos hommages.
Vous nous aviez parlé de montagnes sauvages,
D'un désert dans la nue et du grand dévouement
Qu'il fallait pour vous suivre...

MADELEINE.

En est-il autrement?

LE CHASSEUR.

Juin tombe sur Paris, l'étouffe... on s'expatrie,
On suit un charmant guide, et sa coquetterie
De montagnard vous fait arriver vers le soir.
Le matin on se lève, avec fort peu d'espoir;

La nuit pâlit; des monts l'aube blanchit la cime
Et lève le rideau. Quel spectacle sublime!
Puis, comme s'il manquait de la vie au tableau,
Un coup de feu résonne; un homme, jeune et beau,
Passe comme un éclair, et sa vieille espingole
Dédaigne de répondre à la troupe espagnole,
Dont les coups incertains se perdent au hasard...
Il passe près de nous, léger comme un izard,
Et fuit en souriant; nous le perdons de vue
Sur un pic, comme un Dieu qui rentre dans la nue.

MADELEINE.

Perez! ils ne l'ont pas atteint?

LE CHASSEUR.

Oh! grand Dieu! non!

MADELEINE.

Sauvé!

(Elle paraît émue et se retire.)

RODRIGUE, la voyant s'éloigner et en la désignant.

Prise! Perez! mon ancien compagnon!

(On entend quelques coups de feu. — Perez entre dans la salle.)

LE DUC.

Qu'est-ce?

GIL PEREZ.

Pardonnez-moi cette entrée un peu brusque.

Jusqu'au pied du château mon ennemi s'embusque.
L'amour du lucre a mis sur ses yeux un bandeau,
Il n'a pas lu sans doute au front de ce poteau :
« Territoire français! » J'en appelle à la France!

LE DUC.

Ce n'est pas concevoir une vaine espérance :
Contre l'invasion je maintiendrai mon droit.

(Les Espagnols veulent entrer.)

LE DUC, aux chasseurs, qui s'y opposent.

Laissez entrer, messieurs, ce sont les gens du roi.

LE CHEF ESPAGNOL.

Remarquez que c'est moi qui lui donnais la chasse,
Que jusque parmi vous j'ai su suivre sa trace.

LE DUC.

Et que vous violez nos droits en la suivant.
Tous vous l'avez manqué.

LE CHEF.

Je le voulais vivant.
La prime m'appartient! Livrez-le.

LE DUC, voyant Perez armé.

Va le prendre.

LE CHEF, reculant.

Gil Perez! c'est folie à toi de te défendre.
Crois-tu que le terrain sous tes pieds va s'ouvrir?
Rends-toi, brave Perez, c'est mieux que de mourir.
Ton cœur est généreux, qu'il songe à ma famille!
La prime suffira pour marier ma fille,
Si je te prends vivant... mort, ce sera bien moins,
Messieurs, je le saisis, vous êtes mes témoins.

(Il recule toujours.)

LES CHASSEURS.

Eh bien! saisissez-le.

LE CHEF.

Faut-il donc que l'on rie?
Je le veux! C'est mon bien! Aidez-moi, je vous prie.

GIL PEREZ, lui jetant une bourse.

Voici la prime! Ainsi, tu peux te retirer.

LE CHEF, comptant l'argent.

Ils y sont, Gil Perez, laisse-moi t'admirer!

(La troupe espagnole s'éloigne en lui faisant de grands saluts.

(Les mêmes, moins les Espagnols.)

LE DUC, à Gil Perez, qui va pour se retirer.

Oh! restez, Gil Perez, à la table servie,
Contez-nous vos exploits.

PEREZ, *triste.*

Au livre de ma vie
Il est bien des feuillets qu'il faudrait arracher.

RODRIGUE, *à part.*

Dieu! comme il a baissé! Va-t-il pas pleurnicher?

LE DUC.

Il faut laisser un bout de toile à la tempête.
Venez, Perez! Vos chants égayeront notre fête,
L'écho de la montagne en dira le refrain.

(*A part.*)

Ah! mon bel amoureux, je vous ai sous la main.





ACTE II

— Le théâtre reste le même. —

LE DUC, seul.

Le voilà ce château qu'a bâti comme une aire
Sur le roc, dans la nue, à côté du tonnerre,
L'orgueilleux Ménaces. — Où donc sont tes aiglons?...
J'ai dispersé leur cendre au vent de tes vallons.
Oh ! j'avais à venger une vieille querelle.

(Regardant le tableau.)

Mes pères m'ont légué la haine. Elle était belle
L'épouse de Pedro, l'orgueil de ta maison...
J'ai séduit son enfant, j'ai terni ton blason,
Ton château m'appartient et dans cette muraille,
Qu'autrefois défendit votre sang, je vous raille,

Gens de fer, qui devez, paisibles sous l'affront,
Me voir jeter ainsi la boue à votre front.
Mais qui vient?

(Rodrigue entre.)

LE DUC.

Quel sujet amène ici Rodrigue?

RODRIGUE.

Je désirais vous voir. Je ne sais quelle intrigue
Voudrait nouer ici ce vieillard inconnu,
Dont les regards perçants mettent *une âme à nu;*
Sa présence obstinée en ces lieux m'importune.

LE DUC.

Rodrigue! il faut savoir son nom et sa fortune.

RODRIGUE.

On dit qu'ici jadis un complot fut surpris,
Et que cet homme fut du nombre des proscrits.
Quelques vieux du pays paraissent le connaître;
Mais ils taisent son nom.

LE DUC.

Quel soupçon tu fais naître
En moi! L'époux d'Inès! Dix-huit ans de chagrin
Et d'exil ont-ils pu ronger ce cœur d'airain

A ce point que je cherche en vain sur son visage
Ces traits mâles et fins qu'animait son jeune âge?

RODRIGUE.

Je le vois bien souvent entrer dans ce château,
(Montrant un tableau dont la toile est cachée sous un cadre de bois.)
Je l'ai surpris les yeux fixés sur ce tableau.
Il lui parlait — des pleurs tremblaient dans sa paupière,
Ses lèvres murmuraient une courte prière :
« Inès! Madeleine! que vous devez souffrir! »
Puis, ses mains ont cherché le ressort pour l'ouvrir.

LE DUC, furieux.

C'est lui, n'en doutons plus : Ah!... Inès, Madeleine,
Son épouse et sa fille!... Enfin, la coupe est pleine!
Qu'il boive sa douleur — mais qu'il ne vienne pas
Me ravir ma vengeance! Il est sans doute las
De vivre...

RODRIGUE, à part, se frottant les mains.

Fureur d'or!

LE DUC, ouvrant le tableau.

Vois comme elle était belle,
Cette femme à la fois séduisante et cruelle.
(Une pause.)

Inès, toi dont le bois nous dérobe les traits,
Parais à mes regards! Je t'aime et je te hais!
Dix-huit ans ont passé... Crois-tu que l'on oublie
Ton front pâle, penché par la mélancolie,
Et le regard rêveur de tes yeux bleus si doux
Fixés sur l'horizon pour chercher ton époux?
Ta vertu rejeta mon amour; mais la haine
Qu'alluma ton mépris m'a fait un cœur d'hyène.
Ton époux conspirait alors contre son roi;
Il partit en exil, trahi, vendu par moi. (Une pause.)
Pauvre fou! J'espérais vaincre par la souffrance
Ton grand cœur, où j'avais tué toute espérance —
Mais l'amour de l'absent soutenait la vertu.
Réponds-moi de la tombe, Inès! te souviens-tu
De ce jour où Paris, frissonnant sous la bise,
Te vit morne, en haillons, sur une borne assise?
Le froid glaçait tes pleurs : je passai triomphant...
Ta poitrine était nue — et ton petit enfant
Gémissait sur ton sein tari par la misère...
La garde, à mon appel, chassa la pauvre mère.
Pas à pas, dans Paris, ma haine te suivait.
Des atroces tourments, qu'elle te réservait,
L'excès de tes douleurs t'a trop tôt délivrée,

Mais la mort envers moi ne t'a pas libérée.
Ta fille me restait : de ton dernier séjour,
Tu la vis acquitter ta dette à mon amour.
(A Rodrigue.)
Tes soins, sans t'en douter, ont servi ma vengeance.
Ce fut un travail doux ; ta seule surveillance
Suffisait aux projets que j'avais dans l'esprit ;
Mais il est temps d'agir : car ce vieillard proscrit
Peut renverser les plans où j'ai mis tant d'adresse.
Madeleine est à moi ! Le tigre se redresse
Pour défendre sa proie ! Et crois-tu qu'un forfait
Puisse encor me coûter après ce que j'ai fait ?

RODRIGUE.

Monsieur, sur ce chemin, je n'ose pas vous suivre...
Un crime se découvre et j'aime assez à vivre.

LE DUC.

Ce vieillard m'importune. Il est vrai que ma main
Pourrait vers le trépas abréger son chemin.
Mais tu connais Perez ?

RODRIGUE.

Il fit la contrebande,
Quelquefois pis encor. Oh ! j'étais de sa bande !
Un jour je le quittai pour venir à Paris.

LE DUC.

C'est au mieux! tu me sers... mais le modique prix
Que l'on donne au valet qui veut rester honnête
Ne fait pas la fortune. Écoute, je t'achète!
La clef d'or t'ouvrira le cœur de ta Ninon.
Tu trouveras Perez, ton ancien compagnon,
Dont la conversion sans doute est invalide :
La vertu d'un bandit doit être peu solide.
Vante-lui les plaisirs de son ancien métier
De coureur de montagne et de contrebandier.
Qu'il cesse de poursuivre une inutile gloire!
Parle de Madeleine et dis-lui son histoire,
Ses malheurs, ses dangers ; qu'il se prenne à songer
Que, pour gagner son cœur, il la doit protéger.
Désigne à sa vengeance un vieillard hypocrite,
Le proscrit, un maudit dont la haine s'abrite
Sous un nom mensonger... qu'il lui perce le sein,
Et Perez le héros devient un assassin!
Elle est heureuse un jour, une heure! Un mot l'éclaire...
Elle tient dans ses bras l'assassin de son père!
Et je l'ai près de moi pour la voir bien souffrir,
S'éteindre par degrés, se faner et mourir.

RODRIGUE.

Monsieur, c'est une idée infernale

LE DUC.

Sublime !

RODRIGUE.

Ce que vous demandez est un monstrueux crime.

LE DUC, montrant une bourse pleine d'or et un revolver.

Je te laisse à choisir l'or si tu m'obéis.

RODRIGUE.

Et si je reculais?

LE DUC, lui montrant le revolver.

La mort si tu trahis.

(Le duc sort.)

RODRIGUE, seul.

Satan, tu m'as montré trop d'or, cet or que j'aime.
Rodrigue as-tu du cœur? Tout autre que moi-même
Y croirait ; mais...

(Frappant sur sa poitrine.)

Toc, toc... personne à la maison!
Et ce maudit métal me trouble la raison!
Il me conduit au mal... Ma conscience est large,
Mais j'aimerais assez n'avoir rien à ma charge.

(Une pause.)

Mon étoile m'a fait rencontrer un ami,
Calron, contrebandier et brigand à demi.
Combien son amitié me devient précieuse!
Il fera la besogne — elle est trop périlleuse.
L'or sera pour Rodrigue, et le danger pour lui,
Je l'attendais ce soir... Voici le jour qui fuit!

(Il va pour sortir et trouve Ninon à la porte.)

RODRIGUE.

Que fais-tu là?

NINON.

J'écoute! et c'est mon habitude.

RODRIGUE, à part.

Ah!... C'est la mienne aussi! mais quelle inquiétude!
(Haut.)
Et tu te trouvais là déjà depuis longtemps!

NINON.

Je crois que vous parliez depuis quelques instants.

RODRIGUE.

Que disais-je?

(Voyant Ninon émue.)

Qu'as-tu? tu parais toute émue

NINON.

C'est le serpent du mal, je crois, qui se remue;
Gil Perez est bien beau...

RODRIGUE.

Peuh!

NINON.

On lui donnerait...

RODRIGUE.

Que lui donnerait-t-on?

NINON.

Ce qu'il demanderait.

RODRIGUE.

Bah — vraiment? Voilà bien le cœur de toute femme:
Un semblant d'héroïsme, on emporte son âme.

NINON.

Notre cœur est sensible, et bien vite il se rend
A ce qu'il trouve noble, à ce qu'il trouve grand.

RODRIGUE.

Ce n'est que du clinquant que la jeunesse emporte.

(Allant fermer la porte.)

Pour qu'on n'écoute plus, je vais fermer la porte.

NINON, à part.

Oh! c'est terriblement sérieux! quel apprêt?

RODRIGUE.

Ninon, je veux enfin te livrer mon secret.

NINON, à part.

Ah! si c'était celui que je cherche... Je tremble.

RODRIGUE.

Dans la vieille ruine où le sort nous assemble
L'amour ouvre à nos pas des sentiers tout fleuris.

NINON.

On peut se marier ici comme à Paris.

RODRIGUE, à part.

Comme c'est brusque! A peine on leur ouvre la bouche...
Le mariage? Crac... aplati!

NINON, à part.

J'ai fait mouche.

RODRIGUE, à part.

Un peu de rhétorique

(Il tire un livre de sa poche et lit.)

NINON, impatiente, à part.

O Dieu! que de lenteur!

(Elle regarde ce qu'il fait, à part.)

Bon! le voilà qui va consulter son auteur.

RODRIGUE, à part.

La déclaration que je lis dans ce drame
Doit infailliblement avoir sur une femme
Un succès!...

(Haut.)

Ma Ninon, sais-tu ce qu'est l'amour?
C'est un beau petit dieu, qui fuit l'éclat du jour.
De ses jeux innocents enlevons le mystère,
Otons-lui son bandeau, nous tombons plat à terre
De toute la hauteur de nos illusions.
L'amour ne vivra pas dans ces conditions.
L'oreiller conjugal, où sa tête repose,
N'est pas du tout bourré de ces rêves de rose.
Quels feux résisteraient, quand l'époux met le soir
Son bonnet de coton, en guise d'éteignoir!
Aujourd'hui l'on s'adore et demain on s'étrangle.
Comme tout meuble, tout caractère a son angle,
On s'y cogne et, ma foi, c'est une bosse au front.

(Avec un geste.)

Ah! de celui qui rit d'autres aussi riront.
Ainsi que les oiseaux il faut que l'on s'allie :
On ne se convient plus, on se quitte, on s'oublie.

NINON.

Eh bien, et les enfants, monsieur qu'en faites vous?

RODRIGUE.

De vivre sans enfants il me paraît plus doux.

NINON.

Ah! ah!

RODRIGUE.

Il est si bon, le soir, dans les prairies,
D'errer les pieds perdus dans les herbes fleuries,
Et d'être deux... Le cœur se trouble à chaque pas,
On s'arrête un instant pour se parler tout bas,
Puis quand on ne sait plus que trembler et se taire,
On va chercher dans l'ombre un coin bien solitaire,
Et comme les oiseaux on y cache le nid
Qu'embaume l'herbe fraîche et que Vénus bénit.

(Se mettant à genoux.)

Pose-toi sur mon nid, ferme tes ailes d'ange!

(Il lui baise la main.)

NINON, à part.

Ce qu'il me faut souffrir! Ciel! la main me démange.
Je voudrais t'appliquer le plus joli soufflet
Qui soit jamais tombé sur le nez d'un valet.

(Haut.)

Séducteur! vous tentez mon inexpérience...
Je pourrais vous aimer, si j'avais confiance,
Si ce cœur, qui s'obstine à demeurer discret,
Ne s'entêtait toujours à garder son secret.
Laissez-moi regarder un moment dans votre âme,
J'y chercherai pourquoi vous haïssez madame,
Pourquoi vos yeux souvent sur elle sont braqués
Comme deux pistolets.

RODRIGUE, à part.

Petite! vous manquez
Le but.

NINON, s'impatientant.

Mais répondez!

RODRIGUE.

Oh! c'est involontaire!

NINON.

Bien! gardez le secret que vous voulez me taire ;
Je garderai mon cœur pour un plus tendre amant.

RODRIGUE, à part, tandis qu'elle s'éloigne.

Des soupçons, il faudra presser le dénouement.

(Il se retourne et aperçoit Gil Perez, entré sans être aperçu; il fait semblant de s'éloigner.)

RODRIGUE, à part.

A nous deux !

GIL PEREZ, lui frappant sur l'épaule.

Feindrais-tu de ne pas me connaître ?
Je ne puis oublier un aussi savant maître,
Et les bonnes leçons qu'il me donna jadis,
Quand ma jeunesse errait au milieu des bandits.
J'en ai fait des héros. Qu'en dis-tu ?

RODRIGUE.

Cher apôtre
De la liberté ! Peuh ! L'un vaut-il mieux que l'autre ?
L'avenir le dira. Moi, je vais te juger.
Gil Perez, un héros ! Il est tard pour changer.

GIL PEREZ.

Je veux faire oublier la honte qui s'attache
A mon passé coupable : ineffaçable tache !

RODRIGUE.

Quelque jour, d'un soldat, la balle en ricochant,
Te couchera blessé, sur la borne d'un champ ;
Peut-être tu croiras, comme un héros qui tombe,
Emporter un lambeau de gloire dans la tombe ;
Mais dans les champs fameux, où pourrissent leurs os,

Le monde a de nos jours oublié les héros.

GIL PEREZ.

Que l'Espagne soit libre! Et l'Espagne veut l'être.
Longtemps elle a subi l'influence du prêtre;
Mais prête à secouer le joug de l'homme noir,
Dont de vains préjugés assuraient le pouvoir,
Elle se cabre enfin, pour briser ses entraves...
Et nous, fiers de marcher sous le drapeau des braves,
Le jour qui nous verra revenir triomphants
Nous rendra notre place au sein de ses enfants.
Ah! brise ton collier et suis nos destinées!
Car tu regretteras les nobles Pyrénées,
Te méprisant toi-même, abreuvé de dégoût,
Tu penseras alors à ton vieux Canigou.

(Une pause.)

Il nous dit par ma voix : La liberté souffrante
Se redresse du fond de la tombe sanglante,
Où le trône et l'autel enfermaient son élan;
Le spectre que les rois évoquaient en tremblant,
Le spectre rouge a fui! Fille de la montagne,
La liberté s'apprête à régner sur l'Espagne.

RODRIGUE.

Admettons le succès! Ce beau devoir rempli,

Le nom de Gil Perez tombera dans l'oubli.

GIL PEREZ.

L'oubli de mon passé, c'est le prix que j'implore!
L'espoir que Gil Perez conserverait encore
Serait de respirer, pauvre mais respecté,
L'air pur de sa montagne et de la liberté

RODRIGUE.

Au milieu des projets dont elle parait pleine,
Son âme de héros oubliera Madeleine.

GIL PEREZ.

Que sais-tu?

RODRIGUE.

Ne feins pas! Cet amour si discret
Pour le duc et pour moi cesse d'être un secret.
Inquiète à raison, sa bonté paternelle
A béni ton amour, qui doit veiller sur elle,
Écarter un péril sans cesse menaçant
Et bannir le chagrin que son âme ressent.

(Une pause.)

Sur le passé de celle à qui tu pourras plaire
En quelques mots, ami, permets que je t'éclaire.
Son père fut banni, sa mère eut une fin
Bien triste; mendiante, elle mourut de faim.

Riche et noble, dit-on, elle avait, par la fuite,
D'un amant odieux cru tromper la poursuite.
L'honneur fut sauf; sa fille orpheline à deux ans
Implorait dans Paris l'aumône des passants.
Le duc la rencontra fatalement jolie,
Portant au front le sceau de la mélancolie
Que sait dès la jeunesse imprimer la douleur...
Son âme en fut émue, et la petite fleur
Destinée à s'éteindre, au souffle impur du vice,
D'un air pernicieux dégageant son calice,
Sembla s'épanouir aux rayons du bonheur...
Car monseigneur savait bannir d'un jeune cœur,
Qui s'ouvrait à l'espoir, les images funèbres
D'un terrible passé, dormant dans les ténèbres.
Le bourreau de la mère eut soin de rappeler
A la fille les faits que l'on voulait céler.
Le bonheur s'envola ! Monseigneur veut connaître
Le nom qu'elle portait, le lieu qui la vit naître,
Et cet homme cruel dont la rage poursuit
La malheureuse enfant de celle qui l'a fui...
Ah ! cesse de poursuivre une vaine chimère,
Songe à la protéger ! Songe à venger sa mère.
Madeleine est à toi, si tu suis mes leçons !

Un homme éclaircira tes doutes, mes soupçons ;
Lui seul a pénétré ce terrible mystère
D'une haine qui sut se cacher et se taire.
Tu sauves Madeleine, en arrêtant le bras
Qui menace ses jours ! Perez ! tu frapperas !

PEREZ.

Oui, je la sauverai ! qu'on me nomme le traître.

RODRIGUE.

L'heure qui va sonner te le fera connaître.

(Perez sort.)

RODRIGUE, seul.

De l'ouvrage bien fait ! et voilà donc le bois
Dont on fait les héros !

(Une pause.)

Satan ! en qui je crois,
Doux Satan ! pour le mal donne-moi du génie

CALRON, qui est entré.

Certes tu n'en as pas besoin.

RODRIGUE, surpris, à part.

Sotte manie
De se parler tout haut ! S'il a tout entendu,
Ce précieux Calron, mon argent est perdu.

CALRON.

Chacun a ses secrets ! Sois tranquille, mon brave.

Tu m'avais tant promis de visiter la cave
De monseigneur le duc!

RODRIGUE.

Je t'attendais plus tard.
Mais nous sommes bien seuls.

(Il va chercher deux bouteilles.)

Tiens, voici du nectar!
L'Espagne le fournit, et moi je le soutire
Et je le bois.

(Ils boivent.)

CALRON.

Parfait!

RODRIGUE, à part.

Ce vin charmant m'inspire.
Il lui faut accepter la besogne, sinon,
Je lui verserai tant qu'il oubliera son nom

(Haut.)

Comment va le métier, Calron?

CALRON.

Le bruit des armes
A fait fuir le commerce

RODRIGUE.

Il n'a guère de charme,

Ton métier! Trop souvent tirés sous les couverts,
Jadis les coups de feu m'ont agacé les nerfs.
Lorsque je le quittai, j'emportai ma besace
Vide...

CALRON.

Je n'en crois rien.

RODRIGUE.

Tu le veux! allons, passe!
J'endossai la livrée avec le repentir. (Une pause.)
Voudrais-tu m'imiter? Calron, veux-tu partir?

CALRON.

Une livrée à moi? L'habit de l'esclavage!

RODRIGUE.

Tu ne seras jamais qu'un horrible sauvage.
Contrebandier un jour, valet le lendemain...
Viens dans ce beau Paris, où l'on fait son chemin;
Apprends-le, cher Calron, l'habit ne fait pas l'homme.
Un valet, ce n'est pas une bête de somme,
C'est l'homme nécessaire et l'homme intelligent
A qui tout on confie,

(A part.)

Excepté son argent.

(Haut.)
S'il devait autrefois souvent plier l'échine
Et même...
(Faisant le geste de recevoir des coups de bâton.)
Aujourd'hui, c'est le dieu de la machine.
Avec un peu d'adresse il fait les testaments,
Les amitiés, l'amour, le bonheur des amants...
Il contemple à ses pieds héritiers et notaire,
Car un coup de chapeau peut faire un légataire.
J'ai dit les amitiés ; passons sur l'amitié.
Car les amis des grands ne me font que pitié.
Mais l'amour, c'est, vois-tu, la ressource infinie
Où notre habileté peut montrer son génie.
Supprimer ou remettre à son gré le poulet,
En profiter toujours, c'est l'honneur du valet.
Qu'un vieux se prenne encor d'un amour ridicule
Et qu'il se croie aimé (l'homme est toujours crédule),
Vite l'on saisit bien la situation
A son gré l'on gouverne et bourse et passion...
Puis, si l'on s'aperçoit qu'un jour le vieux navire
Embarque tout à coup une lame, et chavire,
En habile pilote on saisit le timon.
Deux parts : l'or au valet, l'âme pour le démon !

Lorsque le maître est jeune, autant il est de femmes,
Autant on peut trouver de différentes trames.
Prenons garde surtout qu'il n'aille en tapinois
Au village chercher quelque gentil minois.
Pour bien cacher le nid, et le cas est fort rare,
On ramasse parfois un louis qui s'égare;
Mais ces herbes des champs il faut les arracher.
C'est au sein de Paris que nous devons chercher
La gloire et les profits! — Qu'un maître un peu novice
Devienne amoureux fou d'une célèbre actrice,
C'est un astre qui passe et qui jette aux humains
De l'amour à plein cœur, de l'or à pleines mains.
Le maître se ruine et le valet amasse.
Ne faut-il pas qu'un jour l'équilibre se fasse?
Je ne parle pas des...

(Faisant des cornes avec ses doigts.)

Laissons là les maris.

De ces infortunés il en pleut à Paris.
Prenons un père avare, un enfant bien prodigue,
C'est de droit!... Quel plaisir de nouer une intrigue!
Et malin qui saurait en dénoncer les fils!
Nous trompons à la fois et le père et le fils,
Et toute la famille avale la couleuvre. (Une pause.)

Dans mes nuits sans sommeil, j'ai rêvé mon chef-
Je les rends amoureux de la même beauté. [d'œuvre:
Ils sont loin de songer à leur rivalité;
Chacun pour sa part donne à la femme qu'il aime,
Moi je garde le tout, je suis l'amant moi-même,
Et prouve l'axiome en filant un matin :
Tout valet est un aigle, et tout maître un crétin.

CALRON.

Je ne puis m'en cacher; je me laisse séduire
Par le brillant espoir qu'à mes yeux tu fais luire;
Je vois avec plaisir que sous ton bel habit
Tu n'as pas cessé d'être un assez franc bandit;
Et je serais heureux d'abriter ma vieillesse
Sous l'or et le velours.

RODRIGUE, à part.

Avec une promesse,
Je vais gagner mon homme. Il n'en coutera rien.

CALRON.

Ton existence est belle.

RODRIGUE.

Eh bien! qui te retient?

CALRON.

Et mes antécédents, que veux-tu que j'en fasse ?
On me les jetterait aussitôt à la face.

RODRIGUE.

Pour ton début, Calron, moi je te placerai.
De ce point de départ tu pourras, à ton gré,
Changer à chaque instant de maison et de maitre...
Que le profit te guide, il est ton baromètre!
Les charmes montagnards de ces vallons fleuris
N'ont pas pour moi l'attrait du pavé de Paris;
Je te laisse en partant un service facile,
Rien à faire, le mien; mais montre-toi docile
Aux importants conseils que je vais te donner,
(Une pause.)
Sur tes maitres nouveaux un péril vient planer,
A toi de l'éloigner, à toi de les défendre!
Songe au superbe prix que tu pourras attendre
De ceux que l'on menace et que tu vas sauver.
La prudence en ces lieux me défend d'achever.

CALRON, songeant, à part.

L'affaire est excellente; il me la sacrifie,
Lui! Je me méfierai.

RODRIGUE.

Ce que je te confie
Est terrible ; un seul mot peut perdre en un instant
Le fruit de tous mes soins, l'avenir qui t'attend.
Va chercher dans le parc un coin bien solitaire ;
J'irai — tu sauras tout.

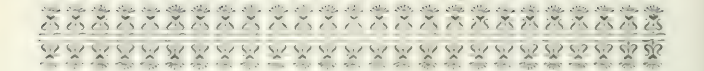
CALRON.

Quel singulier mystère !
(Il sort.)

RODRIGUE, seul.

Tu doutes maintenant, mais tu croiras tantôt,
Car je suis l'aigle altier et je fascine... un sot.
J'ai des frissons... Je vais cotoyer un abîme.
Bah! lançons-nous! sautons à pieds joints dans le crime.
Plus d'hésitation, en avant, il le faut !
Puis, je file avec l'or et nargue l'échafaud





ACTE III

— Le théâtre reste le même. —

MADELEINE & NINON.

MADELEINE.

J'ai dans le fond de l'âme une corde qui pleure,
Du remords obstiné quand le souffle l'effleure...
Ninon! tu ne saurais étouffer cette voix.
Je ne puis oublier Perez; quand je le vois,
Au murmure loyal de sa douce parole,
Mon âme s'abandonne, et le chagrin s'envole,
Hélas! pour revenir!

NINON.

Vous lisez tout le jour
Ces livres qui vous font un monstre de l'amour.

Ne vous tourmentez plus de ces vaines chimères,
Qu'on inflige le blâme aux amours éphémères
Qui viennent promener leur luxe dans Paris;
On les punit déjà bien fort par le mépris.
Des femmes, la plupart qui se disent honnêtes,
Voudraient en revenir au point où vous en êtes,
Et donneraient bientôt leur réputation
Pour inspirer encore un peu de passion.
Si j'avais rencontré cet amour que j'envie,
Je marcherais heureuse au sentier de la vie,
Et cueillant en passant les roses du chemin,
Je n'irais pas chercher s'il est un lendemain.

MADELEINE.

C'est ainsi qu'on descend sur l'échelle fatale
Jusqu'au vice honteux, que le trottoir étale.
On ne remonte plus le premier échelon!...
(Une pause.)
Au pied de la montagne, en un morne vallon,
Il est une maison, austère bienfaitrice,
Ouverte à la douleur, ainsi qu'au sacrifice,
Dont la grille à jamais se ferme sur l'espoir

NINON.

Quoi! madame, un couvent?

MADELEINE.

Je m'y rends dès ce soir.

NINON.

Oh — non! vous n'aurez pas ce douloureux courage
De nous désespérer, de faire cet outrage
A celui qui vous fit une âme pour aimer.
Cette douce beauté qui sait si bien charmer!
C'est l'outrager d'aller en ces murs hypocrites,
Ingrate envers ses dons, enfermer vos mérites.
Ce sacrifice, Dieu qui nous fit pour lutter,
Pour vaincre ou succomber, pourrait-il l'accepter?

MADELEINE.

Dieu réprouvera-t-il une enfant résignée,
Celle à qui la vertu ne fut pas enseignée,
Et qui cherche le calme, afin de le prier
De pardonner l'erreur qu'elle vient expier?

NINON, apercevant Perez qui entre.

Peut-être Gil Perez plaidera mieux sa cause.

MADELEINE.

O ciel! lui!

NINON, à part.

Le bonheur il faut qu'on vous l'impose.

J'informerai Rodrigue ; il est là, sous ma main,
Et saura du couvent vous barrer le chemin.

(Madeleine, troublée, salue Gil Perez et va pour sortir, Perez l'arrête. — Ninon sort.)

PEREZ, avec prière.

Restez ! Je vous cherchais et je vous ai suivie.
Si j'eus ce grand bonheur de sauver votre vie,
Je viens près de vous-même en réclamer le prix,
Le droit de demander d'où viennent vos mépris ?

MADELEINE.

Quoi ! moi vous mépriser ?

PEREZ.

Ne niez pas, madame !
Je sais que ma jeunesse a mérité le blâme ;
Que j'ai fait un métier vil ; qu'en fraudant les droits
De mon gouvernement, je violais les lois.
Est-ce là le motif de l'horreur que j'inspire ?
Ce serait trop cruel et je viens vous le dire.

MADELEINE.

Vous vous trompez : mon âme est bien loin d'éprouver
Des sentiments que rien ne pourrait motiver.
Monsieur, vous avez droit à ma reconnaissance.

PEREZ.

Pour me la témoigner, vous fuyez ma présence.
Moi, pour vous rencontrer invoquant le hasard,
J'implorais en passant l'aumône d'un regard.

MADELEINE, lui tendant la main.

Perez! voici ma main!

PEREZ.

Elle est toute tremblante.
Un grand effort vous fait toucher ma main sanglante.
Vous vous troublez; la peur fait bondir votre sein.
Oh! calmez-vous! Perez n'est pas un assassin.
Je ne puis m'éloigner avant de vous apprendre
Que si j'ai dû verser le sang, c'est pour défendre
Ma patrie, et c'est dans l'ivresse du combat
Où Gil Perez luttait sous l'habit du soldat. (Une pause.)
Je ne vous tairai plus l'excès de ma souffrance,
Il faut me pardonner; je pars sans espérance
Au combat, à la mort; connaissez mon malheur!
Celui que vos mépris accablent de douleur
A déjà bien souffert... Madeleine, je t'aime.

MADELEINE.

Perez! je le savais. Je me fuyais moi-même,
Je fuyais ton amour et je le partageais.

PEREZ.

Oh! merci, Madeleine, et moi je t'outrageais!
Pardonne à mon reproche, enfant de mon délire.
Viens à moi! Le destin semble enfin nous sourire.
Oh! viens! nous chercherons, loin des regards jaloux,
Quelque douce retraite, où nous vivrons pour nous.
Hélas! non. Tu ne peux prendre ma main flétrie.
Je retourne au combat : car, libre, ma patrie
Saura payer sa dette en me rendant l'honneur.

MADELEINE.

Perez, ne faisons pas ce rêve de bonheur.
Ton amour oubliait que je me suis vendue.
La haine, qui tua ma mère, m'a perdue.
Avant que le soleil ait dissipé la nuit,
Loin d'un luxe honteux, Madeleine aura fui.
Nous devons effacer, malheureux que nous sommes,
L'injure faite aux lois et du ciel et des hommes,
Moi par mon repentir, Perez avec son sang...
Car la société nous appelle à son banc.
D'un aveu généreux je garde la mémoire.
En suivant le chemin que va t'ouvrir la gloire,
Au sein de tes succès, si tu penses à moi,
Songe que ton amante a prié Dieu pour toi.

PEREZ.

Je ne puis accepter ce cruel sacrifice,
Car ton persécuteur aurait le bénéfice
De sa haine... Jamais! Quelque chose me dit
Qu'un amour si profond ne sera pas maudit.
L'heure qui va sonner peut-être va m'apprendre
Quels seront nos destins.

(Madeleine reste pensive. — Perez sort. — Le duc entre et voit sortir Perez.)

LE DUC, à part.

Ah!

(Haut.)

J'ai failli surprendre
Un charmant entretien.

MADELEINE.

Je ne veux pas céler
L'amitié qu'un valet a dû vous révéler ;
Vous ne l'ignorez pas. Il est bien tard pour feindre.
Mais des traits de l'amour je n'ai plus rien à craindre.
Dès ce soir, un couvent va recevoir mes vœux.

LE DUC.

La résolution est bien prompte.

MADELEINE.

Je veux
Vouer à Dieu mes jours, que la honte empoisonne.
Vous me le permettrez.

LE DUC.

Mon enfant m'abandonne.
Laisse ton vieil ami, dont la main t'entourait
De bienfaits et de soins, seul avec son regret.
Mais le seul souvenir de sa sollicitude
Aurait dû de ton cœur bannir l'ingratitude.

MADELEINE.

Ce luxe, où trop souvent le déshonneur s'endort,
Ne pouvait émousser l'aiguillon du remord,
Et devant les propos que la luxure affronte,
Vous m'avez vue courber la tête sous la honte.
Lorsque j'ai fui des biens, que je ne goûtais pas,
Votre appel paternel a rappelé mes pas...
Aux champs, aux monts, bien loin de ce Paris infâme,
En vain j'ai demandé le repos de mon âme.
Le ciel seul peut avoir éveillé dans mon sein
Cet amour qui m'inspire un louable dessein.

LE DUC.

Veut-il voir s'effeuiller dans l'ennui, dans les pleurs,
Le printemps de tes jours, qu'il a paré de fleurs?
Entends plutôt la voix de Perez! Il convie
Ta beauté, ta jeunesse au banquet de la vie,
Accepte de sa main la coupe du plaisir.

MADELEINE.

Vos singuliers conseils ont lieu de me saisir.
Le délire des sens où l'on se prostitue,
N'a qu'une courte ivresse et le réveil nous tue.
Hé quoi! pour un moment de plaisir incertain,
D'éphémère bonheur qui s'envole un matin,
A l'éternel remords je serais condamnée?

LE DUC.

Mieux que toi je saurai régir ta destinée;
Je me verrai forcé de t'imposer mes lois.

MADELEINE.

Adieu! monsieur le duc, — je pars; — car je le dois,
Voici votre Rodrigue!

(Rodrigue entre.)

LE DUC, furieux.

Ah! c'est là ton ouvrage!

RODRIGUE.

Vous ne vous trompez pas.

LE DUC.

Il l'avoue à ma rage !
Tu feras connaissance...

(Il lui montre son revolver.)

RODRIGUE.

Est-ce pour me payer ?
Empochez ce joujou, ça pourrait m'effrayer.
Pour moi l'air de ces monts a perdu tous ses charmes ;
Il est malsain. Ma tête est pleine de gendarmes,
Et ma terreur croit voir se dresser au lointain
L'instrument qu'inventa le docteur Guillotin.
J'ai le pressentiment d'un effroyable orage
Qui pourrait éclater dans votre voisinage.
Je prendrais volontiers le chemin de Paris
Et je viens...

(Tendant la main.)

LE DUC.

De quels soins réclames-tu le prix ?
Qu'as-tu fait ? Se peut-il que ton espoir se fonde
Sur ce fatal projet de renoncer au monde,
Et qui doit être né sous l'inspiration

De ta sotte cervelle et de la passion ?
Est-ce ainsi qu'il fallait en diriger la flamme?

RODRIGUE.

Avez-vous jamais fait obéir une femme ?
De grâce, monseigneur, voyez si vos avis
Par votre serviteur ont été bien suivis :
Tout sera consommé, dès ce soir, ici même,
Où la fille d'Inès verra celui qu'elle aime,
Trompé par mes avis, poignarder sous vos yeux,
Le proscrit qui la doit emmener de ces lieux.

LE DUC.

Perez a donc appris ?

RODRIGUE.

Il sait tout à cette heure.
Je voudrais m'en aller. Faudra-t-il que je meure
De frayeur ? Nous allons voir arriver la loi,
Le coupable sera naturellement moi,
Car le pauvre se noie où le riche surnage...
Et je voudrais sauver mon humble personnage,
Sur lequel va tomber la fureur de Perez.

LE DUC.

Eh bien — pars!... Je veux voir ton œuvre de tout près,

Je veux voir égorger le dernier de la race.

(Il prend la cuirasse, l'épée, le casque d'une de ses armures et s'en revêt.)

De ce fier chevalier, j'emprunte la cuirasse,
Son casque, son épée et son beau destrier.

(Il monte sur le cheval.)

RODRIGUE, inquiet.

J'aperçois Gil Perez. Je vous tiens l'étrier,
Adieu! N'oubliez pas ma coupable obligeance!

(Il sort. — Gil Perez s'avance sombre, à pas lents.)

(Le duc sur son cheval, revêtu de l'armure et ayant pris la place du chevalier, immobile comme une statue.)

LE DUC, à part.

Enfin! Je vais donc voir triompher ma vengeance.
Perez! comme il est sombre, il s'avance tremblant,
Il va le front penché! Son pas est chancelant.
Oui! l'homme plonge ainsi son regard dans l'abîme,
Puis l'horreur disparaît, l'âme se fait au crime,
La main frappe : on prétend que plus tard le remord
Poursuit le criminel avec l'ombre du mort.

PEREZ, se croyant seul.

Éclaire-moi, grand Dieu! Ta sagesse infinie
Pour le mal n'aurait pu donner tant de génie.

Sous ce front serein, pur comme un rayon du soir,
Du cœur le plus pervers infidèle miroir,
L'infâme poursuivant une vengeance horrible,
A pu céler les plans de son œuvre terrible.
Le crime et la vertu devraient se lire au front.

(Une pause).

Coupable! le proscrit? qui l'accuse? Calron!
Ce n'est qu'un inconnu; l'autre est un homme austère
Que chacun vénérait, que j'aimais comme un père.

(Après un instant de réflexion.)

Cette haute vertu, de son masque emprunté,
D'un perfide parfois, couvre l'habileté!
Il compose ses traits, il instruit son visage
De sinistres pensers à cacher le passage.
Peut-être ce proscrit nourrit-il dans son sein,
Contre l'enfant d'Inès, quelque fatal dessein,
Que doit à ma raison accuser sa présence.
En ces lieux, à cette heure où l'ombre et le silence
Aident ses noirs projets. Si tu veux enlever
Madeleine, maudit, rien ne peut te sauver.
Grand Dieu! j'ai négligé tes temples. La prière
Me semblait étouffer entre ces murs de pierre,
Mais dans le fond du cœur j'ai conservé ta foi,

Daigne pour m'éclairer jeter les yeux sur moi!

(Il voit arriver Madeleine et Ninon. Il se cache derrière des trophées.)

Elle! Dieu, tu réponds.

(Madeleine et Ninon entrent.)

MADELEINE.

Personne! et voici l'heure.

NINON.

Qu'il ne visite plus cette noble demeure,
Celui qui, je ne sais dans quelle intention,
Seul a pu provoquer votre décision.

PEREZ, à part.

On ne m'a point trompé : c'est bien lui qui l'inspire.

NINON, continuant.

Puisque tous mes avis sur vous n'ont plus d'empire,
Que vous abandonnez tout ce qui vous fut cher,
Que l'amour d'un héros n'a point su vous toucher,
Permettez qu'avec vous j'aille vivre enfermée!
Je ne puis vous quitter; je vous ai tant aimée.
Je serai près de vous; nous parlerons de lui.

MADELEINE.

Ce monde qui t'attend et que moi j'aurai fui
Te promet, chère enfant, de belles destinées;

Ta jeunesse est semblable aux belles matinées,
Dont les fleurs du printemps ont parfumé l'éveil
Et qui vont s'éclairer des splendeurs du soleil.
L'amour et le bonheur souriront à tes charmes.
Tu voudrais partager ma retraite et mes larmes ;
Mais je souffrirais plus en te voyant souffrir.

NINON, avec prière.

Madame !...

LE PROSCRIT, entrant.

A votre appel les portes vont s'ouvrir,
Le couvent vous attend ! Au pied de la montagne,
Madame, permettez que je vous accompagne,
Car la nuit est fort sombre.

PEREZ, caché, à part.

Oui ! le chenal discret
Et l'ombre de la nuit garderont le secret.
Mais le châtiment veille.

MADELEINE, à Ninon.

A toi qui m'as servie
Et qui voulais encor me consacrer ta vie,
Je ne puis rien laisser que je ne doive pas
A la honte... Ninon, ma sœur, viens dans mes bras !

MADELEINE, au proscrit.

Mon père! je vous prie, écoutez ma prière.
Perez sait mon amour, il sait ma vie entière,
Dites-lui qu'au moment de me vouer à Dieu,
Je lui remets ceci; c'est mon suprême adieu.

(Madeleine lui donne son médaillon.)

LE PROSCRIT le regarde et semble ne plus pouvoir en détacher ses regards. — (Tout à coup.)

Ce bijou...

MADELEINE.

Le seul bien que m'ait laissé ma mère.

LE PROSCRIT.

Je te revois enfin! Tu m'appelais ton père,
C'est Dieu qui t'inspirait! Ton père est devant toi.

PEREZ, caché, à part.

Qu'entends-je?

MADELEINE, hésitant, va pour se précipiter dans les bras de son père; elle s'arrête et tombe à genoux.

Pardonnez!

LE PROSCRIT, surpris.

Te pardonner, et quoi?
Le bonheur me surprend tout à coup et j'oublie.
J'ai des étonnements voisins de la folie.

Il semble que j'aie fait quelque rêve effrayant.
Le passé m'apparaît paisible et souriant...
Te voici ! je te vois sur ta couche enfantine,
Tendant bien haut l'effort de tes mains, que lutine
Ce bijou. Mon Inès l'agite à tes regards
Et tu le suis partout de tes grands yeux hagards.

LE DUC, s'agitant sur son cheval.

Quelle fatalité !

LE PROSCRIT.

Je ne vois plus ta mère...

MADELEINE.

Oh ! ne l'éveillons pas !

LE PROSCRIT.

Vision éphémère !
Tu t'envoles trop tôt ! pourquoi tous ces soldats?
On m'arrête, on m'entraine... et puis... je ne sais pas.

(Il passe à plusieurs reprises la main sur son front.)

(Tout à coup.)

Mon épouse, ma fille ! Oh ! l'épouse adorée,
Morte ! Ta mère est morte et toi déshonorée...
Horrible !...

LE DUC, à part.

Qu'il est doux, quand on hait bien, de voir
Souffrir un ennemi qu'on tient en son pouvoir.

LE PROSCRIT, à Madeleine.

Mais je blesse ton cœur! Ma douleur est cruelle,
Car en te retrouvant, en te voyant si belle,
Je dois remercier le ciel qui m'a rendu
Un peu de ce bonheur que je croyais perdu...
Le ciel qui prend pitié du pauvre solitaire,
Et laisse à sa vieillesse une amitié sur terre.
Le premier, le seul fruit de mon profond amour,
Enfant, c'est dans ces murs que tu reçus le jour,
Et voici tes aïeux! Libres dans leur montagne,
Trois siècles les ont vus lutter contre l'Espagne.
Comtes et chevaliers, en défendant leurs droits,
Élevaient leurs enfants dans la haine des rois,
Je les continuais : un arrêt qui m'exile,
En confisquant nos biens, vous laissait un asile :
Car ce donjon, qui sut chasser les conquérants,
Sur la terre de France eût bravé les tyrans.
Je rompis mes liens sur de lointains rivages,
Sans ressource j'errais au milieu des sauvages.

Je partis, j'espérais revoir ceux que j'aimais,
Mais ce que j'ai souffert, l'oublierai-je jamais?
Ils avaient disparu! Pour éclairer leur trace,
Mes efforts furent vains. Le dernier de ta race,
Ton père, restait seul dans le creux d'un rocher,
Brisé par la douleur et las de vous chercher.
Dieu veillait — mon enfant! La juste destinée,
Qui régit les humains, t'a sans doute amenée
Dans ces murs glorieux, où trois siècles d'honneur
Se dressent pour punir l'infâme séducteur.
Fille des Ménacès, innocente outragée,
Tu dois lever le front, car tu seras vengée.

MADELEINE.

N'accusez pas le duc, mais un destin fatal,
Des exemples mauvais, l'ignorance du mal.
Si son choix malheureux a surpris ma misère,
Dans mon âme le duc a porté la lumière.
Ses livres, ses avis en éclairant mes pas,
Empêchaient votre enfant de descendre plus bas.

LE PROSCRIT.

Ta bonté cherche en vain à disculper sa flamme,
Mais d'étranges soupçons se font jour dans mon âme,

Car le malheur n'a pas cette combinaison
De douleurs, dont l'excès éveille ma raison.
Le crime poursuivant un dessein que j'ignore,
Seul a pu la former, il peut t'atteindre encore,
Une seconde fois m'enlever mon enfant.

GIL PEREZ, à part.

Comte, ne craignez plus! Gil Perez la défend.

MADELEINE.

Peut-être l'avenir n'est-il pas aussi sombre.

GIL PEREZ.

La haine est près d'ici qui travaille dans l'ombre.
A former le projet de vous assassiner,
Ses mensongers avis avaient su m'amener.

LE PROSCRIT.

Oh! parle!

LE DUC.

Contre moi c'est l'enfer qui travaille!
Il est temps de livrer ma dernière bataille.

(Il jette les armures qui le cachaient et saute à bas de son cheval. — Marchant au proscrit.)

Ménacès! le hasard n'a point fait tes malheurs,
Ton épouse pouvait écarter ces douleurs,

Si, méprisant l'aveu d'une flamme adultère,
Elle n'avait pas eu le courage de taire
L'injurieux amour sans cesse combattu,
Qui venait vainement outrager sa vertu.

(Il ouvre le tableau.)

Rien ne put ébranler cette noble constance.
Outré de ses dédains et de sa résistance,
En torturant son cœur, ton rival crut pouvoir
Lui faire abandonner le chemin du devoir.
Ton exil, ta ruine ont été son ouvrage!
Sur ceux qui t'étaient chers, assouvissant sa rage,
Le monstre les jeta sans ressource et meurtris
Comme des mendiants au gouffre de Paris.
La faim a fait le reste.

LE PROSCRIT.

Oh! le nom de l'infâme!

LE DUC.

C'est celui qui te dit ici devant ta femme,
Morte dans la misère à force de souffrir,
Qu'il a séduit ta fille et que tu vas mourir.

(Il lève sa main armée d'un revolver. — Perez, qui a saisi une masse d'armes, frappe son bras, qui retombe inerte.)

PEREZ.

Traître !

LE DUC.

Tout est perdu ! la vengeance m'échappe.
Ah ! la vertu l'emporte !

LE PROSCRIT.

Arrête, Perez !

LE DUC.

Frappe !

(A Madeleine.)

Et toi, fille de joie, embrasse ton époux !
Un bandit !

PEREZ.

Misérable !

LE DUC.

Hé bien ! qu'attendez-vous ?

MADELEINE, à genoux devant le portrait de sa mère, se relève et dit :

J'implore son pardon au nom de sa victime !

LE PROSCRIT.

Non ! la société doit châtier le crime.

Enfants! il appartient aux lois de la venger,
Aux hommes de les suivre!
(Montrant le duc.)
— A Dieu de le juger!





TABLE DES MATIÈRES



ERRATA

Pages.	Lignes.	
17	8	entre *dans*, au lieu de *en*.
112	16	ne plaira *guères*, au lieu de *guère*.
181	6	ne *trouverai-je* pas, au lieu de ne *trouverais-je* pas.
215	15	*on* voit le parchemin, au lieu de *en* voit, etc.
218	3	*gardé* ses libertés et *pratiqué* sa foi, au lieu de *garde* ses libertés et *pratique* sa foi.
219	20	*frétiller* une proie, au lieu de *pétiller*.
221	23	*Resté*, au lieu de *Reste*.
277	6	Guillaume monte la *première* marche, au lieu de la *dernière*.
278	21	*Misérable assassin,* au lieu de *misérable*.
321	10	Inès, Madeleine — *oh! que* vous devez souffrir, et non *que* vous devez souffrir.
363	6	Perez *haut*, et non *à part*.

FEUX FOLLETS

NUITS

TYPOGRAPHIE DE Mme WEISSENBRUCH
IMPRIMEUR DU ROI
RUE DU POINÇON, 45, A BRUXELLES

FEUX FOLLETS

NUITS

POÉSIES

DE

MAURICE COMTE DU CHASTEL

BRUXELLES
LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT
MERZBACH ET FALK, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE LA COUR
45, RUE DE LA REGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1878



DÉDICACE A MONSIEUR PAUL JOURNOUD

Paisible nautonier, sur la mer de la vie
Tu menais ton vaisseau ;
Le souffle du malheur, l'ouragan de l'envie
Sont venus troubler l'eau.
T'abandonnant au vent qui soufflait dans la toile,
Sans boussole et sans point,
Tes yeux ont du bonheur longtemps cherché l'étoile ;
Elle ne luisait point...

1

Et courageux, tu fis pour regagner la rive
Un inutile effort.
Dans la brume du soir, ton navire dérive
Sur l'océan sans port.
Au gré de l'ouragan, je l'aperçois qui flotte
Sombre et désemparé.
En voulant te sauver, inhabile pilote,
Je me suis égaré.
Adieu ! rêves charmants que nous faisions ensemble,
A l'âge où l'on vieillit,
Tristes, mais résignés, le destin nous rassemble
Sur la mer de l'oubli.
Chantons, mon cher Journoud, livrons notre carène
Au flot qui va s'ouvrir !
Chantons comme le cygne ou comme la sirène
Au moment de mourir !





LETTRE AU MÊME

Vous demandez parfois si des tourments secrets
Me font cet air songeur et ces regards distraits
Noyés dans l'incertain, pâle mélancolie ?
Aux choses d'ici-bas, c'est que rien ne me lie ;
Que, franchissant l'espace ouvert à la raison,
Je me plais à chercher, dans un vague horizon,
Cette perfection que je ne puis atteindre,
Ce sublime idéal que je ne saurais peindre,

Qu'on ne peut définir aussi bien qu'on le sent,
Et que mon cœur déçu s'affaisse en gémissant.
L'orgueilleuse raison, dans la sphère divine,
Veut en vain s'élever, cherche partout, devine,
Loin du chemin connu, loin du calcul humain,
Au ciel, qu'elle interroge, un splendide chemin.
Mais le rêve s'arrête où finit la matière,
Il s'éveille, il retombe, ébloui de lumière,
Au seuil de la lueur, dans cette obscurité
Qui nous cache des cieux la grande vérité. —
Faible luth aujourd'hui, dont la corde est brisée,
Mon âme s'enfermant dans sa triste pensée,
Insensible au bonheur, qui s'offre à son dédain,
Est la Péri qui pleure aux portes de l'Éden.
Je fus heureux un temps...

Aux frontières d'Espagne,

Je poursuivais l'isard au flanc de la montagne.
Perdu dans le sentier d'un sauvage chenal,
J'écoutais le sifflet du bouvreuil matinal.
Si parfois dans les bois j'entends sa voix plaintive,

Je songe à la montagne, à ma jeunesse active.
Tel un demi-sommeil, lorsque s'en va la nuit,
Caresse avec amour le beau rêve qui fuit,
O monts Pyrénéens, adieu! Chasse intrépide,
Jeunesse, adieu! Le temps s'envole si rapide,
Que le soir de la vie est près de son matin.
Le passé souriait; l'avenir incertain
Se cache à mes regards dans la brume d'automne.
Il n'est donc plus d'azur dans ce ciel monotone?
Le soleil me refuse un rayon passager,
Un rayon de bonheur! Je me prends à songer
Que la vieillesse arrive obscure, solitaire,
Pour moi, pauvre rêveur, isolé sur la terre,
Et triste, sur le pont de mon petit bateau,
Je regarde passer la vie, ainsi que l'eau,
Sans retour. . . . .





FEUX FOLLETS

EN CINQ CHANTS

CHANT PREMIER

Myosotis ! pâle fleur bleue
Que la libellule en passant
Se plaît à frôler de sa queue
Dans son vol rapide, incessant,

Sur la fontaine, où l'onde pure
Dort sur un duvet de gazon,
Tu viens étaler ta verdure,
Quand fleurit la belle saison.

Myosotis! belle, timide,
Dis-moi quelques-uns des secrets
Qui dorment sous la mousse humide,
Moelleux tapis de nos marais;

Ce que dans l'herbe qui frissonne,
Sous un demi-jour incertain,
Pense la rose que chiffonne
L'humide baiser du matin;

Quand la nature se réveille
Avec des splendeurs de soleil,
Ce que vient bourdonner l'abeille
A ce petit bouton vermeil;

Ce mot qu'en fuyant à l'aurore,
L'amour venu dans le secret,
Sur la couche qui brûle encore
Laisse tomber comme un regret ;

Mot qu'en s'endormant sous l'ombrage,
Témoin joyeux de leurs ébats,
A la brune, sous le feuillage,
Les ramiers roucoulent tout bas ;

Ce mot que le ruisseau murmure,
Que l'oiseau chante au fond des bois,
Ce mot divin que la nature
A mis en tête de ses lois ;

Ce mot que dans l'air qu'on respire,
Comme un souffle on entend passer,
Que le printemps fleuri soupire,
Et qu'on se dit dans un baiser.

« Je t'aime! »

Quoi, tu veux le taire,
Et tu feindrais de l'ignorer?
Près de la source solitaire
Souvent tu l'entends murmurer,

Fleur discrète autant que fidèle,
Dont la devise est : Souviens-toi!
L'amant te dit : Fleuris près d'elle
Et parle, et parle-lui de moi!

Je veux invoquer ta mémoire :
Que sont ces feux qui font frémir
Quand ils errent dans la nuit noire
Où des ombres semblent gémir?

Et dans une vaine poursuite
Parfois on se prend à courir;
Un pas vers eux les met en fuite,
Un souffle d'air les fait mourir.



CHANT DEUXIÈME

LUMERODE [1]

FANTAISIE MYTHOLOGIQUE

Sortant d'un joli coquillage,
Comme la rose d'un bouton,
Une ondine jeune et volage
Allait consulter un Triton,
Vieillard à la mine chagrine
Qu'avait courbé la main du temps.
Dans sa barbe d'algue marine
Avaient soufflé bien des autans.

[1] On appelle ainsi les feux follets aux bords de l'Escaut.

Parfois, dans le calme du sage,
Des souvenirs mal effacés
Venaient éclairer son visage,
Comme un reflet des temps passés.
C'était quand dans la grotte humide
Qu'au fond des mers il habitait,
La belle ondine peu timide
Dans les beaux jours le visitait.
En l'embrassant, son front sévère
Avait un éclat triomphant,
Et c'était le baiser d'un père
Sur le front pur de son enfant.

On prétend qu'autrefois, à l'heure
Où tout s'efface dans la nuit,
Une sirène en sa demeure
Se glissa légère et sans bruit;
Qu'un pêcheur vit à l'aube grise
Un voile flotter dans la brise,
Ainsi que l'aile d'un Amour

Qui fuit aux premiers feux du jour;
Que la sirène était la mère
De cette ondine qu'il aimait
Et dont le sourire charmait
Parfois sa solitude amère.

Enfant de l'amour, fleur des eaux,
La gracieuse Lumerode
Venait, à travers les roseaux,
De ses deux grands yeux d'émeraude
Glisser le regard curieux.
Le Dieu songeait seul, soucieux.
Elle paraissait : sa tendresse
Du vieillard dissipait l'ennui,
Ainsi qu'on voit une caresse
De l'astre qui chasse la nuit
Effacer les pleurs qu'à l'aurore,
Sur le sein humide de Flore,
Mai s'éveillant voit scintiller. —
La voici, ta fille adorée!

Triton! tes yeux ont vu briller
Au loin sur la mer azurée
Le dos reluisant d'un dauphin.
Il vient traînant une coquille,
Petit navire dont la quille,
Faite du corail le plus fin,
Trace un long sillon de lumière
Sur le dos du flot endormi.
L'éclat qu'on voit dans ta paupière
Étonnera ton vieil ami,
Ondine! tes yeux à l'espace
Semblent demander un secret.
Dans ton cœur quelque désir passe
Que ton visage peu discret
Ne pourra cacher à ce sage :
C'est que le printemps de ton âge
Tressaille devant l'inconnu. —

Elle rit sans cause ou soupire;
On peut voir bondir son sein nu.

C'est que dans l'air, qu'elle respire
En avril, sous un ciel d'azur,
Chantent des voix mystérieuses
Qui troublent le cœur le plus pur;
Et les jeunes filles rieuses
Se prennent à rêver longtemps!

Lumerode n'a pas vingt ans.
De la mer le chant monotone,
Pour elle, a de tristes accents.
Dans son cœur une voix résonne
Qui dans la nuit trouble ses sens.
Cette voix dit : Sur d'autres plages,
Sans doute il est d'autres plaisirs
Et des amours un peu moins sages.

Peut-on combattre ses désirs?
Peut-on lutter contre la fièvre
Dont l'ardeur la vient embraser?
Ah! regarde comme sa lèvre

Frémit, appelant un baiser.
L'enfant consulte ta science,
Vieillard ; mais tous les beaux avis
Que te dicte l'expérience,
Certes, ne seront pas suivis.
Elle s'en va vive et légère,
Comme l'hirondelle au départ,
Voguant vers la rive étrangère,
Au caprice du dieu Hasard.
Elle part. Sa bouche ingénue
Laisse s'envoler de doux chants.
Telle, l'alouette des champs
Monte joyeuse vers la nue.
Pauvre Triton ! des pleurs amers
Tombent de ses yeux en silence :
La coquille au loin se balance
Sur les plis amollis des mers,
En rappelant la belle ondine
Qu'emporte le cruel reflux,
Triste dans sa conque marine

Il souffle ; elle ne l'entend plus.
Où vas-tu, gentille nacelle
Dont le flanc de nacre étincelle
Aux premiers rayons du matin ?
Les rochers gris, les blanches grèves
Disparaissent comme des rêves,
A peine entrevus au lointain.

Il est une verte prairie
Où l'Escaut, faible adolescent,
Promène dans l'herbe fleurie
Son cours qui va s'élargissant.
De chênes une fôret sombre
Lui fait une ceinture d'ombre.
Le soir, sur le bord du marais,
Souvent les Sylvains peu discrets,
Infidèles à leurs Dryades,
Vont se cacher dans les roseaux,
Afin d'épier les Naïades
Qui viennent jouer sur les eaux.

C'est là qu'un jour la nymphe errante,
Sous les rayons d'un doux soleil,
Auprès d'une onde murmurante,
Tombe dans les bras du sommeil.
Dans sa pose délicieuse,
Un rêve, un souvenir chéri,
De son aile mystérieuse
Effleure son front qui sourit;
Et ces baisers, baisers de fièvre,
Errant dans l'air au mois de mai,
Semblent voltiger sur sa lèvre,
Dont le corail demi fermé
Laisse entrevoir ces perles fines
Que les déesses aux yeux verts,
Présent pour leurs filles divines,
Ravissent au trésor des mers.
Le Zéphyr accourt de la plaine
Dans les roseaux qu'il fait frémir,
L'admire et retient son haleine,
Bientôt faible comme un soupir;

Dans les joncs que son regard fouille,
D'hasard un satyre en passant
L'aperçoit : l'Amour le chatouille.
« Nymphe charmante!... » Frémissant,
Se penchant sur l'humide couche,
Il tremble, il hésite un instant,
Puis se décide. Sur sa bouche
Il pose un baiser éclatant.
Elle s'éveille,... la surprise
La rend muette de terreur.
Le hideux masque à barbe grise
Ne peut inspirer que l'horreur.
Mais quelle épouvante subite
Se peint sur les traits égarés
Du satyre! Aux lieux ignorés,
Que loin des humains il habite,
Il fuit : un dard part en sifflant,
Envoyé par une main sûre,
Et le séducteur en hurlant
Reçoit la piquante blessure.

Riant encor du dieu cornu
Qui se sauve emportant sa haine,
L'ondine voit un inconnu
Se diriger vers la fontaine.
Il s'avance fier, le front nu ;
Sa belle chevelure noire
Ondule sur son cou d'ivoire,
Et dans la douceur de ses yeux,
Miroir limpide de son âme,
Se reflète l'azur des cieux.

Elle sent une vive flamme
Monter de son cœur à son front :
Beaux tous les deux, ils s'aimeront. —
Auprès de l'onde murmurante,
Quand Phœbus éteignait ses feux,
Tous les soirs dans l'herbe odorante,
L'amour venait s'asseoir près d'eux ;
Et lorsque la naissante Aurore
Paraissait aux cieux irisés,

Leurs lèvres échangeaient encore
De doux propos et des baisers.
Hélas! malheureux que nous sommes!
Il n'est point de bonheur parfait.
On croit le tenir; il n'est fait
Ni pour les dieux, ni pour les hommes.
Du satyre vieux, lâche et laid,
L'œil brûlant de haine et de rage
Les voyait heureux et veillait.
Quelque temps son pâle courage
Ne put égaler son courroux,
Mais bientôt le penser d'un crime
S'empara de son cœur jaloux. —
Il choisit la pauvre victime
Dont les yeux verts étaient si doux.
Il aperçoit sombre et fatale
Une fleur aux sucs vénéneux;
Il lui semble que son pétale
Sourit à ses desseins haineux;
Puis à la lueur incertaine

Qui précède l'éclat du jour,
Il se glisse vers la fontaine.
Des roseaux que tressa l'Amour,
Une marguerite effeuillée,
Les témoins de leurs jeux charmants,
Tout ce bonheur des deux amants
Qu'accuse encore l'herbe foulée,
Sont autant de dards douloureux
Pour aiguillonner sa colère.
Il se retourne; l'onde claire
Réfléchit son visage affreux,
Ses pieds de bouc, sa peau noirâtre,
La laideur de son front cornu.

La belle nymphe au corps d'albâtre
Dort au fond de l'eau, le sein nu.
A sa blonde tête qui pose
Sur son bras mollement plié
Il voit encor la blanche rose
Qu'un autre y plaça. Sans pitié

Il jette le poison terrible
Dans l'eau de la source, et fuyant,
Poursuivi par son crime horrible,
Il eut un sourire effrayant.

A l'heure où Phœbé, morne et pâle,
Monte comme une blanche opale
Dans l'azur infini des cieux,
L'amant de la petite ondine
Descend le long de la colline,
Le front penché, l'air soucieux.
En s'approchant de la retraite
Où l'amour l'attend chaque soir,
Quelle inquiétude secrète
Peut ainsi troubler son espoir?
Dans l'ombre il sent quelque mystère,
Il n'entend parmi les roseaux
Que le murmure des ruisseaux
De la fontaine solitaire.
Un terrible pressentiment

L'étreint, il appelle, il supplie :
Seul un affreux ricanement
Répond à sa voix affaiblie.
Tremblant, les yeux mouillés de pleurs,
Il consulte l'onde que couvre
Le nénuphar aux blanches fleurs.
Dans le feuillage qu'il entr'ouvre
Il plonge son regard. — Oh ! vois,
Malheureux ! cette bouche aimée
Qu'un poison subtil a fermée,
Pour répondre n'a plus de voix,
Plus de baisers, plus de sourire;
Ce corps que tu tiens enlacé
Dans ta douleur, dans ton délire,
La main du trépas l'a glacé.

Il faiblit. Sa lèvre expirante
Une dernière fois s'ouvrit
Pour prononcer un nom chéri.

Voyez cette lueur errante

Qui va, vient, flotte dans la nuit.
On veut l'approcher, elle fuit.

O feu follet, flambeau de l'ombre,
Combien j'aime à te voir briller !
Quand mai fleurit, par un ciel sombre,
Le zéphir te fait vaciller,
Est-ce une âme en peine qui rôde,
L'œil creux et le front enflammé ?
Non, c'est la belle Lumerode
Qui va cherchant son bien-aimé.

L'Escaut entendit sur sa rive
Le vieux Triton, seul, éploré,
Pauvre père désespéré.

Elle vint à lui doucement,
Et sa petite voix plaintive
Appelait en vain son amant.





CHANT TROISIÈME

HORTENSE

A la saison des violettes,
Lorsque l'aubépine fleurit,
Dansez, dansez, belles fillettes,
A qui la jeunesse sourit !

C'était la fête du village ;
Il ne restait dans les hameaux
Que le vieillard qu'enfermait l'âge,
Chargé de soucis et de maux.

Il écoutait sous les grands hêtres,
Ombrageant son toit enfumé,
Le son des musettes champêtres
Qu'apportait un vent parfumé.

Et son front s'éclairait encore
Du souvenir de ses amours,
Comme d'un reflet de l'aurore
Au crépuscule de ses jours.

Dans la campagne solitaire,
Deux amants, la main dans la main,
Le front songeur, les yeux à terre,
Allaient tout le long du chemin.

Est-ce la lointaine cadence,
Belle enfant, qui vient te troubler?
La blonde Hortense aime la danse,
La danse semble l'appeler.

Le vêtement noir qu'elle porte
Est l'ennemi de ces plaisirs,
Et le deuil lui ferme la porte
Des lieux où volent ses désirs.

Au fond des bois, vive et joyeuse,
Une musette aux sons puissants,
Comme une voix mystérieuse,
Fait entendre ses gais accents.

— N'écoute pas ces chants de fête,
Fuis, Hortense, suis ton amant !
Mais non, elle approche, s'arrête,
Elle cède à l'enivrement.

Son cœur bondit,... elle s'élance !
De maints danseurs un tourbillon
L'emporte, roule et se balance,
En serpentant dans le vallon.

Sur les genêts, sur la fougère,
Ils passent comme des esprits;
Elle va... sa danse légère
Rase l'herbe des prés fleuris.

Le ciel est noir et le tonnerre
Gronde menaçant dans les cieux...
Ses pieds ne touchent plus la terre;
La flamme brille dans ses yeux.

Tout à coup la ronde infernale
Dans la tourbière disparaît;
Et de la musette fatale
La voix se tait dans la forêt. —

Lorsque le brouillard se condense
Dans les prés mouillés de ses pleurs,
Ce petit feu follet qui danse
Sur les myosotis en fleurs,
C'est l'âme de la blonde Hortense.

CHANT QUATRIÈME

HAYDÉE

Un tourbillon, sombre présage,
Soulève les flots furieux;
Les éclairs signent leur passage
En traits de flamme au front des cieux.
Légers comme les hirondelles,
Les blancs canots volent au port.
La tartane a plié ses ailes,
Prête à lutter contre la mort.

Le vent rugit. L'abîme s'ouvre,
Et le marin épouvanté,
Dans le fond des mers qu'il découvre
Soudain se croit précipité.

La tartane, au sommet des lames,
Du Bosphore coursier fringant,
Forte de l'élan de ses rames,
Marche, la proue à l'ouragan.
« O mer ! superbe en ta démence !
Jusqu'à moi peux-tu te gonfler ?
Au fracas de ta voix immense
Une voix semble m'appeler.
Dans la tristesse de ma vie
J'aime tes affreux hurlements.
Monte ! ton appel me convie
A de mortels embrassements. »

Ainsi gémissait accoudée
La fille aux lèvres de corail

Qui portait le nom d'Haydée,
Dans l'esclavage du sérail.
Elle était belle dans Athènes,
L'amante du fier Anodit,
Quand au rivage des Hellènes
Vint aborder un Turc maudit.

Surprise un soir sur le Pyrée
Par les recruteurs du bazar,
Au sultan elle fut livrée
Par le caprice du hasard.
Les yeux fixés sur la tartane
Qui bondit sur le sein des flots,
N'entends-tu point, belle sultane,
La chanson de ces matelots?
C'est le drapeau de ta patrie
Que le mât hisse dans les airs,
Ses chants que ton âme attendrie
Distingue dans le bruit des mers.

Anodit t'a longtemps cherchée,
Et le harem du minaret,
Où la luxure t'a cachée,
N'a point su garder le secret.
La voix de ton amant t'appelle.
« Espère ! » dit-elle ; « à ce soir ! »
Mais un œil jaloux étincelle
A ta porte ! l'eunuque noir !
La nuit vient. La terreur te glace ;
Les lames ont un bruit de mort.
L'espoir retient sur la terrasse
La belle enfant ; l'eunuque dort.

Il dort ; mais le ciel est si sombre
Sous le voile de l'ouragan,
Qu'on ne distingue pas dans l'ombre
Sa main qui serre un yatagan.
Pendant que l'esclave sommeille,
Il se pourrait que, prévenu,

Sous l'auvent noir, le maître veille,
L'œil attentif, le sabre nu! —

Quels sont dans l'air ces cris funèbres?
Épouvanté dans son réduit,
Le hibou s'envole aux ténèbres,
Lugubre gardien de la nuit.

Soudain une tête se dresse!
Anodit! sa voix dit tout bas
Le nom chéri de sa maîtresse;
Elle accourt, elle est dans ses bras.
D'amour leurs lèvres frémissantes
S'unissent dans un long baiser.
Déjà leurs âmes innocentes
N'ont plus mémoire du danger.
Partez! les minutes s'écoulent!
Que d'instants précieux passés!
L'acier siffle! deux têtes roulent,
Et deux troncs glissent enlacés. —

Mais au lointain, dans la tempête,
Un double feu follet a lui.
Le sultan voit deux corps sans tête,
La flamme au cœur, marcher à lui.

Il essuyait son cimeterre.
« Illusion ! »
Ils vont toujours.
Ses pieds se fixent sur la terre,
Pour fuir refusant leur secours.
L'onde en fureur jette à sa face
La bave amère de ses flots.
L'ardent fantôme à la surface
Glisse en murmurant des sanglots.
Il vient ! il pose un doigt de flamme
Sur le front du despote infâme !
A l'heure où se tait le hibou
Le sultan des Turcs était fou !



CHANT CINQUIÈME

Les prés que la bise hivernale
A couverts d'un cilice gris,
Soudain à l'aube matinale
Se réveillent joyeux, fleuris.

Et partout dans l'herbe qui pousse,
Au feuillage du saule vert,
Sur la fontaine et dans la mousse
S'élève un immense concert.

Dans les effluves parfumées
Qui flottent aux nuits du printemps,
Venez, venez, ombres aimées
Du bel amour de nos vingt ans!

Vous qui dormiez dans le silence
D'un cœur ingrat, d'un cœur vieilli,
Venez charmer la somnolence
Qui vous rappelle de l'oubli.

Et toi, qui brilles dans l'espace,
Petite flamme, œil de la nuit,
N'es-tu qu'un feu follet qui passe,
S'arrête un instant, vole et fuit?

Aux lieux où tomba la victime,
Es-tu l'œil terrible du mort,
Fixe, qui regarde le crime
Et le poursuit comme un remord?

Non! c'est une amante fidèle
Qui veille auprès de son ami.
Il semble qu'une ombre près d'elle
Ait soupiré : « *Remember me.* »

Peut-elle oublier ces soirées
Dont le printemps a le secret,
De parfums, d'amour enivrées
Et qui s'en vont comme à regret ?

Ils allaient tout le long des grèves,
Ou fatigués sur le gazon,
Ils venaient rêver leurs doux rêves,
Les yeux perdus à l'horizon.

Ses lèvres te disaient : Je t'aime.
Et tu l'écoutais en tremblant,
Puis il posait un diadème
De fleurs des prés à ton front blanc.

Sur l'herbe perfide et mouvante
Il cueille un myosotis bleu.
Il disparaît !... Sa main mourante
T'adresse son suprême adieu.

Il dort dans son cercueil de fange.
Ton amant n'entend plus tes pleurs.
Pour couronner ta tête d'ange
Sa main ne tresse plus de fleurs.

Le vent souffle sur la lumière,
Et les myosotis tout bas,
En se penchant sur la tourbière,
Murmurent : « Ne l'oubliez pas ! »





LETTRE A MONSIEUR LE COMTE DE T***

Souvent vous m'avez dit : « Croyez! ne cherchez plus! »

Au refuge nautique, où je vis solitaire,
Je voudrais obliger ma raison à se taire;
Mais pour la museler mes soins sont superflus.

Le soleil monte dans l'espace,
Il brille, il dore la moisson.
Les astres à l'homme qui passe
Ont-ils dit encor ce qu'ils sont?

A peine parfois le génie
De son regard audacieux,
Suivant la sublime harmonie
Qui les dirige dans les cieux,
Soulève un petit coin du voile
Qu'en la lançant dans l'infini,
Dieu mit sur le front de l'étoile.
Cependant de l'Éden banni,
Dans ce jour où Dieu sur la terre
Précipita l'humanité,
L'homme veut percer le mystère
Qui cache la divinité.
L'homme, misérable pygmée,
Un atome dans l'univers,
Dont l'âme, un souffle, est enfermée
Dans un corps rongé par les vers,
Nain orgueilleux, dont les études
Veulent sonder la profondeur
De ces célestes altitudes
Où Dieu règne dans sa splendeur,

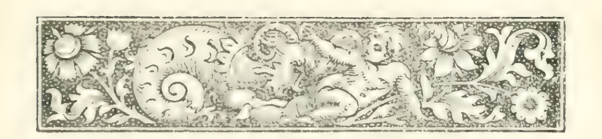
Recule ébloui de lumière
Devant ce qu'il ne comprend pas.
Aux limites de la matière
La science arrête ses pas:
Et fantaisiste, l'homme taille
Dans le bloc de l'éternité
Une image faite à la taille
De notre triste humanité.
C'est le seul Dieu qu'il veut connaître!

Voilà toujours vos arguments!

Mais la vérité reste à naître
Au milieu de ces errements.
Vous arrêtez les yeux de l'homme
Aux bornes de son horizon.
Au tribunal sacré de Rome,
Lorsque comparaît la raison,
Rome lui dit : « Le grand problème
Demeure insoluble pour toi. »

Vous condamnez le doute même !
Pouvez-vous me donner la foi
C'est vrai, mon âme s'est heurtée,
Dans ses révoltes, à l'erreur,
Aux doutes affreux de l'athée ;
Mais elle a reculé d'horreur
Devant la sottise qui nie
Le sublime conservateur
De cette admirable harmonie,
Qui force à croire au Créateur.
Pédants stupides, enfants, gnomes,
Par des hypothèses, prouvons
Que l'annexion des atomes
A fait le monde où nous vivons ;
Mais il faut nommer le pilote,
L'Être suprême dont l'œil sûr
Conduit le navire qui flotte
Dans l'immensité de l'azur.
Je crois en Dieu, quoique imparfaite
La nature m'ait révélé

Que si c'est un Dieu qui l'a faite,
Il n'avait pas tout calculé,
Parce qu'il faut une puissance
Qui du chaos l'ait fait jaillir;
Mais je veux, pour que je l'encense,
Un être qui ne peut faillir.
Je le prie et n'en veux point d'autres.
Je n'accepte pas tous ces dieux
Dont, pour leur profit, vos apôtres
Se plaisent à peupler les cieux.
Je ne veux pas d'une croyance
Qui nous défende de penser :
C'est une aveugle confiance
Que la raison vient terrasser.
La mienne dit à la science :
« Tu peux chercher et tu peux voir ! »
La mienne, c'est la conscience
Qui nous trace notre devoir.



POUR LES RELIGIEUSES ALLEMANDES !

Teuton ! quand ton airain tonnait contre la France,
Élevé dans son sein, j'ai souffert sa souffrance,
La rage m'est montée au cœur.
Et tu croyais river sa chaîne ;
Mais la France républicaine
N'a pas même un regard de haine
Pour le Teuton, son dur vainqueur.

Car le monde s'éclaire : il ne veut plus de larmes.
Nous n'invoquerons point la force de nos armes.
Des palus au sommet des monts,
De la Tamise aux bords du Tibre,
La grande voix du siècle vibre
Pour nous dire que l'homme est libre !...
France ! elle sort de tes poumons.

Cette voix vient apprendre aux peuples de la terre
Que nous ne sommes pas des machines de guerre
Au service d'un assassin ;
Et pourvoyeuse de la tombe,
L'Allemagne éteindra sa bombe.
Dans son sein qu'une graine tombe !
La graine germe dans son sein.

France ! si noble ainsi, sans vengeance et sans haine,
Sème chez les Teutons quelques glands de ce chêne
Que nos aïeux avaient planté !
Dans ce calme pays du rêve,

Qu'un rejeton, son digne élève,
Grandisse et jusques aux cieux lève
L'emblème de la liberté!

L'ombre de ses rameaux couvre la terre entière.
Le monde ne sait plus s'il est une frontière. —
Quel est ce cri de désespoir,
Montant d'un amas de couronnes,
Parmi les débris des vieux trônes,
Comme un glapissement de prônes?
C'est le râle de l'homme noir.

Dans son temple désert, sa colère inutile
Nous lance vainement sa menace futile.
Des anathèmes odieux
Qu'il nous crachait avec sa bave,
Dans sa colère qu'elle brave,
La raison affranchit l'esclave
Qu'il pressurait au nom des dieux.

Car un seul Dieu n'a pu solder ses saturnales.
L'hypocrite marchand de prières vénales
Chercha tant qu'il en trouva deux,
Des saints, des saintes, plus d'un mille,
Toute une céleste famille
Dont le calendrier fourmille.
Il faut payer pour chacun d'eux.

Prêtre! on n'accepte plus ces inventions folles
Qui prosternaient aux pieds de tes vaines idoles
La stupidité des mortels.
Car l'esprit humain, dont la sonde
Chaque jour entre plus profonde
Dans le grand mystère du monde,
Les jette à bas de leurs autels.

Ta rage veut du peuple exalter la colère :
Redoute d'appeler l'ouragan populaire
Sur tes monuments vermoulus!
Tu les verrais réduits en poudre,

Car la raison sait nous absoudre
Des vaines terreurs de ta foudre.
L'ouragan rugit! Tu n'es plus!

Honneur à toi, Teuton, dont les larges épaules
Renversent le colosse! Il tombe jusqu'aux pôles,
Ses membres puissants sont meurtris.
Il est à terre; mais sa face
Conserve encore son audace,
Et tu peux lire sa menace
Dans le moindre de ses débris.

Enfants de Loyola, race impie et rapace,
La Prusse vous exile et le monde vous chasse!
Bismarck sauve l'humanité.
Sous les coups sûrs de la vengeance
Périsse à jamais votre engeance!
Mais nous réclamons l'indulgence
Pour la dame de charité.

Teuton ! que t'a donc fait cette innocente femme ?
Sa main guérit le corps et sa parole l'âme.
C'est l'ange ici-bas descendu,
Au cœur doux, plein de tolérance,
Qui sait consoler la souffrance
Avec la sublime espérance
De retrouver l'Éden perdu.





UNE DÉCEPTION

Un vieux seigneur se met en tête
D'être un auteur.
Et le voilà sitôt en quête
D'un auditeur.
Bienheureux il aurait pu vivre,
S'il l'eût voulu ;
Mais la gloire de faire un livre,
Qu'il avait lu,
Le poursuivait sans paix ni trêve.

S'il sommeillait,
L'ambition dans un doux rêve
Le chatouillait.
Pillant la pensée effeuillée
Un peu partout,
Il la rendait estampillée
De mauvais goût.

Ainsi naquit l'œuvre bizarre
En grand secret
Que le curé, bonhomme ignare,
Fort admirait,

Et l'auteur, laissant sa compagne
A son tricot,
S'en allait de par la campagne
Chercher écho...
Écho payé, craignant le sire,
Pauvre flatteur,

Qui n'aurait même pas su lire
Sans un lecteur.

Un campagnard, par aventure,
Homme d'esprit,
Subit l'insipide lecture
Du manuscrit.
Il s'écria : « Charmant ouvrage
D'un grand auteur !
Est-il possible qu'on outrage
Ton créateur ? »

Le châtelain par cet éloge
Se sent vaincu ;
Vite de sa bourse il déloge
Un bel écu.

« Tu trouves mon œuvre complète,
Homme de goût ?
— Moi ? pas du tout,
J'admirais une violette. »





UNE AUTRE DÉCEPTION

Tu vas cherchant dans la nuit sombre
Une ombre.
Elle n'est pas au rendez-vous !
Sous l'auvent de la cheminée,
Dans sa chambre capitonnée,
Captive auprès d'un vieil époux,
Elle songe, la pauvre Angèle,
Qu'il gèle,

Et que, dans le parc froid et noir,
Le cœur chaud, les pieds dans la neige,
A peine un manteau te protège
Contre la brise de ce soir.

Monsieur s'approche de la flamme...
Madame
S'écarte un peu, rêve et se tait.

Un souvenir d'amour chatouille
Monsieur, dont la langue bredouille
Ce qu'en ses beaux jours il chantait :
« Ma chère Angèle, sois gentille! »

Il pille
Les trésors qu'on te réservait.
« Ah! dit Angèle, s'il savait! »

Tu ne trouveras dans la brume
Qu'un rhume!



LES PETITS CORBEAUX

INFANTICIDE

Ils étaient là, quatre corbeaux
Déjà prenant plume et si beaux,
Si l'on en croit leur tendre mère.
Hélas! aussi pour les oiseaux
Souvent la joie est éphémère.
Cependant la prudence avait bâti le nid
Dont le bois même avait fourni

Tout le matériel. Caché dans le feuillage,
L'aérien séjour de nos noirs oisillons
Échappait aux regards des enfants du village
Et sa solidité bravait les tourbillons.
Zéphir que le printemps ramène
S'essaye à balancer
La cime du grand chêne,
Et s'amuse à bercer
Dans le nid qu'a construit l'amitié maternelle,
Les oiseaux que la mère abrite sous son aile.
Le jour luit! Elle va demander aux guérets
L'humble pâture,
Qu'aux hôtes ailés des forêts,
Prévoyante, offre la nature.
Dans les rameaux du chêne altier,
Maitre Jacque, le mâle, immobile, sommeille.
Mais les cris des petits que l'appétit éveille
Fatiguent son oreille,
Il descend pour les châtier.
Des piailleurs sautillant il s'approche,

Atteignant le plus fort,
D'un seul coup de sa pioche
Il l'étend raide mort.
Le sang coule et l'enivre.
Il frappe, frappe, frappe... ils ont cessé de vivre.
Lui s'arrête, surpris. — Où peut-il les cacher ?
Il se gratte la tête et se met à chercher.
Son estomac, que les conseils du jeûne
Ne cessent pas de provoquer,
De ses enfants lui montre le plus jeune,
Si tendre et gentil à croquer,
L'autre un peu moins et l'autre ?... Il en déjeune
Tant que vient à manquer
L'appétit ; puis, tranquille et lissant son plumage,
Il s'endort.
Mais soudain, quel terrible ramage
L'éveille ! Là, devant les horribles débris
De la jeune famille à ses soins confiée,
Sa femelle terrifiée
Fait retentir la forêt de ses cris.

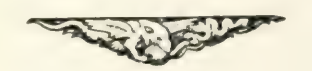
A soupçonner celui qu'elle aimait, elle hésite.
Lui, d'un air hypocrite,
Se berce sur la branche en jouant l'innocent.
Mais à son bec, mais à son flanc
Que de sang !
Du meurtre des petits tout accuse le père.
« Le misérable, il les digère ! »





SUR UN CHIEN

J'avais un joli chien frisé. Sa gentillesse
D'un terrier en faveurs amusait la vieillesse.
Le roquet fut ripeux, sale; objet de dégoût.
Son maître ou le hasard le jeta dans l'égout.
Le pauvre petit corps surnageait à l'aurore.
Son vieil ami le vit, et traînant ses douleurs,
Vint vers moi, les yeux pleins de reproche, de pleurs.
Son regard suppliant me disait : « Pas encore! »





LE CHANT DES BARDES

SUR LA TOMBE DE DARTHULLA

Tu n'es plus, fille de Colla,
Pauvre fleur trop tôt moissonnée !
Nous chanterons, ô Darthulla,
Ta malheureuse destinée !

De ton palais de Selama
Le silence habite l'enceinte;
De sang l'on voit sa porte teinte.
Nous chanterons ta race éteinte,
Le héros que ton cœur aima.

Es-tu pour longtemps endormie
Sous la pierre de ce tombeau,
Toi, dont le front était si beau?
Réponds à cette voix amie!

Enfant dont l'œil était si pur,
La mort, hélas! la mort farouche
A pour toujours fermé ta bouche!
Le soleil éclaire ta couche,
Il brille, il monte dans l'azur.

Réveille-toi, belle endormie,
Érin est plongé dans le deuil.

Lève la pierre du cercueil,
Réponds à cette voix amie!

Quitte ce froid séjour des morts,
Sens du printemps l'haleine pure!
Au sein des fleurs, de la verdure,
Voici que renaît la nature :
Elle s'éveille — et tu t'endors.

Tu dors... La bruyère est fleurie;
L'oiseau t'appelle au fond des bois,
N'obéis-tu plus à sa voix?
Reviens errer dans la prairie!

Ton éclat était passager...
Je ne sens plus ta douce haleine —
L'aurore se lève sereine,
Triste est la mousse de la plaine,
Qui n'entend plus ton pas léger.

La belle enfant est endormie,
Et son sommeil est sans réveil.
Elle est sourde à ma voix amie.
Retire-toi, mon doux soleil!..,





CATHLIN DE CLUTHA

TRADUIT D'OSSIAN

Ossian raconte à Malvina l'arrivée de Cathlin à Selma, pour implorer le secours de Fingal contre Ducarmor, roi de Clutha. Ce dernier avait tué Cathmol, roi de Clutha, pour enlever sa fille Lanul. L'expédition est résolue ; tous les chefs de Morvan demandent le commandement. Ils se retirent chacun sur leur colline. L'ombre de leurs aïeux en leur apparaissant doit désigner le chef. Trenmor apparaît à Ossian et à Oscar, son fils. L'expédition part de la baie de Carmona et arrive à la côte de Tatchol, où réside Ducarmor. Oscar, qui doit combattre, se retire, suivant l'usage,

sur une colline voisine. L'action commence au point du jour. Ducarmor est tué. Oscar apporte la cotte d'armes et le bouclier de Ducarmor à Cathlin, qui s'est éloigné du champ de bataille ; il découvre que Cathlin de Clutha n'est autre que Lanul, fille de Cathmol. Elle avait été enlevée par Ducarmor et était parvenue à se sauver.

O laisse, Malvina, ta nocturne veillée,
Quitte la sombre roche, où la tête effeuillée
Des chétifs arbrisseaux se balance et se tord,
Sous les efforts du vent glacé qui vient du nord !
De ceux qui ne sont plus vois les ombres plaintives
Errer sur le torrent ! Leurs flammes fugitives
Sur les flots tout en feu laissent un long sillon ;
Je les entends passer au sein d'un tourbillon,
Et de leurs tristes voix les sons grêles, funèbres
Troublent seuls aujourd'hui le calme des ténèbres.
Toi, dont la main touchait les harpes de Lutha,
Te souvient-il encor de Cathlin de Clutha ?
Dis-moi son infortune et qu'une main amie
Réveille les accords de la corde endormie,

Ravive mon génie au feu du souvenir!
Et moi je chanterai pour les temps à venir [1].
Admirables récits que savait ton jeune âge.
Viens à moi, Malvina, viens, et que le nuage
Qui pèse sur mon front, envahi par la nuit,
S'éloigne!... Le passé, c'est ce ruisseau qui fuit
Rapide après l'orage, et dont le sourd murmure
Se perd dans un lointain d'ombrage et de verdure.
Secouant ses cheveux, que vient sécher le vent,
Le chasseur s'est assis et l'écoute en rêvant.
De ce temps éloigné retrace-moi l'histoire;
Car tes chants ont pour moi comme un parfum de gloire
Que j'aspire à longs traits... Mon cœur a palpité,
A mes yeux le passé sort de l'obscurité!

Lorsque l'astre du jour eut chassé les étoiles,
Nous vîmes dans la baie entrer à pleines voiles
Un vaisseau, s'avançant tristement vers Selma.

[1] Ici la pensée de l'auteur est douteuse. J'ai voulu lui conserver son ambiguïté.

Un bouclier brisé, sanglant, pendait au mât.
Le jeune Cathlin porte une lance émoussée
Et son visage est triste ainsi que sa pensée.
Au palais de Fingal, les yeux voilés de pleurs,
Il arrive, abattu par ses récents malheurs.
Mon père en vain lui tend la coupe de la fête,
L'étranger la dépose, et détournant la tête,
Il nous dit : « A Clutha, le roi Cathmol est mort.
« La beauté de Lanul séduisait Ducarmor,
« Et pour prendre la fille, il a tué le père.
« Je ne pouvais punir cette main meurtrière,
« Car j'errais par les monts et l'ombre de la nuit
« L'a protégé... Fingal! prète-moi ton appui.
« Je n'ai pas dû chercher : l'éclat qui t'environne
« M'a conduit aisément jusqu'aux pieds de ton trône,
« Le soleil de ta gloire a dirigé mes pas. »
Fingal a fait un signe et tous, prêts aux combats,
Nous nous levons! Le soin de punir un infâme
Est l'honneur envié que tout guerrier réclame.
Chacun sur son coteau se retire songeur,

L'ombre de son aïeul nommera le vengeur.

Bientôt l'on entendit dans la nuit étoilée
Le signal de la mort courir dans la vallée,
Le son des boucliers, le tumulte des voix
Que l'écho répétait longtemps au fond des bois.
Enfant! nous appelions les ombres de nos pères.
Elles venaient la nuit flotter sur les bruyères,
A l'heure où le sommeil avait fermé nos yeux
Et chacun désirait consulter ses aïeux.
Majestueux, Trenmor se présente à ma vue.
Rangés derrière lui, confondus dans la nue,
Tous ses guerriers, ainsi qu'on les vit autrefois,
Me paraissaient encore obéir à sa voix.
Ils marchent au combat, leurs bras lèvent la lance.
Je n'entends aucun bruit. Surpris de ce silence
Je regarde avec soin et les vois s'effacer
Comme un léger brouillard que le vent vient chasser.
La rafale en passant souffle sur mon visage,
Je m'éveille soudain, j'entends dans le feuillage

Comme un frémissement, que le chêne a la nuit,
Quand passe en le frôlant un fantôme qui fuit.

Je prends mon bouclier ; mais à peu de distance
L'acier résonne. On vient... Oscar, mon fils, s'avance.
Les ombres ont aussi visité son sommeil.
« Ma gloire, me dit-il, ainsi que le soleil
« De flots d'or, en marchant, inonde sa carrière,
« Apparait à mes yeux, brillante de lumière ;
« Elle me guidera sur les flots mugissants.
« Comme l'ouragan fond sur les rocs blanchissants,
« Comme un vent violent emporte la fumée,
« J'irai... des ennemis je chasserai l'armée.
« L'ombre de mon aïeul m'a montré le chemin,
« Petit-fils de Branno, nous partirons demain.
« Tels que sur un rocher ouvrant leurs larges ailes,
« Deux aigles sur leur proie ont fixé leurs prunelles
« Et volent contre vent dans les plaines de l'air,
« Traversons l'océan, et prompts comme l'éclair
« Surprenons Ducarmor au fond de sa demeure —

« L'assassin de Cathmol sera puni, qu'il meure ! »

La mer de Carmona bientôt vit trois vaisseaux
Qui portaient nos guerriers, s'éloigner de ses eaux.
Mon bouclier sur l'onde allongeait sa grande ombre
L'astre de Touthena, de mort présage sombre,
La face ensanglantée, aux cieux étincelait,
Et nous, obéissant au bon vent qui soufflait,
Nous vîmes un matin s'élever dans la brume
Les rochers de Hunon que blanchissait l'écume.

Cent forêts dans le vent pleuraient leur désespoir.
Le soleil par instants versait à leur flanc noir
Un rayon de pitié. Contrée abandonnée,
Hunon ! où de héros une race était née,
Tes ruisseaux, tes vallons se plaisaient autrefois
A regarder passer les fêtes de tes rois.
Et voici leur palais ! Le chêne tutélaire
Lui prête encor l'abri de son front séculaire.
Ruine du passé, Ratchol silencieux
Du dernier de tes rois tu vis fermer les yeux.

Touthena dans la nue avait caché sa tête ;
Quand parut Ducarmor, poussé par la tempête :
Aux rives de Hunon il mena ses vaisseaux.
Il chassait le chevreuil sur le flanc des coteaux,
Lorsque, pour l'inviter au combat qui s'apprête,
Un barde d'Ossian auprès de lui s'arrête.
Il l'accueille joyeux. Farouche et belliqueux,
Son cœur cruel ressemble aux colonnes de feux
Qu'on voit sur la forêt, par l'éclair enflammée,
S'élever dans les airs au sein de la fumée ;
Lutteur terrible, il a pour servir ses desseins
La force des héros, l'âme des assassins.

Quand la brume en montant sur l'aile de la brise,
Sur le champ de bataille eut mis sa robe grise,
Nous reposions auprès des chênes embrasés.
Cathlin semblait plongé dans de tristes pensers,
Et ses émotions sur son visage sombre
Flottant quelques instants, passaient ainsi que l'ombre
Qui vole sur les prés, lorsque l'astre du jour

Se cache dans la nue ou brille tour à tour.
J'observais ; de son cœur je plaignais la blessure,
Je voyais dans le vent flotter sa chevelure
Qui semblait relever l'éclat de sa beauté.
Je me fis apporter ma harpe et je chantai :

« Oscar, retire-toi ! monte sur ta colline
Et du fier Ducarmor, méditant la ruine,
Frappe ton bouclier ; fils des rois de Morvan,
Imite leur exemple ! Il faut qu'en se levant
L'aurore puisse voir ta jeune renommée
Contre les ennemis conduire mon armée ;
Et, fier de son enfant, assis sur un rocher,
Que ton père au combat te regarde marcher,
Terrible, comme une ombre au sein de la tempête
D'éclairs éblouissants enveloppant sa tête !
Ah ! laissons les hauts faits dans ces temps reculés
Par des obscurs récits à peine rappelés ;
Ils tombent dans la nuit, car la harpe sonore
Sous les doigts des héros ne vibrait pas encore.

Sur le chemin illustre où marchaient mes aïeux,
Oubliant le passé, j'arrêterai mes yeux.
Trenmor sera pour moi l'étoile de la gloire.

Ainsi sur la mer sombre, au sein de la nuit noire,
L'astre de Touthena guide les matelots.
Ils allaient en courroux, nombreux comme les flots,
Les enfants de Carmal. Leur troupe menaçante
Faisait trembler le sol sous sa marche pesante.
Plaine de Caracha! tes champs n'oublieront pas
Les bardes solennels qui précédaient leurs pas,
Ces hordes qui venaient grondant comme un orage
Et ces hymnes guerriers enflammant le courage.
Oh! vous, qui vivez seuls sur les rochers déserts,
D'un enfant de Loda [1] la voix du haut des airs
Évoquant des guerriers les ombres redoutables
Et dans l'horreur des nuits ces cris épouvantables,
Vous troublaient. Dans un bois, sans feuilles, désolé,
Que les pas des humains n'avaient jamais foulé,

---

[1] Loda, esprit puissant et malfaisant.

Sur un mont de Loclin, sauvages, jusqu'aux nues
Dressant les pics hideux de leurs têtes chenues,
Cinq géants de granit défendaient le rocher,
Où l'enfant de Loda s'était venu cacher.
A l'entour, un torrent grondait, gardien fidèle.
Quand semant dans les airs les flammes de son aile,
Un météore aux cieux éclatait ou passait,
Lorsque sur les coteaux la lune s'abaissait;
Son évocation montait retentissante.
Les esprits, aux accents de cette voix puissante,
S'empressaient d'accourir et parmi les combats
Dirigeaient le hasard des choses d'ici-bas.
Il ne put détourner un guerrier intrépide,
Trenmor. Vers la bataille il s'avance rapide.
Comme un astre qui monte au ciel, auprès de lui
Brille le fier Trathal. En vain la sombre nuit
Accourt en se hâtant d'étendre sur la terre,
Ainsi qu'un noir linceul, son voile de mystère,
Et l'enfant de Loda de son art redouté
Invoque vainement toute l'habileté!

Les héros, méprisant la force de ses charmes,
Marchent au champ de gloire, où vont briller leurs armes.
L'honneur de commander entre eux est disputé.
Tels parfois au milieu de l'ardeur de l'été
Deux brises, caressant les herbes odorantes,
Joutent en agitant leurs ailes transparentes,
Et leur lutte, du lac ne ride pas l'azur.
Ainsi des deux guerriers le cœur demeure pur
De sentiments haineux.
Trenmor couvert de gloire
Cède à son fils Trathal, qu'appelle la victoire,
Le soin de diriger ses guerriers renommés,
Il marche sous ses yeux. Vaincus et désarmés
Les enfants de Carmal ont fui... Grandes journées!
Tes plaines, Caracha, regardaient étonnées
Les pas de mes aïeux, marqués par de hauts faits
Que le temps et l'oubli n'effaceront jamais! [1]. »

. . . .

[1] Le fragment de ce poëme qui manque ici contenait la suite de l'histoire de Carmal et de ses druides.

LE RÉCIT RECOMMENCE

Aux portes d'Orient le jour sort d'un nuage,
Au vallon de Ratchol la bataille s'engage.
Oscar et Ducarmor se rencontrent... L'éclat
Des armes au soleil nous cache leur combat ;
On entend résonner leurs boucliers sonores.
Tels, au milieu des airs, on voit deux météores
Se heurter et répandre une rouge clarté.
Le ciel semble de flamme et l'homme épouvanté
Prévoit un ouragan. L'un des deux guerriers tombe
Mourant... Oscar triomphe et Ducarmor succombe.
Nos avides regards fixés sur le vainqueur
Admirent le héros qu'avait choisi ton cœur.
Près des rochers mousseux où l'écume bouillonne,
Sur les bords d'un torrent dont l'onde tourbillonne,
Loin du champ de bataille, endroit mystérieux,
Cathlin s'est retiré, seul et silencieux.

Dans ces lieux désolés ce bouleau solitaire
Qui penche en vieillissant sa tête vers la terre,
Ce murmure de l'eau qui court dans le vallon,
Messager de l'hiver, un brusque tourbillon
Qu'il écoute passer dans les feuilles jaunies,
Tous ces bruits du désert, tristesses infinies,
Semblent seuls pouvoir plaire au guerrier malheureux.
Là, Cathlin, tout rempli de pensers douloureux,
Paraissant étranger aux choses de ce monde,
Agite tout songeur la surface de l'onde.
Mon fils Oscar le joint dans ce lieu retiré
Et dépose à ses pieds du guerrier expiré
Le casque aux plumes d'aigle et la puissante armure.

« Tes ennemis sont morts ; j'ai vengé ton injure,
Et les champs de Morvan vont revoir leurs enfants
Au palais de Fingal revenir triomphants.
Cesse, chef de Clutha, de répandre des larmes. »

« Mon âme se déchire en retrouvant les armes

Que mon père Cathmol portait... Tiens? tu prendras
L'armure de Cathlin et tu la suspendras
Au palais de Selma; ce souvenir de gloire
De mes cruels malheurs rappellera l'histoire. »

Sa cotte d'armes tombe à ces mots, et je vois
Lanul, ce rejeton de tant de fameux rois,
La fille d'un héros. Elle part éperdue...
Au château de Cathmol Ducarmor l'avait vue,
Et l'ombre de la nuit, semblant le protéger,
Leur hôte de la veille, il vint les assiéger.
Sans doute le destin souriait à son crime.
Le vieux guerrier périt; la charmante victime
Au pouvoir du vainqueur tomba... Pendant trois jours,
Lanul eut à subir ses infâmes amours :
Sous l'habit d'un guerrier, en fuyant déguisée,
Elle erra jusqu'au jour où son âme brisée
S'éveilla pour former le dessein glorieux
De mourir en vengeant l'honneur de ses aïeux.

Le vieux barde d'Erin t'a dit son infortune.
Ne crains pas, Malvina, que ma verve importune
Te conte les douleurs qui l'ont mise au tombeau.
Dans les joncs du Lumon elle dort près de l'eau.





AUTRE MORCEAU D'OSSIAN

Astre calme des nuits, blanche fille des cieux!
Que j'aime de ton front l'éclat silencieux,
Quand tranquille ton char entre dans la carrière,
L'étoile suit les pas que trace ta lumière;
On voit fuir au lointain les nuages du soir,
Et ton rayon d'argent se pose à leur flanc noir.

Ah ! qui peut dans l'azur s'avancer ton égale ?
Aux filles de la nuit, tu n'as point de rivale.
Quand ton globe dans l'air s'élève radieux,
L'étoile, en pâlissant, doit détourner les yeux.
Où caches-tu ton front, lorsque s'épaissit l'ombre ?
Comme Ossian, vas-tu dans quelque trou bien sombre
Habiter un instant dans la nuit des douleurs,
Vivre dans la tristesse et vieillir dans les pleurs?
Tes compagnes, tes sœurs de l'éther descendues,
Sans feux et sans éclat, sans doute sont perdues,
Et toi, triste parfois, tu vas te retirer
Au vallon solitaire où tu peux les pleurer.
Peut-être que, tombant de la voûte azurée,
Tu dois errer aussi, comme elles, égarée,
Et l'étoile, aujourd'hui, jalouse de ton sort,
Levant son pâle front, célébrera ta mort.

. . . .





LES NUITS

(Suite au Poëme des Nuits.)

CHANT PREMIER

Aux cieux la lune mi-voilée
Laisse tomber sur la vallée
Son regard;
Et le nuage passe, passe,
Masquant de cette pâle face
L'œil hagard.

C'est l'heure où, sur le sein de l'herbe qui frissonne
Se pose la vapeur des nuits,
L'heure sombre où les morts que la tombe emprisonne
Sortent pour gémir leurs ennuis.
Dans la vieille ruine où mugit la rafale,
Comme une voix d'enfer,
On entend se mêler des pleurs, des cris, un râle
A de grands bruits de fer.
D'un cruel châtelain c'est l'âme criminelle
Qui cherche le repos,
Où dorment dans le sein de la nuit éternelle
Les ombres des héros.
Abrité sous les pins que la bise secoue,
Parfois quelque bandit,
Comme un souffle glacé sent passer sur sa joue
L'haleine du maudit.
Il s'enfuit et salue en passant la victime
Qui par le noir chemin vient se heurter au crime.

O reine de la nuit ! à nos yeux apparais,
Déchire le brouillard qui monte des marais,
Comme un fantôme blanc se jouant dans la bise !
Là-bas dans la nuée une forme indécise
Se dessine : mes yeux errant sur ses contours,
D'un château bohémien reconnaissent les tours.
Lune, viens éclairer la noire silhouette
De l'antique donjon qu'habite la chouette,
Ce lugubre rêveur dont les sinistres cris
Semblent un chant de mort planant sur ces débris.
Sombre Engelhaus ! Le crime aurait choisi ton site.
Sous l'envahissement de l'herbe parasite,
Tu caches le granit de tes murs affaissés
Sous le poids des ennuis et des siècles passés.
L'arbuste dont le vent a jeté la semence
Dans les rides sans fond de ta muraille immense,
Tend ses rameaux chétifs vers la voûte du ciel,
Et le vent y murmure un soupir éternel.





CHANT DEUXIÈME

Petit flambeau des nuits, dont la lueur vacille
Dans le céleste azur, lorsque ta face brille,
On croit voir, en fixant ta tranquille clarté,
L'œil d'un esprit de l'air perçant l'immensité.
Dans quelle région des mortels inconnue
T'enfuis-tu, quand voilant ta tête d'une nue,

Dans le sein des brouillards tu pars silencieux,
Évitant nos regards qui te cherchent aux cieux?
Où vas-tu, quand paraît un rayon de l'aurore?
Des premiers feux du jour lorsque le flot se dore,
Ton éclat tremble au ciel, il pâlit et s'enfuit,
Ainsi qu'un criminel se cachant dans la nuit.
Au firmament, du jour que l'astre solitaire
D'un rayon matinal vienne éclairer la terre,
Tu pars, tu disparais, flambeau mystérieux,
Dans un sombre séjour te cachant envieux.
Étoile! quelque jour le peuple qui t'habite,
D'un fier Colomb de l'air recevra la visite...
L'homme n'est pas un rien que Dieu jette au néant;
Son corps est un atome et son cœur un géant.
N'a-t-il pas, confiant aux flots ses destinées,
Deviné, découvert ces terres éloignées
Que voulait lui cacher un océan sans fond?
Rien ne peut échapper à son regard profond;
Terre de liberté! te souvient-il encore
De ce jour où tu vis, au lever de l'aurore,

De Gênes, mère ingrate, un intrépide enfant
Au monarque espagnol te montrer triomphant?
Il lui donnait un monde; il erra sans patrie!
Amérique! Voici ton immense prairie,
Tes forêts, tes cités et ton peuple orgueilleux
Dont rien n'arrêtera les destins glorieux.
Image de ces lieux qui plane sur ma tête,
A la voûte du ciel, ô beau nuage, arrête!
Blanche étoile, reviens éclairer ce tombeau,
Dis-moi le nom de ceux qui dorment près de l'eau.

Sur la rive du Flint s'ouvre une grotte sombre.
Un grand arbre incliné la couvre de son ombre.
A son abri, fuyant le traître qu'elle aima,
Seule, au milieu des bois, vit la triste Élima.
D'un daim dans la forêt elle a suivi la trace;
Le retour de la nuit a suspendu sa chasse.
Loin du toit conjugal elle partit un soir;
Son chien, fidèle ami, suivit son désespoir.

Étendu tout près d'elle, on dirait qu'il sommeille :
Un soupir d'Élima lui fait dresser l'oreille.
Le regard attendri qui brille dans ses yeux
Interroge les plis de ce front soucieux,
Et semble demander la cause de ces larmes.
Pauvre Élima, ta main laisse échapper tes armes.
Un cruel souvenir a traversé ton cœur.
De la froide saison redoutant la rigueur,
De canards étrangers une bande sauvage,
Vers des climats plus doux dirige son passage.
Le vent souffle du nord, et sa lugubre voix,
Menace de l'hiver, gémit au fond des bois.
Toi, loin de tes parents, pauvre enfant désolée,
Dans le creux d'un rocher tu mourras isolée.
Ton vieux père sans doute a bien longtemps pleuré
L'enfant qui le laissa seul et désespéré.
Il est souffrant peut-être, accablé de vieillesse,
Maudissant tous les jours ta coupable faiblesse.
Mais il était si beau celui qui t'implorait!
Il t'aimait dans ce temps et ton cœur l'adorait,

Il demanda ta main : jamais sa vive instance
Du vieillard n'aurait pu vaincre la résistance,
Et tu partis ! Enfant, laisse couler tes pleurs.
Quel est celui qui vient consoler tes douleurs ?
Vois ton chien attentif : il s'agite, se dresse ;
Il tourne vers le bois son regard, te caresse ;
Son aboiement joyeux s'essaye à prononcer
Le nom du vieil ami qu'il voudrait t'annoncer.
C'est un chef indien ! Dans la forêt sauvage,
Où sa tribu nomade a dû fuir l'esclavage,
De la fille des blancs, protecteur respecté,
Il a su conserver l'honneur à sa beauté.
Un parti de guerriers l'emmenait prisonnière,
Le vieux chef se montra sensible à sa prière.
Un signe du Sachem fit tomber ses liens :
Elle vécut un an parmi les Indiens.
De leurs jeunes guerriers revêtant le costume,
Elle erra quelque temps adoptant leur coutume ;
Son habile fusil fournissait ses repas :
Souvent dans la prairie elle égarait ses pas.

De ce désert sans fin l'immense solitude
De son cœur torturé calmait l'inquiétude.
Mais plus puissant, un jour le chagrin l'emporta ;
Triste fut le vieillard lorsqu'elle le quitta.
Traversant les déserts d'une marche assurée,
Parfois il venait voir son enfant adorée,
Et s'en allait bientôt seul et silencieux.
— Je vois, fille des blancs, des larmes dans tes yeux ;
De ton père indien oubliant la tendresse,
Jamais tu ne lui dis d'où te vient ta tristesse.
Oh ! le petit oiseau qui chanta dans ton cœur
Au printemps de tes jours fut un oiseau moqueur !
Les yeux de l'Aigle noir savent lire dans l'âme.
La hache d'un guerrier doit défendre la femme,
Et le bras d'un vieux chef qui sut te protéger
De ce perfide blanc saura bien te venger.
— O père, il m'a trompée et mon cœur l'aime encore !
Je cacherai le nom de celui que j'adore :
Tu voudrais le punir, je tremblerais pour lui.
Malheureux fut le jour où mon chagrin a fui

Loin du pays natal qu'habitait mon vieux père.
Hélas! je n'ai trouvé qu'un bonheur éphémère :
Je pleurais en partant, et mes tristes amours,
Pauvres fleurs sans éclat, ont vécu quelques jours.
Au front de mon époux je voyais, comme une ombre,
Passer un noir chagrin ; et, chaque jour plus sombre,
Son œil pensif semblait regarder s'approcher
Quelque malheur certain qu'il me voulait cacher.
Jamais je n'oublierai la nuit, la nuit fatale,
Où je vis arriver ma superbe rivale,
Son air triste, rêveur et peut-être affecté,
Tempérant de ses traits la trop fière beauté.
Mon époux paraissait et l'aimer et la craindre.
Le désespoir d'amour, qu'elle excellait à feindre,
Pour me ravir son cœur, trouvait de sûrs accents,
Et sa forme divine agissait sur ses sens.
On voit parfois le lierre abandonner le chêne :
Moi, sentant de nos nœuds se dénouer la chaîne,
Et ne recevant plus, de son amour forcé,
Par pitié, quelquefois, qu'un baiser tout glacé ;

Souvent je repoussai cette vaine caresse,
Qu'expirant sous mes yeux m'accordait sa tendresse.
Mon cœur était blessé, j'étais femme; j'eus tort,
Mais pouvais-je lutter? Son amour était mort.
Loin d'eux je m'enfermai dans un morne silence;
Mon obstination lassa sa bienveillance,
Le hasard me faisait le rencontrer parfois;
J'entendais résonner dans sa tremblante voix
Les accents contenus d'une rage qui vibre.
Ma retraite pourtant leur laissait le champ libre;
Contre mon propre cœur longtemps je dus lutter :
Mon malheureux orgueil finit par l'emporter.
J'éclatai... Je jetai cette honte à leur face,
Son courroux m'adressa ces mots durs : Je vous
[chasse!
Au gré du dieu des blancs je m'enfuis dans les bois.
Je crois entendre encor les sons de cette voix,
Et je pleure aujourd'hui, songeant à mon vieux père.»

Le sachem se levant : — « Fille des blancs, espère ! »
Il dit, et soucieux s'éloignant du rocher,
Dans l'immense Amérique il se mit à chercher.
L'Indien trouvera : sa longue patience,
Son mépris du danger, font toute sa science ;
S'il rencontre une piste, aux yeux du fin limier,
L'inconnu du passé se dégage en entier.
S'approchant des cités qui bordent le rivage,
De ces lieux redoutés de son instinct sauvage,
Et bravant chaque jour les tourments de la faim,
Il marche, il questionne, il trouve, il sait enfin,
De sa fille adoptive il a vu la patrie ;
Le père pleure encor son Élima chérie.
Il est viel et souffrant, le pauvre abandonné !
A son ingrate enfant son cœur a pardonné.
L'amour coupable a fui, luxurieux mensonge :
L'époux s'est éveillé comme au sortir d'un songe,
Seul avec le chagrin, seul avec le regret
D'avoir trahi, perdu celle qui l'adorait.
Il bondit à la voix qui vient lui parler d'elle,

Il veut interroger le sachem qui l'appelle;
Mais, d'un geste expressif, lui montrant l'Orient,
Le vieillard le précède et part en souriant.
En ce temps retentit une clameur terrible :
Mort! mort aux Indiens! c'est une guerre horrible.
Des hommes, des amis, dans un massacre affreux,
Se cherchent dans les bois et s'égorgent entr'eux.
Le funeste intérêt d'un commerçant avide
Fait naître bien souvent la querelle stupide;
Il en profite seul, il va, le front serein,
Des Indiens chassés occuper le terrain;
Et bientôt, à l'abri derrière une muraille,
Du vengeur qui viendra, son courage se raille.
Pauvre dépossédé! Plus loin, plus loin encor!
Tu recules toujours : l'homme blanc est bien fort!
Mais malheur à celui qui, gagnant sa patrie,
Doit, dans ces temps cruels, traverser la prairie!
Vers le soir, sur le sol il se couche... la nuit
Tombe! Pour l'éclairer pas un astre ne luit.
Au murmure de l'onde où son cheval s'abreuve,

Il s'endort fatigué sur la rive d'un fleuve,
Tranquille et souriant à son rêve d'espoir,
Où du pays natal, de ceux qu'il va revoir,
Flottent les souvenirs que son esprit caresse.
Dans l'ombre, près de lui, la vengeance se dresse,
L'entoure. Son cheval a henni ; le réveil
A peine à secouer les torpeurs du sommeil :
L'homme blanc est vaincu ! Bariolés, horribles,
Les vengeurs ont poussé leurs hurlements terribles.
Sur leurs chevaux légers ils volent, l'emportant
Victime expiatoire au poteau qui l'attend.
Mais le chef indien sait cacher son passage,
Et jamais le péril ne trouble son visage.
Confiant, l'homme blanc le suit dans les désert,
Des plus sombres forêts ils cherchent le couvert ;
Tout homme est ennemi, leur danger est le même.
Le sachem va revoir la blanche enfant qu'il aime,
Et l'époux repentant implorer son pardon.

De prévoir les dangers le vieillard a le don.

Qu'aurais-tu fait, privé de son expérience?
Victime quelque jour de ton impatience,
Tu périrais bientôt, faible fils des cités!
Dans la nuit sans sommeil, tes yeux épouvantés
Ont vu rôder une ombre : elle approche, s'arrête;
A donner le trépas déjà ta main s'apprête :
C'est un loup curieux qui rôde dans la nuit!
Le vieillard te retient; il redoute le bruit.
Sa prudence souvent fatigue ton attente;
Vous êtes loin du but et sa marche est si lente.
Quelquefois dans un bois longuement exploré,
Il va rapidement, son pas est assuré.
Par instants il s'arrête; il flaire dans l'espace
Des Indiens vengeurs quelque bande qui passe.
Plus prudent chaque jour, évitant le trépas,
Chaque soir vers le but il a fait quelques pas.
Il voit venir joyeux l'heure tant désirée
Qui va rendre un époux à sa fille éplorée.
Il lui laisse ignorer qu'elle est bien près de lui;
Peut-il de tant d'efforts compromettre le fruit?

De ce jeune homme il craint l'imprudence fatale.
Une nuit, devançant l'aurore matinale,
Et le voyant plongé dans un profond sommeil,
Il s'éloigne sans bruit. Quelle ivresse au réveil!
Élima, tu vas voir la fin de ta souffrance.
Bientôt l'œil du sachem qu'anime l'espérance,
Sur la rive du Flint aperçoit le rocher.
Il hésite, tremblant, et n'ose s'approcher :
Tant de jours ont passé! vit-elle encor? Rapide
Il s'avance, il bondit dans la grotte... Elle est vide.
Mais ce tison qui brûle... Élima va venir!
Des objets que pour elle il a su réunir
Il observe, ravi, le soigneux assemblage;
Car l'homme redevient enfant dans le vieil âge.
Il retrouve ce plomb que lui-même a fondu,
Les traits en bois de fer, l'arc au mur suspendu.
— L'Indien s'avançant sur la terre ennemie,
Frappe et n'éveille pas la forêt endormie.
Sa main sûre tend l'arc, le trait siffle dans l'air,
Et dans la nuit la mort vole comme l'éclair.

— Ces peaux, ces mocassins, la flamme qui pétille,
Ces vêtements rangés lui parlent de sa fille.
Chère enfant, quelle joie inondera son cœur!
Et c'est bien à lui seul qu'elle doit son bonheur.
Le vieillard radieux dresse sa tête fière,
Un sourire d'orgueil brille dans sa paupière.
Soudain un coup de feu détonne au loin : saisi,
Il écoute : — Élima, ce n'est point ton fusil!
Ton malheureux époux s'est-il laissé surprendre?
— Il s'élance aussitôt. Ciel! que va-t-il apprendre?
Dès l'aube, chaque jour, Élima va s'asseoir
Au bord de la forêt; car les daims, vers le soir,
Des rivages du Flint, recherchent l'herbe tendre,
Et reviennent au jour : elle aime à les attendre.
Mais tout à coup son chien veut précéder ses pas,
Et secouant sa lesse, il entraîne le bras
Qui retient son élan,... elle tire,... il insiste.
Aurait-il donc dans l'air reconnu quelque piste?
Il gémit,... et son flair ne l'a jamais trahi.
Elle cède, et le chien, heureux d'être obéi,

Dans la sombre forêt la précède rapide.
Elle va, le suivant, chasseresse intrépide.
Le chien brise sa lesse, il bondit dans la nuit.
Un homme est là tenant un fusil... l'éclair luit!
Élima tombe, hélas! mortellement frappée;
Cet homme est son époux. Sa crainte fut trompée
Par un costume étrange... Il reconnaît son chien,
Son vieux chien qui gémit auprès de l'Indien.
Un doute affreux le prend... Il vole... C'est sa femme;
Des pleurs voilent ses yeux; le désespoir dans l'âme,
Il déchire en tremblant le fatal vêtement;
Il cherche sur le cœur un faible battement...
Plus rien!
Le vieux sachem arrive; sa main sûre,
En découvrant la plaie, ausculte la blessure.
Il détourne la tête...
Un rayon du matin
Éclaire la blessée... elle ouvre un œil éteint.
« De mon époux j'ai vu l'image bien-aimée...
« O Dieu! laisse à jamais ma paupière fermée! »

Et lui :

« Chère Élima, tu ne te trompes pas;
« La main de ton époux t'a donné le trépas.
« Deux fois je te tuai. »

Suffoquée, expirante,
Elle entr'ouvre un moment sa paupière mourante.
Ce n'est point une vaine image que la mort
Lui montre... C'est bien lui!

« Ne plains jamais mon [sort.
« Ami, ne pleure pas! Je vais revoir ma mère.
« Tu dois vivre, tu dois consoler mon vieux père;
« Il aura pardonné! — Père indien! adieu!
« Mon âme est bien heureuse! elle s'envole à Dieu!
« Merci pour ce bonheur que ton grand cœur me [donne! »
A son époux :

« Ami! je t'aime... te pardonne! »
Elle étendit un peu les bras pour l'embrasser,
Sa lèvre, en frémissant, essayait un baiser...

— Il est au bord du Flint une tombe isolée,
Un vieillard est assis tout près du mausolée,
Statue au front rêveur ! Il songe tristement.
Un chien noir fait entendre un plaintif hurlement.
Élima ! son époux, ce tombeau les rassemble ;
Auprès du grand Esprit, ils sont allés ensemble ;
Ils sont heureux peut-être... Il ne reste ici-bas
Que le vieil Indien dont la mort ne veut pas.





CHANT TROISIÈME

Du temps qui va changer, humide messagère,
Je vois flotter aux cieux une vapeur légère
Qui, bientôt condensée en nuages épais,
Du ciel tranquille et pur viendra troubler la paix.
Dans la nuit orageuse où l'étoile s'efface,
La reine de la nuit vient de voiler sa face,
Et son globe n'a plus qu'une faible clarté
Dont le pâle rayon combat l'obscurité.

Azur taché de noir ; c'est encor la Bohême,
Sa montagne et ses prés.
                                        Ah! tu sais combien j'aime
Tes antiques rochers de sapins couronnés,
Ces torrents qu'un esquif n'a jamais sillonnés!
Le Tœpel, bondissant sous l'ombrage du hêtre,
Arrose la contrée où Carlsbad devait naître.
Quand la neige en fondant a gonflé ses ruisseaux,
Jusqu'au sommet des monts il élève ses eaux.
Dans le cours de l'été, l'onde rapide et pure
Coule dans la vallée avec un doux murmure.
Au pré que les mortels n'ont pas encore foulé,
Le cerf majestueux, dans son repos troublé,
Se dresse : du chasseur il entend la fanfare.
Mais l'homme, apercevant cette vapeur bizarre
Du Sprudel bouillonnant, s'enfuit épouvanté,
Croyant ce noir vallon par le diable hanté.

Quel est dans la forêt ce cavalier qui passe
Et galope rapide, insensible à la peur?

C'est l'empereur germain Charles-Quatre qui chasse.
Pauvre cerf! qui dormait dans un calme trompeur,
La voix du chien féroce épouvante l'asile
De ces lieux redoutés où tu vivais tranquille.
Le craintif animal courbe sa tête et fuit;
La meute, en bondissant, hurle derrière lui.
Léger, le cerf s'élance au sommet d'une roche
Inaccessible aux chiens; mais l'empereur s'approche,
Il tend son arc habile; un trait part en sifflant,
Et l'animal atteint, dans un dernier élan,
Va rouler, expirant, dans le fond de l'abîme.
L'intrépide chasseur poursuivant sa victime,
Dans le ravin profond, regarde en se penchant.
Il l'aperçoit au loin. Aux pierres s'accrochant,
Il descend lentement. Une vieille blessure,
Dans ses rochers glisssants, rend sa marche peu sûre.
On n'a pu la fermer, et ce mal inconnu,
Rebelle à tout remède, est toujours revenu.
L'empereur surpris, voit cette vapeur qui monte.
Il en cherche la cause, et son courage affronte

Les dangers de ces lieux que l'enfer a choisis.
Les chasseurs, des sommets, le regardent saisis.
Dans la source exhalant une âcre odeur de soufre,
Lui, trempe doucement cette jambe qui souffre.
Un bien-être étonnant vient calmer ses douleurs.
Sur le tendre gazon, tout émaillé de fleurs,
Il s'étend. De ses maux il voit enfin le terme.
O bienfait de ces eaux! La blessure se ferme.
Aux lieux où l'empereur a trouvé la santé,
Son cœur reconnaissant bâtit une cité;
Et l'on vit s'élever cette ville orgueilleuse.
Carlsbad, viens me montrer ta source merveilleuse,
Le splendide Sprudel qui jaillit en fumant,
Et va mêler son onde au Tœpel écumant.
Les pas des étrangers sillonnent tes vallées,
Où ta main prévoyante a tracé des allées.
Tu t'éveilles joyeuse au bruit de tes concerts,
Magnifique Carlsbad! Tes bois n'ont plus de cerfs,
Mais ils ont vu passer la machine enflammée
Qui laisse au loin, dans l'air, sa trace de fumée;

Et l'écho des rochers écoute tout tremblant
Gronder le char de fer qui s'élance en sifflant.
Combien de ces douleurs que la vapeur amène,
Rebelles dès longtemps à la science humaine,
Ont, dans l'eau du Sprudel, trouvé leur guérison!

Le nuage charmant s'enfuit à l'horizon.





CHANT QUATRIÈME

Pour charmer le repos de mon âme indolente,
A la voûte des cieux, quelle main bienveillante,
Devant mes yeux charmés esquisse ce tableau ?
Village bohémien, qui dors au bord de l'eau,
Aisches, te voici tel que t'ont vu mes ancêtres,
Te cachant dans un bois de sapins et de hêtres !
L'Éger roule à tes pieds, sur un lit de cailloux,
Son eau limpide, rare ; et les torrents jaloux

Qui voyaient autrefois ta superbe rivière,
Dans les prés verdoyants, serpenter large et fière,
Refusent à son cours le tribut de leurs eaux.
Vers la fin de l'été, des petits arbrisseaux
Nains, aux rameaux chétifs que courbe la tempête,
Un vent brûlant du sud a dépouillé la tête;
Et la feuille séchée erre dans le vallon,
Où je la vois passer, jouet d'un tourbillon.
Au vent qui l'emporta qu'on jette notre cendre!
Et dans le froid tombeau plutôt que de descendre,
Nous nous endormirons sur le bord d'un ruisseau.
Il faut rire vraiment du mortel assez sot
Pour aller avec soin choisir le cimetière
Où l'on devra jeter sa chétive poussière.
Par la main de la mort quand nos yeux sont fermés,
Comme la feuille, aux lieux que nous avons aimés,
Notre ombre vient rôder. Toi, tu n'avais point d'âme,
Et tu ne sentais pas cette terrible flamme
Qui brûle notre cœur et qui nous fait souffrir,
Cette chose qui pense et qui ne peut mourir.

Par le souffle des vents tu t'endormais bercée,
Des larmes du matin tu buvais la rosée;
Des oiseaux dans les bois, écoutant le réveil,
Tu t'épanouissais aux rayons du soleil...
Et vivant sans plaisirs, comme sans espérance,
Tu pars insouciante et t'en vas sans souffrance.
Mais nous, nous emportons, sous l'ombre des cyprès,
Des biens que nous laissons les douloureux regrets.
Du fumier qui t'attend tu renaîtras peut-être,
Tu verdiras encore à la cime du hêtre...
Et les hommes s'en vont tomber dans l'inconnu,
D'où pas un seul d'entr'eux n'est encor revenu.
Mon esprit égaré joue avec une feuille,
Comme l'enfant s'amuse avec la fleur qu'il cueille.
Un papillon l'attire, et perdu dans les bois,
De celui qui l'appelle il n'entend plus la voix.
Vous qui cachez vos fronts sous la feuille du lierre,
Géants du temps passé, dont le cœur est de pierre,
Vous semblez deux époux étroitement unis,
Que la main d'un saint prêtre autrefois a bénis.

Aisches! de tes rochers on m'a conté l'histoire.
Ah! qu'ils sont effrayants, lorsque dans la nuit noire,
Sur le bord de l'Éger on les voit se dresser!
Le paysan craintif s'empresse de passer.
De quelque ver luisant la brillante lumière
Semble un feu menaçant sortant de leur paupière;
D'un géant irrité c'est l'œil étincelant
Qui suit dans le chemin le voyageur tremblant.



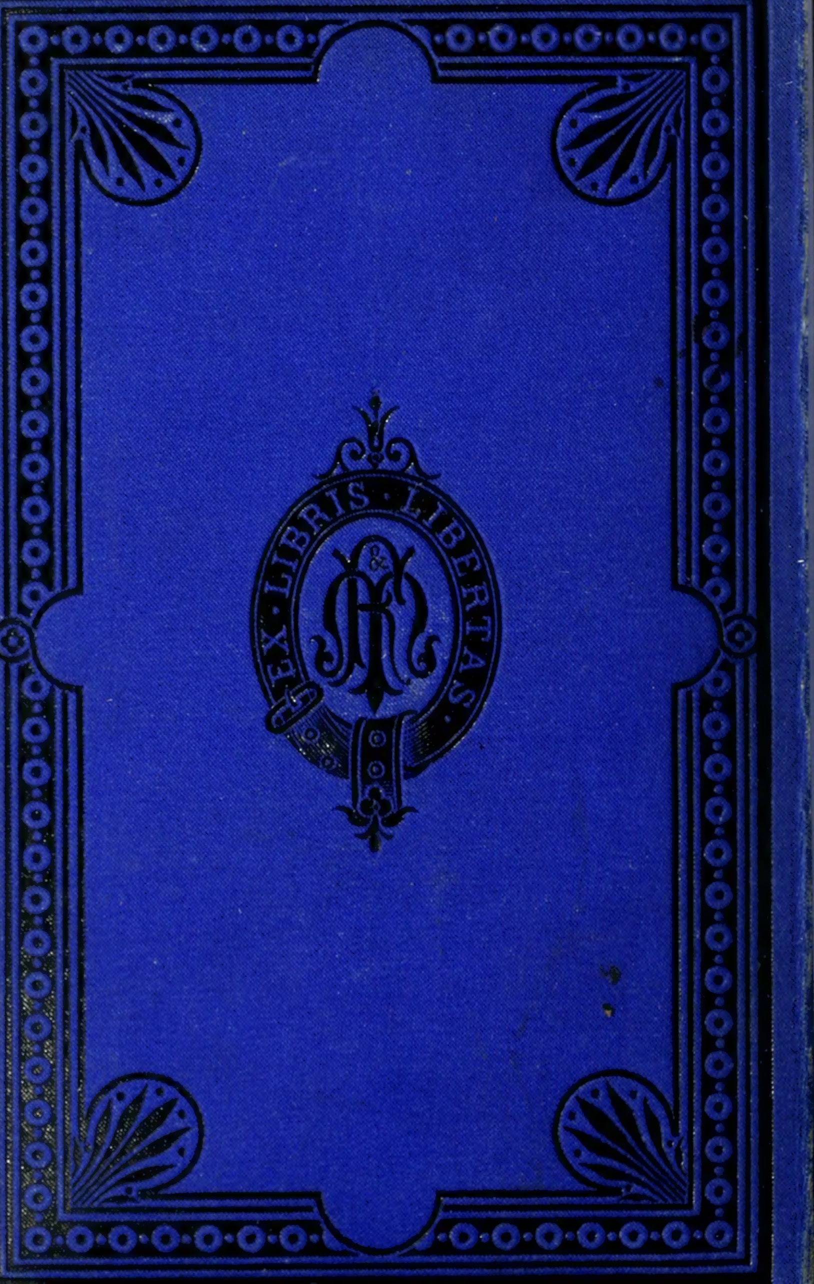


CHANT CINQUIÈME

C'est ainsi que le soir, errant dans les prairies,
Je laisse aller mon âme aux longues rêveries,
A ces langueurs d'esprit qui s'emparent de nous,
Lorsque la nuit est noire et que le ciel est doux.
Quand nos yeux, n'ayant plus d'horizon sur la terre,
Se portent vers les cieux et cherchent le mystère
Dont s'enveloppe encor la divine unité,
Qui cache sa grandeur dans cette immensité.

Là, les regards noyés dans le céleste espace,
J'attache tour à tour au nuage qui passe,
Qui passe, comme nous, pour ne plus revenir,
Une image, un portrait, toujours un souvenir.




EX · LIBRIS · LIBERTAS ·